

A la conquête de l'amour

nconnu(e)

VISIT...

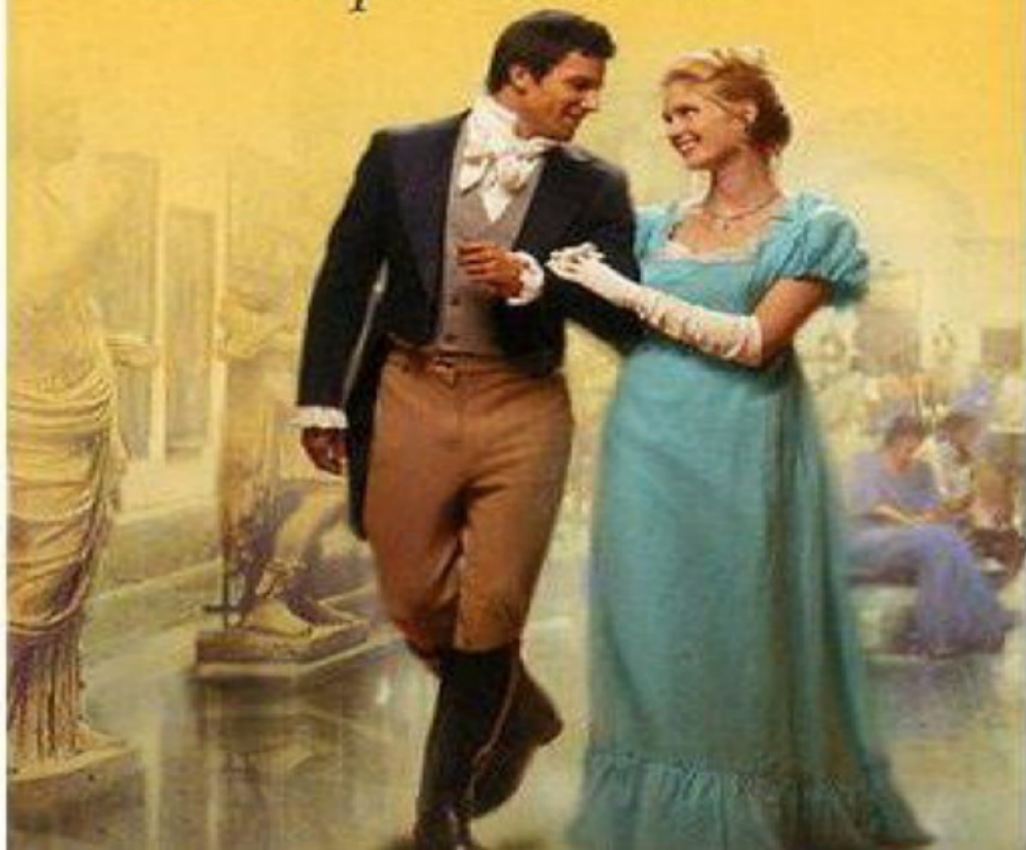
LANZAROTE
Caliente.com

J'AI
LU

POUR TOUS

Barbara Cartland

À la conquête de l'amour

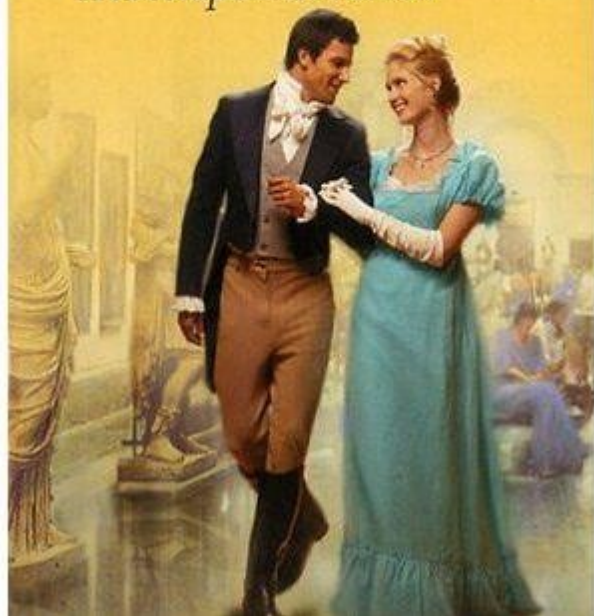


J'AI
LU

POUR TOUS

Barbara Cartland

À la conquête de l'amour



R

ésumé :

Les fées se sont penchées sur le berceau de Silena : ravissante, spirituelle, audacieuse, elle est également richissime. Les prétendants se bousculent à sa porte. Pour échapper aux coureurs de dot, Silena n'hésite pas à fuir en France, où le duc de Lavisé, un ami de son père, organise une vente d'œuvres d'art. C'est ainsi que le duc accueille en son palais parisien une certaine Mme Groves, qui excite aussitôt sa curiosité. Elle se prétend secrétaire et veuve, mais sa culture et ses manières raffinées trahissent une bonne éducation, et ses toilettes sombres et ses coiffures sévères ne parviennent pas à dissimuler son extrême jeunesse. Peu importe qui elle est, du moment qu'il réussit à la mettre dans son lit. Silena cherchait l'aventure... Elle risque fort de regretter sa témérité !

— J'ai quelque chose à vous demander, Silena, dit Andrew McRoss.

— De quoi s'agit-il? interrogea la jeune fille, tout en se disant que le jardin de cet hôtel particulier de Londres était très joli, ainsi illuminé.

On avait suspendu des lanternes chinoises de couleurs gaies dans les arbres et de grands flambeaux éclairaient les allées.

«C'est bien agréable de respirer l'air frais de la nuit, pensa-t-elle. Dans la salle de bal, il fait si chaud et il y a tant de monde... »

— Silena... reprit Andrew.

Et il s'interrompit. La jeune fille lui adressa un coup d'œil étonné et se dit qu'il semblait fort nerveux et la regardait de bien étrange manière.

— Oui, Andrew ? fit-elle avec patience. Que voulez-vous me demander ?

Quand elle s'assit sur un banc, il s'empessa de prendre place à ses côtés.

— Silena...

— Mais je vous écoute, Andrew !

Ce dernier prit une profonde inspiration avant de déclarer d'un trait :

— Voulez-vous m'épouser?

Le premier instant de stupeur passé, la jeune fille s'écria :

— Oh, non, Andrew! Je vous en prie, ne dites pas de bêtises pareilles !

— Ce n'est pas une bêtise ! protesta-t-il. Je voudrais vraiment que vous deveniez ma femme, ma chère Silena.

— Voyons, Andrew...

— Si vous acceptez, je vous promets que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous rendre heureuse.

Silena se tourna vers lui et l'examina en silence. Elle connaissait le jeune Ecosais depuis qu'elle était enfant. Elle n'avait pas oublié les séjours qu'elle faisait autrefois avec ses parents au château que le baronnet Gerald McRoss - le père du jeune homme -, possédait dans le Sutherland.

«Andrew était un enfant charmant, et je dois dire qu'il est devenu fort séduisant... »

D'ailleurs, elle avait été ravie de le revoir quand il était arrivé pour la saison à Londres. Elle l'avait retrouvé dans de nombreuses réceptions et lui avait accordé chaque fois plusieurs danses - au grand dépit de tous ses autres prétendants.

Andrew était un excellent danseur, leurs pas s'accordaient à merveille et ils évoquaient tous les deux avec émotion les paysages austères de l'Ecosse, les lochs romantiques et les collines couvertes de bruyère...

Mais jamais Silena n'aurait imaginé que celui qu'elle considérait comme un ami d'enfance allait lui parler mariage !

— Vous n'êtes pas sérieux, Andrew! Je sais que vous n'avez aucune envie de m'épouser.

— Si, affirmait-il sans oser lever les yeux.

— Non!

— Silena...

— Non, vous n'avez aucune envie de m'épouser, répéta-t-elle. Pour une bonne raison : vous ne m'aimez pas.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Parce que vous êtes amoureux de Moïra, cette jeune et jolie Ecosaise qui habite non loin du château de votre père.

— Comment pouvez-vous dire une chose pareille? C'est absurde ! s'écria-t-il d'un ton presque agressif.

Silena laissa échapper un petit rire.

— Vous savez, je suis un peu sorcière...

Redevenant sérieuse, elle enchaîna :

— Voyez-vous, j'ai noté que dès qu'il est question de Moïra - et vous étiez justement en train de parler d'elle il y a un instant - votre voix change. Elle devient rêveuse, elle se charge d'émotion...

Andrew ne répondit pas. Après quelques instants, la jeune fille lança :

— Allons, Andrew! Dites-moi la vérité... même si je crois la connaître.

De nouveau, il demeura silencieux.

— Votre situation financière se serait donc encore détériorée ? insista Silena.

Sans attendre une réponse qui de toute manière ne venait pas, elle ajouta avec sa franchise habituelle :

— Vous avez des ennuis d'argent, et vous avez pensé que ma fortune - ou plutôt celle de mon père - vous permettrait de rétablir la situation?

Andrew se raidit.

— Ne ramenez pas tout cela à une simple question matérielle, Silena. Dès le premier instant où nous nous sommes rencontrés, je vous ai trouvée très sympathique. Mon opinion n'a jamais changé !

— A l'époque, nous étions encore des enfants. Ce que nous ne sommes plus aujourd'hui...

— Je vous aime bien, vous savez ! Je vous aime même beaucoup !

— Malheureusement, vous savez parfaitement, Andrew, que lorsqu'on aime... bien quelqu'un, on ne l'aime pas d'amour.

Elle laissa échapper un petit soupir.

— Je voudrais tant faire un mariage d'amour! Je rêve d'être aimée pour moi-même, pas pour ma dot.

Andrew baissa la tête d'un air accablé.

— Je vous comprends...

A mi-voix, comme pour lui-même, il enchaîna :

— J'avais cru trouver le moyen de sauver le château et ce qui était un

beau domaine...

jusqu'à ce que le manque d'entretien le transforme peu à peu en friche.

— Que s'est-il passé? demanda Silena avec compassion. Je savais que vous n'aviez pas de fortune... mais j'étais loin de m'imaginer que les choses allaient si mal !

Il soupira.

— Cette année, nous avons fait de très mauvaises récoltes. Ensuite, il m'a été impossible de louer le château pendant la période de la chasse...

— Pourquoi donc ?

— Il est maintenant en trop mauvais état.

— Et la rivière ?

— Autrefois, les saumons la remontaient par centaines... Aujourd'hui, ils se font de plus en plus rares.

Avec amertume, il murmura :

— Les personnes à qui je l'avais louée pour la saison de la pêche, l'année dernière, ont fait très peu de prises et m'ont accusé de les avoir volées !

— Oh ! s'exclama Silena, scandalisée.

— Tout va mal... Mon père m'avait caché qu'il avait dû emprunter des sommes importantes pour continuer à exploiter le domaine. C'est seulement à sa mort que je l'ai découvert...

Silena hocha la tête d'un air entendu.

— Alors vous vous êtes dit: «Pour arranger la situation, maintenant que je suis baronnet, il ne me reste plus qu'à aller à Londres et à épouser une riche héritière ! »

— En vous entendant, j'ai l'impression d'être devenu un horrible coureur de dot...

La jeune fille parut confuse.

— Excusez-moi. J'oublie parfois de mesurer mes paroles... Ma mère me le reprochait souvent.

— Votre franchise est un peu brutale, admit Andrew. Mais je préfère cent fois cela à des minauderies.

Après quelques instants de silence, il avoua avec simplicité :

— Vous avez raison, je ne suis qu'un coureur de dot... et j'en ai honte. Mais honnêtement, je n'ai pas découvert d'autre solution.

Silena réfléchissait.

— Et les moutons ? demanda-t-elle. En Ecosse, tout le monde a des moutons...

— L'hiver dernier, les troupeaux ont été la proie d'une épidémie...

— Mon Dieu ! Et les pauvres bêtes sont mortes ?

— Grâce au ciel, je n'en ai perdu qu'une dizaine. Mais à la suite de cette maladie, aucune de mes brebis n'a eu d'agneau au printemps. C'est d'ailleurs la même chose dans toute la région ! Les gens s'arrachent les cheveux et les vétérinaires n'y comprennent rien.

— Pauvre Andrew! s'exclama Silena. Je suis désolée pour vous...

Plus doucement, elle reprit :

— Mais, même dans le but louable de sauver votre château, je ne vous épouserai pas, pour la bonne raison que je n'éprouve aucun sentiment amoureux à votre égard.

— Moi, je vous aime beaucoup, insista Andrew.

— Vous me l'avez déjà dit, et je vous ai répondu que ce n'était pas suffisant.

Un profond soupir gonfla la poitrine du jeune homme.

— Eh bien, il ne me reste plus qu'à retourner en Ecosse et à annoncer à tout le monde que j'ai échoué dans cette ultime entreprise...

Avec désespoir, il ajouta :

— ... comme j'ai échoué dans toutes les autres.

Silena le regarda d'un air sévère.

— Comment un Ecossais peut-il parler ainsi? demanda-t-elle.

Andrew ouvrit les mains dans un geste impuissant.

— Mais que puis-je faire? Le domaine va à vau-l'eau et je n'ai pas le premier sou pour réparer le château - un château qui appartient aux McRoss depuis des centaines d'années !

La jeune fille revit le romantique château écossais se reflétant dans un loch... Elle n'avait qu'une dizaine d'années lorsqu'elle était allée pour la première fois en Ecosse avec ses parents, mais elle gardait un souvenir émerveillé de son séjour.

Toute sa vie, elle reverrait le père d'Andrew, vêtu du kilt aux couleurs de son clan, assis au bout de la table de l'imposante salle à manger. Chaque soir, avant le dîner, un joueur de cornemuse faisait le tour de la pièce en interprétant des airs traditionnels. Puis il buvait le whisky que lui offrait le châtelain dans une timbale en argent.

«J'avais l'impression d'être au théâtre ! »

Elle était retournée plusieurs fois en Ecosse car son père pêchait le saumon et chassait le coq de bruyère. Elle avait donc eu l'occasion de revoir Andrew, qu'elle considérait comme le grand frère qu'elle avait toujours rêvé d'avoir.

«Un grand frère, soit! Mais pas un mari... Un mari qui, de surcroît, ne s'intéresse qu'à ma fortune ! »

L'orchestre jouait une valse entraînante et des bribes de musique parvenaient jusqu'à eux.

Andrew ne semblait rien entendre... Il n'avait pas non plus l'air de voir les lanternes chinoises qui se balançaient dans la brise.

Silena lui adressa un coup d'œil plein de compassion.

« Il ne pense qu'à son château qui menace ruine et à la jeune fille qu'il aime et ne peut pas épouser - faute d'argent! Comme c'est triste... Mais je ne peux tout de même pas me sacrifier pour lui faire plaisir ! »

Soudain, une idée lui vint.

— Voyons, Andrew, ne prenez pas un air aussi accablé ! dit-elle avec bonne humeur.

— Si vous croyez que j'ai envie de sourire !

— Vous avez une dure bataille à mener, soit ! Eh bien, il ne vous reste plus qu'à partir au combat en Vous disant que vous remporterez la victoire !

Andrew haussa les épaules.

— Si je dois me battre, il me faudrait au moins quelques armes !

— J'ai une suggestion à vous faire...

— Je vous écoute, fit-il d'un air morne. Laissez-moi cependant vous dire que vous n'êtes pas la première à vouloir me donner des conseils. Beaucoup de gens ont tenté de m'aider...

pour bien vite baisser les bras devant l'énormité de la tâche.

— Un Ecossais ne s'avoue jamais vaincu ! Vous voulez des armes pour vous battre, Andrew ? Je vous en fournirai.

De nouveau, il haussa les épaules.

— Comment cela ?

— C'est très simple : je vais vous prêter vingt mille livres sterling.

— Vingt... vingt mille livres...

— Que vous me rembourserez seulement quand vous serez en mesure de le faire. Cela vous permettra d'acheter des brebis en parfaite santé et de réparer le château pour pouvoir le louer lorsque viendra le moment de la chasse.

Andrew releva la tête et la contempla avec stupeur.

— Est-ce... est-ce possible ? balbutia-t-il enfin. Je... je n'ose y croire...

Silena lui sourit.

— Si, si ! Vous avez bien entendu, Andrew.

— Je me demande si je ne rêve pas ! Jamais je n'aurais pu imaginer qu'il y avait en ce monde une personne aussi bonne, aussi compréhensive et...

Sa voix se brisa et il détourna la tête pour que la jeune fille ne puisse pas voir les larmes qui brillaient dans ses yeux.

— Certes, je pourrais vous donner cet argent au lieu de vous le prêter... commença-t-elle.

— Non, Silena, j'aurais l'impression que vous me faites la charité et je me sentirais trop humilié.

— Donc, ce sera un prêt. Mais il s'agit d'un prêt sans intérêt, et vous aurez tout le temps qu'il vous faudra pour me rembourser.

— Je ne devrais pas accepter, murmura Andrew.

— Et pourquoi pas ? Ne sommes-nous pas amis ? Si l'on ne pouvait pas compter sur ses amis dans l'adversité, à quoi serviraient ceux-ci ? Si par hasard j'avais besoin d'aide, je suis sûre que je pourrais m'adresser à vous.

— Oh, certainement!

— Vous voyez bien !

— Vingt mille livres ! répéta Andrew avec incrédulité.

— Vous êtes un homme intelligent et capable. Je suis sûre que vous saurez utiliser cette somme pour le mieux... et que vous me rembourserez peut-être encore plus vite que je ne le pense !

— Comment vous remercier? s'écria-t-il dans un élan passionné.

— Je vous en prie ! Je peux me permettre de vous aider - et je le fais avec plaisir.

— J'avais l'impression d'être en train de me noyer, je me croyais perdu... et grâce à vous, voilà que je me retrouve sain et sauf sur la terre ferme !

— Il ne vous reste plus qu'à retourner en Ecosse. Vous épouserez Moïra, la jeune fille que vous aimez, et ensemble, vous redresserez le domaine !

Andrew lui prit les mains.

— Silena, que puis-je dire? fit-il avec émotion. Rien, sinon que vous êtes la plus exceptionnelle, la plus étonnante et la plus merveilleuse des femmes... Vous venez de me sauver la vie!

— En contrepartie, promettez-moi que si j'ai un jour besoin d'aide, je pourrai aller vous trouver.

— Pour vous, Silena, je serais capable de me jeter au feu!

La jeune fille éclata de rire.

— Je n'en demande pas tant !

Andrew se leva.

— Je vais m'éclipser discrètement. Je suis dans un tel état-de surexcitation que je n'ai pas envie de parler à qui que ce soit... et encore moins de danser ! Vous ne m'en voulez pas trop si je pars maintenant ?

Silena sourit.

— Je comprends que vous ayez envie d'être seul pour penser à tout ce que vous allez pouvoir entreprendre.

— Quant à vous, vous allez retourner danser, et vous serez la reine du bal... D'ailleurs, vous seriez la plus belle même si vous n'aviez pas un penny!

— Quel gentil compliment, Andrew ! Quand les gens me regardent, ils ne me voient pas.

— Comment pouvez-vous dire une chose pareille ?

— Je vous assure! Ce n'est pas vraiment moi qu'ils regardent, mais des pièces d'or...

— Pourtant, vous êtes si jolie ! Et vous avez une si belle âme... Celui qui vous épousera aura bien de la chance !

Il lui reprit les mains avant d'ajouter avec conviction :

— J'espère que vous serez aussi heureuse que vous le méritez !

Silena lui sourit.

— Retournez vite en Ecosse. Dès demain, l'argent sera viré sur votre compte en banque.

Andrew la contempla avec autant de gratitude que d'admiration. Jamais elle n'avait vu une pareille émotion dans les yeux d'un être humain... Elle avait dit la vérité en affirmant que les gens ne la voyaient pas vraiment. Pour eux, elle n'était que la fille unique de l'un des hommes les plus riches de l'Empire britannique.

— Merci, chuchota Andrew. Du fond du cœur, merci !

Sur ces mots, il s'éloigna et disparut au détour d'une allée. Silena se rassit sur le banc.

«Je suis sûre que mon père comprendra que j'aie proposé à Andrew de lui prêter de l'argent.»

Au contraire de tous les jeunes gens qui la poursuivaient de leurs assiduités, le jeune baronnet méritait d'être aidé. Et elle était sûre que non seulement il saurait faire le meilleur usage possible de cette somme, mais aussi qu'il la lui rembourserait un jour...

Quelques éclats de rires retentirent. De petits groupes se dirigeaient vers la tente où était servi le souper.

«Je pourrais aller les rejoindre... se dit Silena. A moins que je ne retourne dans la salle de bal

? »

Mais lorsqu'ils la verraient seule, les jeunes gens se précipiteraient aussitôt sur elle...

«Telle une bande de fauves sur une malheureuse gazelle ! » pensa-t-elle avec ironie.

Plusieurs des invités qui se trouvaient là ce soir l'avaient déjà demandée en mariage. A leur grande déception, elle avait immédiatement refusé. En général, ils comprenaient qu'il était inutile d'insister. Seul quelques-uns s'obstinaient.

— Pourquoi ne voulez-vous pas devenir ma femme ?

— Parce que je ne vous aime pas, répondait-elle invariablement.

— Mon père est marquis ! disait l'un.

— Notre arbre généalogique remonte à l'époque de Guillaume le Conquérant! disait l'autre.

— Nous serions si heureux ensemble !

— Nous aimons tous les deux les courses de chevaux, nous pourrions avoir la plus belle écurie de tout le pays !

« Grâce à mon argent ! »

Ces mots étaient sur les lèvres de Silena, et elle avait eu toutes les peines du monde à ne pas les prononcer.

Avant qu'elle ne fasse son entrée dans le monde, son père l'avait mise en garde contre les chasseurs de dot. Elle avait déjà eu le temps de se rendre compte que le fils du marquis était l'un des plus acharnés...

«Au moins, lui a un titre à lui offrir! Ce qui n'est pas le cas des autres... »

A vrai dire, Silena était bien déterminée à ne tenir aucun compte de la fortune ou de la position sociale de celui pour lequel son cœur battait un jour.

« L'argent, les titres... tout cela est si peu important à côté de la personnalité d'un être, de ses qualités, de ses aspirations... »

Son père, le fils cadet du défunt comte de Fenlocke, n'aurait jamais pensé hériter un jour du titre et des domaines. N'avait-il pas trois frères aînés ? Hélas, les deux premiers étaient morts à la guerre et le troisième avait été emporté par une avalanche en Suisse.

Lorsqu'il était devenu comte, Henry de Fenlocke était déjà immensément riche.

Sa fortune, il ne la devait qu'à lui-même. Une fois ses études terminées, il était parti explorer le monde avec très peu d'argent en poche. Mais il avait un talent étonnant pour les affaires et, à l'instar du roi Midas, tout ce qu'il touchait se transformait en or... Il avait découvert des puits de pétrole en Amérique, des mines de diamants en Afrique, des émeraudes et des rubis aux Indes, des dessins de Michel-Ange chez un brocanteur de Rome... *etc.* Ses amis ne l'appelaient plus

que Fenlocke le Chanceux.

C'était également un collectionneur éclairé. Il possédait tant de tableaux et d'objets d'art qu'il avait dû faire ajouter une aile au château familial de Fenlocke, dans le Hertfordshire, pour pouvoir tous les exposer. Estimant les salons de l'hôtel particulier que son arrière-grand-père avait fait construire trop exigus pour contenir les trésors qu'il voulait garder à Londres, il acheta une superbe demeure à Park Lane.

Sa vie avait été tellement bien remplie qu'il n'avait pas eu le temps de songer à fonder une famille. Probablement ne se serait-il jamais marié s'il n'était tombé follement amoureux d'une ravissante Ecossaise - alors qu'il était déjà presque quadragénaire.

La comtesse de Fenlocke était morte un peu plus d'un an auparavant, laissant un mari et une fille inconsolables.

Silena avait hérité de la beauté de sa mère et de l'intelligence de son père. Cultivée, dotée d'une grande vivacité d'esprit et d'un franc-parler qui choquait certains, elle était très différente des débutantes de son âge. D'ailleurs, elle ne se sentait guère d'affinités avec ces jeunes filles qui ne songeaient qu'à mettre une jolie robe pour aller danser et pouffaient sottement à propos de tout et de rien !

Elle remarqua très vite que les messieurs ne la traitaient pas comme les autres demoiselles à marier.

— Quand les jeunes gens me saluent, leurs yeux brillent autant que s'ils voyaient un tas d'or ! avait-elle dit à son père.

Le comte de Fenlocke avait soupiré.

— Je ne suis pas fâché que tu restes lucide, ma chère enfant.

— Tout d'abord, vous avez eu la bonne idée de me mettre en garde, père. Et ensuite, avouez que je serais la plus parfaite des idiotes si je prenais les compliments de ces coureurs de dot au sérieux !

Après deux semaines de saison à Londres, elle avait déclaré :

— Savez-vous ce que vous auriez dû faire, père ?

— Je n'en ai aucune idée, ma chère enfant.

— Eh bien, vous auriez dû m'enfermer dans l'une de ces vitrines où vous mettez vos précieux objets d'art. Les gens me considèrent comme un trésor, pas un être vivant !

Le comte de Fenlocke avait éclaté de rire.

— Pour moi, tu es un véritable trésor !

La jeune fille lui avait adressé un regard de reproche.

— Ne comprenez-vous pas ce que j'essaie de vous dire, père ?

— Je le comprends parfaitement, ma chère enfant, avait dit le comte en retrouvant son sérieux. Mais la vie est ainsi faite ! Tu es riche, et ta fortune en fait rêver beaucoup...

— Dans ces conditions, je vais avoir bien du mal à trouver mon prince charmant !

— Bah, tu as le temps ! Il existe, quelque part en ce monde, un homme qui t'est destiné de toute éternité, et je suis sûr que tu le rencontreras au moment où tu t'y attendras le moins.

— Puissiez-vous dire vrai !

Silena ne comptait plus les demandes en mariage. Elle devinait vite ce qui allait suivre quand un danseur lui pressait la main un peu trop fort ou la contemplait en soupirant d'un air énamouré.

« Quels mauvais comédiens ! Et ils pensent que je suis dupe ? »

Son danseur s'arrangeait ensuite pour l'entraîner au jardin ou dans l'embrasement d'une fenêtre. Venait alors le moment de la déclaration...

— Je vous aime, Silena ! Je vous aime à la folie ! Si vous acceptiez de devenir ma femme, vous feriez de moi le plus heureux des hommes.

Il ne restait plus à la jeune fille qu'à décourager ce prétendant qui, à défaut de l'aimer comme il l'assurait, n'avait en réalité d'yeux que pour sa fortune.

Après le départ d'Andrew, Silena ne s'attarda pas au bal. La sœur aînée de son père, Muriel de Fenlocke, qui lui tenait lieu de chaperon, n'allait certainement pas se plaindre de pouvoir se mettre au lit un peu plus tôt !

Dans la calèche qui les ramenait toutes deux à l'hôtel particulier du comte, sa tante lui demanda :

— Combien de demandes en mariage as-tu reçues ce soir, ma chère enfant ?

— Seulement une.

— Le jeune duc de Cambester s'est-il déclaré ?

— Non.

— J'étais pourtant sûre qu'il allait tenter sa chance... Je l'ai vu qui te cherchait dans la salle de bal. Mais après avoir dansé avec Andrew McRoss, tu as dû aller souper sous la tente dressée dans le jardin... Je pensais que le duc t'inviterait à danser ensuite. Il ne l'a donc pas fait ?

— Si, mais mon carnet de bal était déjà plein !

— Quel dommage ! Bah, rien n'est perdu ! Il essaiera sûrement demain ou après-demain...

— Et il ne fera que perdre son temps.

Lady de Fenlocke parut stupéfaite.

— Quoi, tu vas refuser de l'épouser ?

— Bien sûr. Je ne l'aime pas et je sais que ce n'est pas à moi qu'il s'intéresse, mais à mon argent - ou plutôt à celui de mon père.

— Ma chère enfant, je trouve que tu te montres bien difficile ! Quand un duc fait à une jeune fille l'honneur de lui demander sa main, elle ne dit pas non ! Tu n'as déjà pas voulu du jeune Meadman - l'un des plus séduisants jeunes gens que j'aie jamais vus. Et même si tu ne m'en as rien dit, je ne serais pas étonnée d'apprendre que Thurston Wilding souhaite t'épouser, lui aussi...

— En effet.

— Et ?

— Et je l'ai envoyé promener !

— Silena ! s'exclama sa tante, choquée. Quoi, tu n'as pas voulu de Thurston Wilding non plus ? Alors que son père est ministre !

— Il n'y a pas de danger pour que Thurston le devienne un jour, il est bien trop bête pour cela!

Il y eut un silence, puis la tante de la jeune fille prit une profonde inspiration avant de déclarer d'un ton bien senti :

— Ma chère Silena, tu as un grand tort: celui de comparer tous ces jeunes gens à ton père.

Et tu te fais des illusions quand tu espères que ton mariage sera aussi réussi que celui de tes parents.

— Pourquoi pas ?

Muriel de Fenlocke soupira.

— Pour la bonne raison que les miracles ne se produisent pas deux fois. Ton père est un homme très instruit et extrêmement intelligent. Quant à ta mère, elle était exceptionnelle sur le plan de la beauté et de l'esprit. Tous deux s'aimaient à en perdre la raison... et ils ont continué jusqu'à ce que ta mère disparaisse prématurément.

— Je le sais, murmura Silena.

— De pareils miracles ne se renouvellent pas, hélas ! insista la tante de la jeune fille.

— On peut toujours l'espérer. De toute manière, sachez, ma tante, que je ne marierai pas tant que je n'aurai pas trouvé l'homme de ma vie !

— Seigneur!

— Il faudra qu'il soit non seulement très séduisant, mais aussi intelligent que mon père.

— Seigneur!

— C'est ainsi ! conclut Silena d'un ton léger.

Atterrée, sa tante haussa les épaules.

— Dans ce cas, prépare-toi à rester vieille fille !

— Et pourquoi pas ? Je préfère devenir vieille fille plutôt que d'épouser l'un de ces jeunes gens qui n'ont rien dans la tête. Quand il

leur arrive de penser, c'est pour se demander s'ils ont misé sur le bon cheval ou bien s'ils auront de la chance au jeu...

— Si tu ne te maries pas, ta vie sera bien ennuyeuse.

— Cela m'étonnerait, pour la bonne raison que je ne m'ennuie jamais ! En revanche, l'existence me paraîtrait fort pesante en compagnie d'un être falot et trop imbu de lui-même.

Lady de Fenlocke secoua la tête d'un air navré.

— Voilà où cela mène de donner trop d'instruction aux filles ! Elles se montrent si difficiles que même un duc n'est pas assez bien pour elles !

— J'attends de rencontrer l'homme idéal - à mes yeux, tout au moins.

— Malheureusement celui-ci n'existe que dans ton imagination. Reviens sur terre, Silena !

Tâche de te contenter de l'un de tes séduisants prétendants... tu n'as que l'embarras du choix !

— Aucun ne me plaît. Avant même qu'ils n'ouvrent la bouche, je devine qu'ils vont débiter des platitudes...

— Comme tu es sévère !

— Je sais comment les choses se passeraient si j'avais le malheur d'épouser l'un ou l'autre de ces séduisants prétendants, comme vous dites. Une fois que mon mari aurait mis la main sur ma fortune, il me délaisserait pour courir les champs de courses, les salles de jeu... et entretenir sur un grand pied une jolie danseuse.

La tante de la jeune fille se raidit.

— Silena ! Une demoiselle comme il faut ne devrait jamais parler ainsi ! Tu ne devrais même pas être au courant de ces choses-là ! Si tu as ce genre de conversation avec les jeunes gens, je m'étonne qu'ils persistent à vouloir t'épouser !

— L'attrait de l'argent est le plus fort, ma tante, rétorqua Silena avec une pointe d'insolence. Pour que l'on s'intéresse à moi et non à mon héritage, je devrais me déguiser en marchande de quatre-saisons, en midinette ou en blanchisseuse...

Muriel de Fenlocke ne put s'empêcher de rire.

— Tu es impossible !

Après un silence, elle ajouta :

— A quoi bon discuter ? Tu ne veux pas m'écouter... Il ne me reste plus qu'à espérer que ton père réussira à te faire entendre raison lorsqu'il reviendra enfin de son séjour en Egypte, avec des malles pleines d'objets d'art qu'il aura dénichés dans les endroits les plus inattendus...

— Cela m'étonnerait qu'il ne prenne pas mon parti, pour la bonne raison qu'il pense exactement comme moi.

— Ce que je ne peux pas comprendre, c'est qu'il se soit absenté en pleine saison. N'avait-il pas l'intention de t'accompagner dans toutes les réceptions ?

— Il s'est vite lassé d'aller dans les salons ! Et lorsque nous recevions à Park Lane, il était très choqué parce que les gens étaient incapables d'admirer comme il convenait ses collections d'objets précieux. Tout ce qu'ils voulaient savoir, c'était combien cela valait !

Lady de Fenlocke prit un air soucieux.

— Tu attends trop de la vie, Silena. Je crains que tu ne sois bien déçue... Ce n'est pas un avantage pour une femme d'être trop intelligente.

— Je me demande bien pourquoi !

— Tu as tort de mépriser les charmants jeunes gens qui te font une cour assidue...

— Je les méprise parce que je les perce tout de suite à jour.

— Quelle prétention !

— Pas du tout, ma tante. Voyez-vous, dès que mon père voit un tableau, un meuble ou un joyau, il sait tout de suite si cela vaut la peine de l'acheter ou non. Eh bien, je possède la même intuition !

— Comment cela ?

— Quand je rencontre un jeune homme, je devine immédiatement s'il est intelligent, intègre, s'il a un caractère bien trempé et des principes d'honneur... ou bien - ce qui est en général le cas -, s'il est faible, mou,

borné et vénal.

Muriel de Fenlocke leva les bras au ciel.

— Je renonce à la discussion !

Quelques instants plus tard, la voiture s'arrêta devant le perron de l'hôtel particulier du comte de Fenlocke.

Deux valets en livrée ouvrirent la porte et Dawson, le majordome, un homme aux favoris blancs, s'inclina devant les deux femmes.

— Milady aimerait peut-être se restaurer? demanda-t-il à la sœur du maître de maison. Il y a du champagne et un plateau de canapés au salon.

— Merci, Dawson. Je préfère monter tout de suite me coucher. Ah, quand je pense que je suis obligée, à mon âge, d'aller au bal tous les soirs ! Je me sens extrêmement fatiguée...

— Je comprends cela, milady ! fit le majordome en hochant la tête. Il faudra que milady demande à sa femme de chambre de ne pas la réveiller avant midi.

— C'est bien mon intention ! D'autant plus qu'il y aura un autre bal demain soir, et encore un autre après-demain...

Silena se mit à rire.

— Milady a raison, Dawson, tout cela est bien fatigant! Moi aussi, je commence à en avoir assez de ces réceptions qui se ressemblent toutes !

Le majordome, qui connaissait la jeune fille depuis qu'elle était enfant, lui dit presque sur un ton de reproche :

— Vous ne devriez pas parler ainsi, mademoiselle Silena ! A votre âge, on aime danser !

Pendant que Muriel de Fenlocke gravissait l'escalier, Dawson déclara :

— Je suis sûr, mademoiselle Silena, que vous étiez la plus jolie ce soir!

Lady de Fenlocke se retourna.

— C'était la reine du bal !

Là-dessus, elle continua à gravir les marches recouvertes d'un épais tapis.

— C'est trop pour ma tante, murmura Silena à l'adresse du majordome.

— Il faut dire que milady n'est plus toute jeune.

— Elle aura bientôt soixante-dix ans... Soit, elle a pu se reposer pendant la journée, mais je me rendais compte qu'elle n'avait aucune envie de sortir ce soir. C'est un peu pour cela que je suis revenue de bonne heure.

Elle n'ajouta pas que, après sa conversation avec Andrew, elle avait cessé d'avoir envie de danser...

— Pour que ma tante puisse se ménager, je ferais bien de refuser certaines invitations, reprit-elle. Demain soir... Voyons, qu'y a-t-il de prévu demain, déjà?

Le majordome était bien entendu au courant.

— Demain, vous avez une grande réception chez le duc et la duchesse de Bedford ! Vous ferez sensation, mademoiselle Silena !

— Encore un bal...

Un bal comme tous les autres, avec son lot de débutantes timides, de coureurs de dot empressés, de douairières à l'œil acéré...

«Tout cela est tellement futile ! »

La jeune fille se décida enfin à monter dans ses appartements.

— Que faites-vous ici, Eileen? s'exclamat-elle en voyant sa femme de chambre. Je vous avais demandé de ne pas m'attendre !

— Je le sais, mademoiselle Silena... Mais M. Dawson a dit que cela faisait partie de mes obligations.

Étant donné que c'était au majordome que revenait le soin de former les jeunes employées, Silena n'insista pas et laissa Eileen l'aider à se préparer pour la nuit.

Après le départ de la femme de chambre, elle se rendit dans le petit boudoir qui faisait suite à sa chambre.

Le secrétaire du comte de Fenlocke déposait toutes les lettres personnelles adressées à ce dernier sur le joli bureau Régence de la jeune fille. Il gardait le reste du courrier: les factures, les demandes de dons émanant d'organismes charitables, les missives de particuliers ou d'antiquaires proposant des objets anciens au comte...

Silena feuilleta les enveloppes en vélin d'un doigt négligent.

— Encore des invitations...

Par curiosité, elle décacheta deux enveloppes qui ne semblaient pas contenir de carton d'invitation.

— Ah, ils ne manquent pas d'audace !

Deux jeunes gens dont elle avait refusé la demande en mariage insistaient sans la moindre vergogne - mais par écrit, cette fois !

— On leur dit non, mais il faut qu'ils s'obstinent... maugréa-t-elle.

Elle ouvrit ensuite le courrier destiné au comte de Fenlocke et prit la plume pour répondre à l'un des amis de ce dernier, qui souhaitait le voir : Monsieur,

Mon père se trouve actuellement à l'étranger mais il ne manquera pas de vous contacter dès son retour...

Les deux autres lettres étaient en provenance de deux cousins lointains qui disaient avoir hâte de s'entretenir avec le comte au sujet d'un problème très important.

«Un problème d'argent, certainement! pensa Silena. Cela peut attendre ! »

La quatrième lettre, en provenance de France, était signée d'un certain Julien de Lavisé.

La jeune fille, qui avait beaucoup de mémoire, se souvenait d'avoir entendu son père parler du duc de Lavisé, un Français possédant de superbes collections de tableaux et d'objets d'art.

Silena parlait un français parfait, mais elle n'eut pas besoin de faire

appel à ses connaissances car la lettre du duc était rédigée en anglais.

Cher ami,

Si je me permets de vous écrire, c'est parce que je pense que vous serez peut-être intéressé par mon projet destiné à aider les plus démunis des Parisiens - car il y a beaucoup de pauvres, même dans la Ville lumière...

Je n'ai pas voulu organiser une vente de charité ordinaire, mais j'ai pensé que tous ceux de mes amis qui ont la chance de posséder des œuvres d'art exceptionnelles accepteraient d'en exposer quelques-unes dans la salle de bal de mon palais - dont l'entrée sera payante pour l'occasion. Si vous le désirez, vous pourrez comme beaucoup d'exposants tenir vous-même le stand où seront présentés vos trésors.

Par la même occasion, je demande à chacun de donner un ou deux objets de moindre valeur qui seront vendus au bénéfice des pauvres.

Tout cela devrait attirer les membres de la société parisienne - ceux que l'on ne voit pas d'habitude dans les ventes de charité traditionnelles.

Si vous êtes intéressé par mon idée, je serais ravi d'exposer certains de vos trésors et, par la même occasion, de vous recevoir au palais.

Dans cette attente, je vous prie d'agréer, cher ami, l'expression de mon meilleur souvenir, Julien de Lavisé Silena relut la lettre attentivement.

« Mon père aimerait beaucoup voir une exposition de ce genre. Et je suis sûre qu'il souhaiterait montrer aux amateurs d'objets anciens quelques-unes de ses plus belles pièces... »

Il va être bien déçu de manquer tout cela. »

Elle tressaillit.

« J'ai une idée ! Une idée mirifique... »

En moins de deux minutes, sa décision fut prise.

« Je vais aller là-bas à la place de mon père... Et comme je séjournerai au palais, je n'aurai pas besoin d'emmener un chaperon avec moi... »

La jeune fille, qui avait une excellente mémoire, se souvint de ce que lui avait dit son père au sujet du duc de Lavisé.

« Pas grand-chose, en fin de compte, à par le fait que c'est un collectionneur éclairé. Il me semble aussi qu'il a épousé une aristocrate anglaise... »

Silena esquissa un sourire.

— Ah, ah! Je vais échapper aux coureurs de dot pendant quelques jours ! fit-elle à mi-voix.

Son sourire disparut.

«Je me fais des illusions, car il y a sûrement autant de coureurs de dot en France qu'en Angleterre! Dès que l'on saura que je suis la fille du richissime comte de Fenlocke, c'en sera fini de ma tranquillité ! »

Ce fut alors qu'un plan germa dans son esprit fertile. Un plan absolument incroyable...

«Mon père suit toujours ses intuitions. Pourquoi n'en ferais-je pas autant? »

Elle laissa échapper un petit rire.

«Mieux vaut cependant ne pas parler de mes intentions à ma tante. Elle serait scandalisée ! »

En robe de chambre, Silena descendit dans le bureau de son père. Elle ouvrit un tiroir et y trouva sans peine ce qu'elle cherchait: le passeport de Lucy Groves, l'ancienne secrétaire du comte de Fenlocke.

Mme Groves, une veuve d'une trentaine d'années, était morte accidentellement quelques mois auparavant. Le comte la regrettait beaucoup...

— Je n'ai jamais eu une secrétaire aussi efficace ni aussi dévouée ! Et comme elle était intelligente ! C'est bien simple : elle comprenait tout à demi-mot !

Après avoir vérifié le passeport, la jeune fille constata avec satisfaction qu'il était toujours valide.

« Rien ni personne ne peut m'empêcher de prétendre m'appeler Lucy Groves... et d'avoir trente et un ans ! »

Là-dessus, elle regagna sa chambre et se mit en devoir d'écrire au duc.

Cher ami,

J'ai été ravi de recevoir votre lettre et ce sera avec le plus grand plaisir que je contribuerai à l'exposition que vous organisez au palais.

Malheureusement, je suis sur le point de partir en l'Egypte et ne pourrai me rendre moi-même à Paris. Je vous prie de recevoir à ma place Mme Groves, à qui j'ai demandé de me représenter.

Mme Groves s'y connaît autant que moi en objets anciens. Elle m'a d'ailleurs aidé à acquérir quelques-unes des pièces de choix de ma collection.

Croyez, cher ami, en mon meilleur souvenir,

Henry de Fenlocke Après avoir glissé cette lettre dans une enveloppe, Silena descendit au rez-de-chaussée et fit le tour des pièces de réception, une bougie à la main. Son père avait fait récemment installer l'éclairage électrique et il suffisait d'appuyer sur un interrupteur pour voir s'illuminer les grands lustres de cristal. Mais la jeune fille ne souhaitait pas attirer l'attention des domestiques...

«Que choisir parmi toutes ces merveilles?» se demanda-t-elle en allant d'une vitrine à l'autre.

Il lui fallait trouver quelques beaux objets d'art pour l'exposition du duc de Lavisé. Et cette tâche se révélait beaucoup moins aisée qu'elle ne le pensait !

« Premièrement, il ne faut pas que ce soit volumineux car je ne veux pas être trop chargée.

Deuxièmement, mieux vaut que les domestiques ne remarquent pas la disparition de pièces trop importantes. Et troisièmement, puisque deux de ces objets d'art doivent être vendus, ils doivent faire partie de ceux auxquels mon père ne tient guère... »

Elle élimina peu à peu tous les tableaux signés par les plus grands maîtres, les superbes miroirs Chippendale, les pendules anciennes, les magnifiques pièces d'orfèvrerie en argent ou en vermeil...

Ce fut en passant dans un autre salon que l'inspiration lui vint.

« Mais je n'ai qu'à prendre quelques-unes de ces boîtes de tabac à priser ! »

Son père possédait une collection de tabatières tellement importante qu'il n'avait pas fallu moins d'une pièce entière pour les exposer. Enfant, Silena était fasciné par la variété de ces minuscules coffrets décorés de miniatures, de diamants, de nacre ou de filigrane d'or.

Certains, que son père avait découverts en Russie, étaient ornés du portrait du tsar ou de la tsarine.

Dans une vitrine située un peu à l'écart étaient exposés plusieurs œufs de Fabergé, le célèbre orfèvre d'origine française qui s'était établi à Saint-Pétersbourg. En les ouvrant, on découvrait d'étonnantes fleurs en pierres précieuses ou des oiseaux en émail dont les ailes s'agitaient doucement.

« Il n'est pas question que j'emporte les œufs de Fabergé. Si j'avais le malheur de les égarer, mon père ne me le pardonnerait pas ! Il a eu beaucoup de mal à rassembler cette collection...

et il y tient tellement ! »

La jeune fille hochait la tête.

— Je vais me contenter de quelques tabatières, fit-elle à mi-voix.

Elle élimina tout de suite les pièces exceptionnelles - par exemple celle qui était ornée de l'effigie de l'amiral Nelson, tout comme celle qui avait été offerte au duc de Wellington, le vainqueur de Waterloo, ou encore celle qui était sertie en diamants du monogramme de George IV...

Après mûre réflexion, ce fut près d'une cinquantaine de tabatières que la jeune fille entassa clans un sac de voyage. Trois d'entre elles - des boîtes de tabac à priser pour dames, charmantes mais sans grande valeur -, pouvaient être vendues sans que son père les regrette beaucoup.

«Le duc de Lavisé sera certainement content... Et grâce à cette petite exposition, la réputation de collectionneur que s'est déjà faite mon père en Angleterre comme à l'étranger ne sera pas amoindrie, bien au contraire ! »

Silena remonta dans sa chambre et, après avoir enveloppé soigneusement chacune des tabatières dans un mouchoir, les rangea au fond d'une malle.

Au moment où elle s'apprêtait à plier par-dessus quelques-unes de ses élégantes toilettes aux couleurs de l'arc-en-ciel, elle marqua un mouvement d'arrêt.

«Si la prétendue Lucy Groves se rend à Paris vêtue comme une débutante, elle se fera tout de suite remarquer. Et l'on risquera alors de lui poser des questions fort embarrassantes... »

N'était-elle pas censée avoir perdu son mari?

« Par conséquent, je dois m'habiller en noir ! En me voyant en grand deuil, les gens ne songeront pas à m'importuner... De surcroît, personne n'aura l'idée de s'étonner du fait que je voyage sans chaperon ! »

La jeune fille se frotta les mains.

— Silena de Fenlocke, la riche héritière entourée d'une nuée de coureurs de dot, a disparu, faisant place à Lucy Groves, une veuve inconsolable !

Sans hésiter une seconde, elle alla décrocher les vêtements noirs qui étaient suspendus dans une garde-robe attenante à sa chambre.

— Moi qui déteste ces robes sombres et avais bien espéré ne plus jamais avoir à les remettre un jour! soupira-t-elle.

Après la mort de sa mère, elle avait dû respecter le deuil pendant une année entière.

«Tant pis! Au moins, je passerai inaperçue... N'est-ce pas ce que je souhaite? Une fois que je serai déguisée en veuve, personne ne me remarquera», se dit-elle.

Elle ne se rendait pas compte que le noir mettait en valeur sa peau translucide, ses cheveux dorés et ses yeux couleur saphir frangés de cils interminables. De plus, tous ces vêtements étaient merveilleusement bien coupés car ils venaient de l'une des plus élégantes boutiques de Bond Street...

Après avoir rempli la malle, elle la ferma et se mit enfin au lit. Elle était tellement énervée qu'elle pensait ne pas réussir à s'endormir... Mais à peine sa tête avait-elle touché l'oreiller qu'elle sombra dans un profond sommeil.

Quand elle s'éveilla, le soleil se levait à peine.

Elle sonna immédiatement. Eileen arriva quelques minutes plus tard en ajustant hâtivement son bonnet en broderie anglaise sur son chignon.

— Quand vous avez appelé, j'ai eu peur, mademoiselle Silena! Il est à peine sept heures du matin... J'ai cru que vous étiez malade.

— Pas du tout, Eileen. Mais il faut que je me rende en France...

— En France !

— Afin d'y retrouver mon père qui m'attend dans les plus brefs délais... Et vous savez aussi bien que moi que milord n'aime pas attendre !

La femme de chambre éclata de rire.

— C'est bien vrai, mademoiselle Silena. Je vois que vous avez déjà commencé à faire vos bagages...

— Je ne voulais pas perdre de temps. J'ai mis dans cette malle des vêtements de deuil que je vais donner à une amie qui en a besoin. Il

vous suffit de mettre dans l'autre malle quelques toilettes destinées à un bref séjour à Paris.

Des toilettes qu'elle n'aurait certainement pas l'occasion de porter...

«Mais il me faut bien donner le change... Eileen et les autres domestiques ne doivent pas avoir le moindre soupçon!» pensa-t-elle, assez satisfaite de son habileté.

Après avoir revêtu une très jolie robe en faille noire, la jeune fille se rendit dans son boudoir.

— Demandez à Dawson de monter me voir, s'il vous plaît, Eileen.

— J'y vais tout de suite, mademoiselle Silena, dit la femme de chambre qui était en train de remplir la seconde malle.

Le majordome arriva quelques minutes plus tard. C'était bien la seule personne en qui la jeune fille avait confiance ! Aussi n'hésita-t-elle pas à lui avouer une partie de la vérité.

— Dawson, je pars pour Paris, lui apprit-elle. Je vais séjourner chez un ami de mon père.

— Mais je croyais que vous deviez rester à Londres jusqu'au retour de milord, mademoiselle Silena !

— C'était ce que je pensais, moi aussi. Mais comme cet ami m'a invitée à séjourner à Paris en attendant le retour de mon père...

Elle improvisait au fur et à mesure.

— Mon père devrait revenir d'Egypte ces jours-ci - en passant par Paris, poursuivit-elle. Je vais donc le retrouver en France !

— Mais... et tous ces bals, toutes ces réceptions et tous ces dîners auxquels vous aviez promis d'assister, mademoiselle Silena?

La jeune fille haussa les épaules.

— Bah ! Je vais demander à M. Summers d'envoyer des lettres d'excuses...

Elle s'aperçut que le majordome regardait avec curiosité son austère robe noire - sans toutefois oser faire le moindre commentaire.

— Je me suis mise en deuil parce que les gens chez lesquels je vais séjourner viennent de perdre un membre de leur famille, expliqua-t-elle. Certes, j'emporte d'autres vêtements avec moi... Mais j'ai pensé qu'il serait plus correct de respecter leur douleur. En ce moment, ils doivent être tous en train de pleurer... je ne pouvais décemment pas arriver en robe de soie rose ou pervenche !

Le majordome sourit.

— Vous êtes toujours pleine d'attentions pour les autres, mademoiselle Silena.

— Cela me semble tout naturel de respecter les sentiments de son prochain. Je suis choquée de découvrir les Londoniens aussi égoïstes...

— C'est ainsi dans les grandes villes, mademoiselle Silena. Les gens se font leur chemin à coups de coude, à coups de poing ou à coups de pied, sans le moindre égard pour autrui. De nos jours, il faut aller à la campagne pour trouver des gens qui ont le temps de penser à leur voisin.

Après un silence, le majordome demanda :

— Quand pensez-vous revenir, mademoiselle Silena?

— Oh, j'espère être de retour très vite! Mais vous savez aussi bien que moi que l'on ne sait jamais ce que mon père va décider...

— Milord n'est jamais aussi heureux que lorsqu'il voyage.

Dawson parut soudain soucieux.

— Avez-vous songé à prévenir milady, mademoiselle Silena? Je crois qu'elle dort toujours... Et elle n'a pas encore demandé que l'on prépare ses bagages !

— Cela, pour la bonne raison qu'elle ne part pas avec moi. Je ne veux pas lui demander de faire un pareil voyage.

— Mais...

— Laissez-la dormir, Dawson ! Milady a besoin de repos après m'avoir suivie au bal tous les soirs.

— Mais...

— Je vais voyager seule.

— Seule ! répéta le majordome en ouvrant de grands yeux.
Mademoiselle Silena...

— Seule et incognito !

— Co... comment cela?

— J'ai trouvé le passeport de Mme Groves. Je l'utiliserai au lieu du mien... Pour tranquilliser milady, vous n'aurez qu'à lui dire que je suis partie avec une amie et les parents de celle-ci.

— Il serait plus prudent que vous emmeniez quelqu'un avec vous, mademoiselle Silena.

Pourquoi pas Eileen ?

— Dès que j'arriverai à Paris, on me donnera une femme de chambre française. Et Eileen, qui ne parle pas un mot de français, serait bien malheureuse au milieu de domestiques qui ne parlent pas un mot d'anglais !

Dawson ne put s'empêcher de rire.

— Vous avez raison, mademoiselle Silena.

Il cessa bien vite de rire, tandis que son visage s'assombrissait.

— Mademoiselle Silena, si milord apprenait que je vous ai laissée partir seule, il ne me le pardonnerait pas.

Après un instant de réflexion, la jeune fille s'exclama :

— J'ai une idée ! Il y a des gens qui ont pour métier d'accompagner les voyageurs. Ils se chargent des billets, de la réservation des places, *etc.* Lorsque j'étais en pension en Italie, et qu'il fallait me conduire à Florence ou m'en ramener, je me souviens que mon père louait les services de l'une de ces personnes qui passent leur vie à sillonner l'Europe.

— Je me souviens parfaitement de cela, mademoiselle Silena.

— M. Summers trouvera bien quelqu'un pour aller avec moi jusqu'à Paris et - surtout ! - se charger de mes bagages. Il suffira de dire que je suis Mme Groves...

Le majordome secoua la tête.

— Tout cela ne me plaît guère, mademoiselle Silena.

— Voyons, Dawson ! Que peut-il m'arriver pendant un voyage aussi court ? Personne ne fera attention à une jeune veuve. Ce serait différent si je prenais le bateau et le train sous ma véritable identité ! Je serais immédiatement importunée par mille gêneurs...

— Évidemment, lorsque l'on voit les choses sous cet angle... marmonna le majordome.

Il fronça les sourcils.

— Si milady était au courant, elle serait certainement très choquée...

— Vous n'avez pas besoin de lui raconter tout ce que je viens de vous dire ! Dites-lui simplement que je vais retrouver mon père à Paris... et que je voyagerai avec des amis.

Vaincu, le majordome soupira.

— Bien, mademoiselle Silena. Il ne me reste plus qu'à aller dire à M. Summers qu'il doit envoyer une montagne de lettres d'excuses...

— Remettez-lui également cette enveloppe, dit la jeune fille. Qu'il s'en occupe dans la matinée.

Il s'agissait de l'ordre de virement de vingt mille livres sterling à l'ordre de la banque d'Andrew McRoss.

— Mais avant cela, qu'il trouve quelqu'un pour m'accompagner à Paris !

— Naturellement !

Après un instant de réflexion, le majordome ajouta :

— Je pense qu'il serait plus prudent que vous partiez le plus vite possible, mademoiselle Silena. Parce que si milady se levait et apprenait ce qui se passe...

— Vous avez raison, Dawson. D'ailleurs, vous avez toujours raison... Je ne sais pas ce que mon père et moi ferions sans vous !

Ravi du compliment, le majordome oublia toutes ses réserves et s'empressa d'aller trouver le secrétaire du comte, M. Summers, pour lui transmettre toutes les instructions que Silena venait de lui donner.

Grâce à l'efficacité du secrétaire du comte de Fenlocke, il fallut moins d'une heure pour tout organiser.

Le majordome monta dans la chambre de la jeune fille, accompagné de deux valets auxquels il ordonna de descendre les malles.

Il apprit ensuite à Silena que M. Summers avait engagé le meilleur accompagnateur de l'agence.

— C'est un habitué du trajet Londres-Paris et il connaît toutes les ficelles, si je peux me permettre de parler ainsi.

— On lui a bien dit que j'étais Mme Groves?

— Oui,, mademoiselle Silena. On lui a dit aussi que milord serait très fâché si Mme Groves n'était pas traitée comme une princesse.

La jeune fille éclata de rire.

— Je savais pouvoir compter sur vous, Dawson. Cet accompagnateur n'aura qu'à me déposer à la porte des amis de mon père à Paris. Une fois que je serai arrivée à bon port, sa mission sera terminée.

Le majordome l'examina d'un air soucieux.

— Si vous me permettez de vous donner mon avis, mademoiselle Silena, je dirais que vous n'avez pas l'air d'une vraie veuve...

— Oh! Comment pouvez-vous parler ainsi? rétorqua-t-elle, choquée. J'ai pensé à tout !

Voyez, j'ai même une alliance !

Elle montra sa main gauche au majordome. Un anneau d'or brillait à son annulaire.

— J'ai mis celle de ma mère... Personne ne fera attention à une veuve éplorée !

Tout en se coiffant d'un chapeau noir orné de petites plumes d'autruche, elle ajouta avec satisfaction :

— Je vais passer complètement inaperçue !

— Cela m'étonnerait, mademoiselle Silena. Vous êtes belle comme le jour... Les gens vont penser que ce pauvre M. Groves a joué de malchance le jour où il a quitté une aussi jolie femme pour partir pour un autre monde.

Le majordome soupira.

— Soyez très prudente, mademoiselle Silena, dit-il d'un ton presque paternel. Si un inconnu vous adresse la parole, ne lui répondez pas... Et méfiez-vous des Français ! Ce sont tous des séducteurs et des beaux parleurs !

La jeune fille éclata de rire. Mais Dawson, lui, ne riait pas...

— Pouvez-vous m'attendre une seconde, mademoiselle Silena, s'il vous plaît? Je vais chercher quelque chose dans le bureau de milord.

Il revint très peu de temps après avec un petit coffret en velours bleu marine. Silena savait que ce coffret contenait, outre une boîte de munitions, un petit revolver dont la crosse était ornée d'améthystes et de diamants.

Le comte de Fenlocke l'avait acheté à l'intention de sa femme, mais cette dernière avait toujours refusé d'y toucher.

— Vous allez emporter cela, mademoiselle Silena. Je serai plus rassuré !

— Mon père m'a appris à utiliser une arme et je ne manque jamais ma cible, fit la jeune fille d'un air songeur. Je me souviens cependant que ma mère disait que le rôle d'une femme n'était pas de tirer des coups de feu.

— En quoi la défunte milady n'avait pas tort. Mais quand une femme aussi jolie et aussi jeune que vous se trouve seule, mademoiselle Silena, mieux vaut qu'elle ait de quoi se défendre, le cas échéant !

— Pour vous faire plaisir, Dawson, je vais mettre ce coffret dans mon sac à main.

Tout en joignant le geste à la parole, elle murmura :

— Ce sac devient de plus en plus lourd !

— Ce petit revolver ne pèse pas grand-chose, mademoiselle Silena. Et

souvenez-vous de ce dicton: «Prudence est mère de sûreté».

La jeune fille sourit.

— Espérons que je ne serai pas obligée de tirer sur un Français séducteur et beau parleur!

Ne vous inquiétez pas, Dawson, je suis parfaitement capable de me défendre ! Et de toute manière, je reviendrai bien vite...

Elle soupira avant d'ajouter:

— Je retournerai au bal, je me retrouverai aussitôt entourée d'une foule de jeunes gens très pressés de m'épouser, et...

Elle s'interrompit car un valet frappait à la porte.

— La voiture est en bas, mademoiselle Silena.

— La personne qui doit m'accompagner est-elle arrivée ?

— Oui, mademoiselle Silena.

La jeune fille se tourna vers le majordome.

— Il ne me reste plus qu'à descendre. À très bientôt, Dawson... Je compte sur vous pour amadouer ma tante.

— Milady ne sera pas très contente d'apprendre que vous avez disparu sans crier gare !

Mais n'ayez crainte, mademoiselle Silena, je m'arrangerai pour la rassurer.

— Merci, Dawson. Merci pour tout...

Ils descendirent ensemble l'escalier. L'homme d'une soixantaine d'années qui était assis dans le hall se leva en les voyant descendre.

— Voici M. Taylor, mademoiselle Silena, dit le majordome.

Silena s'approcha de son accompagnateur et lui tendit la main.

— Bonjour, monsieur. Nous ne vous avons pas laissé beaucoup de temps pour vous préparer.

— Bah ! J'ai l'habitude, madame !

— Je vous remercie d'avoir accepté de m'escorter jusqu'à Paris.

De crainte que l'un des domestiques ne révèle sa véritable identité, la jeune fille s'empessa de monter dans l'élégante voiture qui attendait en bas du perron.

Ils arrivèrent à la gare Victoria au moment où un train était sur le point de partir pour Douvres. Ce fut alors que M. Taylor fut en mesure de déployer toute son habileté. Il réussit à ce que la passagère soit installée seule dans un compartiment de première classe dont le chef de gare ferma la portière à l'aide d'un passe.

— Ainsi, personne ne viendra vous importuner, madame ! dit M. Taylor. Mais vous pourrez sortir si vous le désirez car la porte s'ouvre de l'intérieur. Si vous avez besoin de moi, vous me trouverez dans le compartiment voisin.

— J'espère ne pas avoir à vous déranger d'ici à ce que nous arrivions à Douvres.

Il y eut un coup de sifflet, puis le chef de gare agita son drapeau et, dans un nuage de vapeur, la locomotive s'ébranla lentement.

« L'aventure commence ! » se dit Silena.

Elle n'avait même pas eu besoin de demander à M. Summers de lui remettre de l'argent pour son voyage car son père lui avait ouvert un compte en banque personnel fort bien garni lors de son dix-huitième anniversaire.

— Un jour, tu seras très riche, ma chère enfant. Il faut que tu apprennes à gérer ta fortune.

Tu vas commencer en réglant toi-même tes factures... J'ai donné des ordres pour que ton compte soit alimenté généreusement chaque trimestre.

— Je n'arriverai jamais à dépenser tout l'argent que vous venez de me donner !

Le comte de Fenlocke avait souri.

— Cela te paraît peut-être une grosse somme... Mais je ne serais pas

étonné d'apprendre dans deux ou trois semaines qu'il ne te reste plus un penny!

— Vous me connaissez bien mal, mon cher père !

— Je sais que les magasins de nouveautés de Bond Street savent s'y prendre pour tenter les jeunes personnes ! Jusqu'à présent, je payais toutes les notes... A toi maintenant d'équilibrer ton budget.

— Vous voulez que je fasse des économies ?

— Ah, mais non ! Continue à acheter de jolies robes. J'espère bien que tu seras la débutante la plus élégante de la saison! C'est que je veux être fier de toi !

Comme la jeune fille était aussi intelligente et avisée que son père - et que la somme allouée était fort importante -, elle apprit sans peine à gérer son budget.

« C'est grâce à cela que j'ai pu prêter vingt mille livres à Andrew McRoss... Mais je suis sûre que mon père en aurait fait autant si ce pauvre Andrew était venu se confier à lui ! »

Tout en contemplant les moutons qui paissaient dans les prairies, Silena se dit que l'argent gâchait tout.

«Quand je pense que même Andrew est venu me demander en mariage ! »

Son accès de mélancolie fut de courte durée. Déjà, un sourire lui revenait aux lèvres.

«Pour la première fois de mon existence, je me sens complètement libre ! Pendant quelques jours, je vais vivre incognito... »

Mais comment les gens allaient-ils traiter Lucy Groves, la veuve d'un parfait inconnu?

« Cela va être une expérience très intéressante... Va-t-on me témoigner un certain intérêt?

M'ignorer complètement ? Ou encore me traiter de haut parce que je ne possède ni titre ni fortune ? »

Une fois arrivée à Douvres, elle embarqua avec M. Taylor à bord d'un ferry-boat qui les emmena jusqu'à Calais. De là, ils prirent un train pour Paris, qu'ils atteignirent en début de soirée après un voyage sans

histoire.

M. Taylor appela aussitôt un fiacre et ordonna aux porteurs qui s'étaient chargés des malles et du carton à chapeaux de la jeune fille de mettre tout cela à l'arrière du véhicule.

— Vous ne m'avez pas encore dit à quelle adresse vous étiez attendue, madame.

— Au palais Lavisé, non loin des Champs-Élysées.

M. Taylor parut surpris - tout comme le cocher du fiacre.

— Très bien, madame. Vous savez peut-être que le duc de Lavisé vient d'ouvrir une exposition d'objets d'art dans la salle de bal de son palais ?

— Je suis au courant.

— Les Parisiens, qui sont très friands de manifestations de ce genre, se précipitent en foule au palais Lavisé.

— Le comte de Fenlocke m'a chargée d'apporter au duc une rare collection de tabatières anciennes qui devraient être exposées demain.

M. Taylor hocha la tête. Il comprenait enfin pourquoi le secrétaire du comte de Fenlocke lui avait demandé de veiller avec le plus grand soin sur Mme Groves. Il n'avait pas compris pourquoi une jeune veuve apparemment d'origine modeste devait être traitée avec tant d'égards...

«Ce n'était pas elle personnellement qui était en cause, se dit-il, mais les objets précieux qu'elle transportait ! »

Ils ne tardèrent pas à arriver devant la demeure du duc de Lavisé. Comme les grilles étaient grandes ouvertes, le fiacre put aller jusqu'en bas du perron en marbre jaspé de cet étonnant palais rose de style art nouveau.

Silena avait apporté avec elle la lettre du duc, ainsi que la réponse qu'elle avait rédigée en imitant l'écriture de son père.

— Puis-je voir le duc de Lavisé? demanda-t-elle au majordome. Je m'appelle Mme Groves et j'ai un message à lui remettre de la part du comte de Fenlocke.

Elle aurait voulu que ses bagages restent dans le fiacre jusqu'à ce que

le duc lui dise qu'elle pouvait loger au palais. Mais deux valets avaient déjà porté ses malles dans le hall...

Il ne lui restait plus qu'à remettre à M. Taylor l'enveloppe qu'elle avait préparée. Celle-ci contenait la somme demandée par l'agence ainsi qu'un généreux pourboire.

Après l'avoir remerciée chaleureusement, M. Taylor remonta dans le fiacre. Le cocher fouetta les chevaux et la voiture partit...

«Tant pis ! pensa la jeune fille. Si le duc ne propose pas de m'héberger - et pourtant il doit y avoir beaucoup de chambres dans ce palais -, il ne me restera plus qu'à aller à l'hôtel... »

Cette perspective ne l'enchantait guère.

« Dieu seul sait les dangers qui peuvent guetter la jeune fille qui descend seule dans un hôtel

! » Elle se rappela qu'elle était censée être veuve et se sentit un peu plus rassurée...

« Les femmes mariées ont droit à un peu plus de liberté - heureusement ! »

Le majordome la fit entrer dans un vaste salon luxueusement meublé.

— M. le duc est en train de se préparer pour dîner. Mais je vais tout de suite lui dire que vous demandez à le voir, madame.

— Pouvez-vous lui porter la lettre du comte de Fenlocke, s'il vous plaît? demanda Silena dans un français parfait.

— Certainement, madame.

Quelques minutes plus tard, la porte s'ouvrit et un homme apparut. Grand, bien découplé et excessivement séduisant, il avait beaucoup d'allure en habit de soirée.

«Comme il est jeune! pensa la jeune fille. Ce n'est certainement pas le duc, car ce dernier doit avoir près de soixante ans, comme mon père...»

A sa grande surprise, l'homme s'adressa à elle en anglais.

— Je vous suis très reconnaissant, madame, d'avoir pris la peine d'apporter certains des objets des fabuleuses collections du comte de

Fenlocke. J'espère que ce dernier arrivera à temps à Paris pour voir l'exposition...

— Je l'espère aussi. Mais il est assez imprévisible, comme vous le savez peut-être. Si pour le moment il se trouve en Égypte, il peut très bien décider à la dernière minute d'embarquer pour les Indes ou l'Afrique...

Elle marqua une brève pause avant de demander :

— Êtes-vous le duc de Lavisé ?

Oubliant qu'elle n'était qu'une employée, elle traitait cet aristocrate en égal.

— Je m'attendais à voir quelqu'un ayant l'âge du comte de Fenlocke, enchaîna-t-elle.

— Je comprends votre étonnement. Mon père est mort voici un an... C'était un amateur d'art éclairé - tout comme le comte de Fenlocke.

Avec un sourire, il enchaîna :

— J'avoue m'intéresser beaucoup moi-même à la peinture et aux objets anciens.

— Je vous ai apporté une partie de la collection des tabatières de mon...

De mon père, avait-elle failli dire. Heureusement, elle s'était interrompue à temps !

— ... du comte de Fenlocke, termina-t-elle.

— Quelle excellente idée ! Je pensais que cette intéressante exposition que j'ai réussi à mettre sur pied grâce à la collaboration de mes amis était très complète. Je me trompais: il n'y figure pas une seule tabatière !

Silena hésita pendant une fraction de seconde.

— Je vais être obligée de rester à Paris pendant tout le temps que durera l'exposition, car le comte de Fenlocke m'a chargée de rapporter ses tabatières à Londres...

Elle prit une profonde inspiration avant de lancer d'un trait:

— Croyez-vous que je pourrais séjourner ici? Si cela vous semble difficile, j'irai à l'hôtel...

— Je serais très heureux de vous offrir l'hospitalité. Le palais est assez vaste et j'ai déjà de nombreux invités. Des amis vivant en province ainsi que certains des membres de ma famille ont en effet tenu à monter à Paris pour voir cette exposition dont tous les journaux parlent.

— Je les comprends ! J'ai hâte moi aussi de l'admirer.

— Le comte de Fenlocke m'écrit que vos connaissances égalent les siennes quand il s'agit d'objets d'art. J'ai peine à croire qu'une aussi jeune personne sache tant de choses...

— J'ai été élevée au milieu de trésors artistiques.

— Vous en verrez beaucoup demain. Mais après ce long voyage vous devez être extrêmement fatiguée. Je suis sûr que vous préférerez dîner tranquillement dans votre chambre...

— Oui, je me sens un peu lasse. Il faut dire que je suis partie ce matin de bonne heure...

«Et hier je suis allée au bal! De plus, j'ai passé une bonne partie de la nuit à choisir des tabatières et à faire ma malle... » ajouta-t-elle intérieurement.

Dès que le duc sonna, le majordome arriva.

— Oui, monsieur le duc ?

— Mme Groves va rester ici, Dorfort. Donnez-lui l'appartement que la femme de charge avait préparé pour le comte de Fenlocke.

— Bien, monsieur le duc.

Le majordome se tourna vers la jeune fille.

— Si vous voulez bien me suivre, madame, je vais vous montrer votre chambre.

Avant de quitter le salon, Silena dit au duc :

— Je vous remercie infiniment de bien vouloir m'héberger. J'avoue que si j'avais dû aller à l'hôtel toute seule, je n'aurais pas été très rassurée.

Sur ces mots, elle lui adressa un petit sourire qui illumina son ravissant visage et sortit, tandis que le duc la suivait des yeux d'un air quelque peu perplexe.

La jeune fille fut accueillie sur le palier du premier étage par la femme de charge, une personne à l'aspect revêche qui, de toute évidence, estimait ridicule de donner à celle qu'elle prenait pour une simple employée le superbe appartement qui avait été réservé pour un aristocrate.

Cet appartement comportait un petit salon meublé en style Louis XIV, une chambre au milieu de laquelle trônait un lit à baldaquin et - comble du luxe ! - une salle de bains moderne avec sa haute baignoire en fonte aux pieds griffus.

Deux femmes de chambre vinrent défaire les bagages de Silena.

— Ne touchez pas aux petites boîtes qui se trouvent au fond de cette malle, leur dit cette dernière. Elles sont destinées à l'exposition et je m'en occuperai moi-même demain.

Un valet lui apporta ensuite son dîner sur un plateau en argent.

Silena, qui n'avait rien mangé depuis le déjeuner qu'on lui avait servi à bord du ferry-boat, fit honneur comme il convenait à ce délicieux repas. Et elle qui ne buvait jamais d'alcool s'offrit même un verre de vin blanc...

Après cela, elle alla à la fenêtre et contempla d'un air pensif les jardins éclairés par quelques flambeaux.

Soudain la porte s'ouvrit et le duc fit son entrée dans le boudoir.

La jeune fille se tourna vers le duc d'un air interrogateur.

— Je me suis dit que vous aimeriez jeter un coup d'œil à l'exposition pour réfléchir à la manière dont vous allez disposer les tabatières du comte de Fenlocke, lui dit ce dernier. Dès demain matin, les amateurs d'art commenceront à affluer en masse et vous serez tout le temps dérangée... Mieux vaut que vous sachiez à l'avance ce que vous allez faire.

— C'est une bonne idée. Je vous remercie d'avoir pensé à cela.

— Il faudra aussi que vous me disiez si l'emplacement que je vous ai réservé vous convient.

— Oh, certainement! Tout ce que j'espère, c'est que vous ne serez pas déçu par la petite collection que j'ai apportée...

— Cela m'étonnerait ! Chacun sait que les objets qu'a réunis le comte dans son hôtel particulier de Park Lane comme au château de Fenlocke sont tous plus exceptionnels les uns que les autres.

Un peu plus tard, tout en arpentant avec le duc de longs corridors décorés de tableaux du XVe siècle, Silena s'exclama :

— On trouve tant de belles choses en France !

En s'arrêtant devant une console en acajou incrustée de citronnier et d'or moulu, elle ajouta:

— Voyez ce meuble, par exemple... Il est superbe ! Je parie qu'il est d'époque Louis XVI.

— C'est exact.

— Et qu'il est signé par David Roentgen.

Le duc la regarda sans chercher à cacher sa stupeur. Ses amis avaient souvent admiré cette console mais personne, jusqu'à présent, n'avait été capable de deviner qu'elle avait été réalisée par le célèbre ébéniste allemand.

— J'ai toujours apprécié les œuvres de David Roentgen, reprit Silena.

— Je vais vous montrer quelque chose...

Tout en parlant, le duc avait ouvert une porte. Il poussa l'interrupteur et la lumière électrique jaillit dans un salon où l'on voyait surtout des tables et des fauteuils sculptés et dorés à l'or fin.

— Que pensez-vous de ces meubles, madame ?

La jeune fille devina qu'il lui faisait subir un petit test.

— Ils datent du XVe siècle et sont d'origine italienne, répondit-elle sans hésiter.

Le duc haussa les sourcils.

— Eh bien... bravo!

— Si je ne me trompe pas, ils ont dû être réalisés aux alentours de 1720.

— Vous avez raison et je n'en reviens pas de : vous découvrir aussi savante...

Silena se sentit rougir.

«Je n'ai pas du tout voulu l'impressionner. J'ai tort d'avoir parlé sans réfléchir... »

Ils arrivèrent ensuite dans la salle de bal. Elle était splendide avec ses colonnes blanches ornées ; d'or et son plafond peint de fresques allégoriques. !

La jeune fille fut immédiatement fascinée par l'étonnante collection d'objets d'art, de meubles ou de tableaux que le duc avait réussi à rassembler.

Elle ne chercha pas à cacher son enthousiasme.

— C'est extraordinaire! Comment avez-vous persuadé les gens de vous prêter leurs plus beaux trésors ?

Le duc sourit.

— J'ai su me montrer persuasif.

— Je ne serais pas étonnée d'apprendre que certains n'ont encore jamais été exposés au public...

— Vous avez raison, madame.

— Et pourtant les collectionneurs répugnent à se séparer des objets qu'ils ont eu tant de mal à acquérir - que ce soit pour une bouchée de pain ou une fortune. Mais ce qui compte surtout, n'est-ce pas le plaisir de la découverte ?

— Vous parlez d'or...

Tout en faisant le tour de la salle, le duc posa à la jeune fille quelques questions destinées à mesurer ses connaissances. Il se montra stupéfait... Non seulement Silena était capable de dire de quel pays était originaire telle ou telle œuvre, mais aussi de préciser l'époque dont elle datait.

Une seule fois, elle dut déclarer forfait.

— Je suis incapable de deviner la provenance de ces magnifiques sculptures sur bois. Du désert ? D'Afrique noire ?

— Elles viennent d'Afrique.

La jeune fille se souvint que lors de l'un de ses voyages sur le continent africain, son père avait voulu, lui aussi, acheter des sculptures en ébène comme celles-ci. Mais des luttes tribales avaient éclaté et il avait dû fuir car il craignait pour sa vie.

« J'aimerais bien raconter cette histoire au duc... Mais il trouverait bizarre que le comte de Fenlocke se confie ainsi à une personne sans beaucoup d'importance - ce que je suis censée être... »

Le duc s'arrêta devant deux vitrines vides.

— Vous pourriez peut-être exposer vos tabatières ici. Qu'en pensez-vous ?

— Ce serait parfait !

Elle jeta un coup d'œil au vaste stand de statues grecques qui se trouvait juste à côté.

— Je ne vais pas me plaindre d'un tel voisinage ! s'écria-t-elle.

— Je n'aurais pas pu mieux le choisir, rétorqua le duc. Car vous êtes, madame, aussi belle qu'une déesse grecque.

Silena avait reçu tant de compliments ces derniers temps que celui-ci

lui parut tout naturel.

— J'aimerais bien être une déesse et pouvoir m'envoler vers l'Olympe, fit-elle d'un ton léger, avant de s'arrêter devant une collection de Fragonard.

— Ces tableaux appartiennent au marquis de Septeuil, lui dit le duc. Le marquis est trop malade pour venir lui-même. Son fils est censé le remplacer... à condition encore qu'il puisse s'arracher aux délices du Moulin-Rouge !

— J'ai entendu parler du Moulin-Rouge. Il paraît que c'est un passage obligé pour les touristes en visite à Paris.

Dans un frais éclat de rire, elle ajouta :

— Je doute cependant que les beautés de ce cabaret éclipsent celles que vous avez réunies ici !

— Le jeune Charles de Septeuil semble persuadé que rien ne vaut le Moulin-Rouge. S'il ne se montre pas plus assidu, il faudra que je demande à l'un de mes domestiques de le remplacer pour dire aux visiteurs quels sont, parmi les tableaux qu'il expose, ceux destinés à la vente et ceux que le marquis tient à garder.

La jeune fille se dit qu'elle pourrait peut-être trouver pour son père un objet exceptionnel parmi ceux qui seraient vendus. Mais après avoir posé quelques questions au duc, elle s'aperçut que la plupart des exposants avaient choisi de se séparer - tout comme elle -, de choses jolies mais sans réel intérêt.

— Je vais vous montrer maintenant ce que je présente moi-même, lui dit le duc.

Il l'emmena au bout de la salle de bal et ouvrit les rideaux en velours qui dissimulaient une grande vitrine en verre.

— Des bijoux ! s'exclama Silena. Des bijoux dignes d'une cassette royale !

— Ils ont été collectionnés par les miens depuis des siècles... Ils n'ont été que rarement portés et comme ils dormaient dans des coffres, rares sont ceux qui ont eu l'occasion de les voir.

— C'est donc la première fois que le public peut les admirer ?

— Oui. Tous les journaux en ont parlé et cela a attiré de nombreux visiteurs.

En silence, la jeune fille contempla de superbes diadèmes. Celui placé au centre étincelait de tous ses énormes diamants taillés en forme de poire.

— Il est tellement lourd que ma mère disait qu'elle avait mal à la tête lorsqu'elle devait le porter - ce qui, heureusement pour elle, n'arrivait pas souvent ! dit le duc.

Il y avait aussi des colliers de grosses perles irisées, d'émeraudes, de rubis ou de saphirs, des bracelets, des bagues, des boucles d'oreilles, des broches... Certains de ces bijoux étaient en forme de fleur, d'autres représentaient un animal, des rubans ou encore une étoile.

— Quelle splendide collection! s'émerveilla Silena. Vous devez faire beaucoup d'envieux...

— Je l'admets. Mais comme je ne peux pas porter ces bijoux moi-même...

La jeune fille laissa échapper un nouvel éclat de rire.

— J'ai peine à vous imaginer paré d'un diadème !

— Je ne crois pas que cela m'irait très bien! dit-il en se joignant à son hilarité. Si pour une fois, tous ces bijoux sont exposés, ils restent la plupart du temps enfermés dans un coffre-fort.

— C'est bien dommage! Votre femme...

Voyant l'expression du duc, Silena laissa sa phrase en suspens pour demander avec une visible stupeur :

— Vous n'êtes pas marié ?

— Eh, non ! J'aurai bientôt trente ans, et je suis toujours célibataire !

— Comme c'est étrange ! Je croyais que les aristocrates français - à l'instar des aristocrates britanniques - se mariaient très jeunes.

— Il faut croire que je suis l'exception qui confirme la règle. Je n'avais

pas vingt ans lorsque mon père a voulu arranger mon mariage avec une jeune personne - charmante, certes ! -, mais pour laquelle je n'éprouvais aucune inclination. Avant de me retrouver dans une situation impossible, j'ai quitté la maison.

— Vous vous êtes sauvé ? Bravo !

— Bravo?

— Oui, vous avez su faire preuve de courage et d'esprit de décision. Cela devait être difficile d'aller à l'encontre des souhaits de votre père.

— D'autant plus que ce dernier était un homme qui avait l'habitude de commander... et d'être obéi.

— Mais vous êtes rentré chez vous ?

— Seulement après avoir obtenu l'assurance que l'on me laisserait choisir moi-même ma future épouse.

— Et?

— Et mes parents ont accepté mes conditions.

Il esquissa un sourire dans lequel Silena crut déceler un soupçon d'amertume avant d'ajouter:

— Malheureusement je n'ai pas encore trouvé la femme de ma vie !

— Vous avez eu tout à fait raison de refuser que l'on prenne une décision aussi importante à votre place. Un mariage réussi ne peut être qu'un mariage d'amour !

Le duc la contempla d'un air pensif.

— Vous-même, madame Groves, aviez-vous fait un mariage d'amour ?

— Euh... naturellement.

Jugeant plus prudent de changer de sujet de conversation, la jeune fille désigna un diadème qui, au lieu de scintiller de diamants, comme les autres, était serti de grosses opales.

— On dit que les opales portent malheur. Il s'est donc trouvé une personne assez téméraire pour braver les superstitions ?

— Ce diadème a une histoire. Il ne peut être porté que par une femme ayant refusé de se marier tant qu'elle n'a pas découvert le véritable amour... Celui que chacun cherche, mais qui - je le crains -, n'existe que dans les romans.

Cette fois, ce n'était pas de l'amertume qu'il y avait dans sa voix, mais du cynisme.

— Pourquoi des opales ? demanda-t-elle.

— Parce que si l'amour a raison de tout, comme on le prétend, il aura également raison de la malchance.

— Si je comprends bien, ce diadème représente une espèce de provocation ?

— Ma foi, oui ! Lorsque l'un de mes ancêtres, devenu veuf après avoir été très malheureux avec la mégère qu'il avait été forcé d'épouser, a pu enfin demander la main de celle qu'il aimait depuis toujours en secret, il a fait réaliser ce diadème en signe de défi...

— Et il l'a offert à sa seconde femme ?

— Oui.

— A-t-il été heureux avec elle ?

— Merveilleusement...

Le duc sourit.

— Cela prouve qu'il faut savoir parfois braver non seulement les conventions, mais aussi les superstitions.

Silena contemplait le diadème en opales d'un air rêveur.

— Quelle belle histoire d'amour !

Elle eut un petit soupir.

— Cela n'arrive pas souvent, hélas !

— Ne soyez pas défaitiste...

— Défaitiste, moi ? s'écria Silena. Pas du tout ! Disons plutôt que je suis

raisonnable et que je n'attends pas trop de la vie.

A mi-voix, comme pour elle-même, elle ajouta :

— Malgré tout, on continue à espérer...

Elle se dit qu'elle avait bien peu de chance de rencontrer un jour l'homme qui l'aimerait pour elle-même et pas pour son argent.

— J'espère pouvoir poser ce diadème d'opales sur la tête d'une femme qui m'aimera pour moi-même et pas pour mon titre, dit le duc.

Étonnée de rencontrer un tel écho à ses pensées, Silena lui adressa un regard stupéfait.

Avec un rire bref, il reprit :

— Croyez-vous que les gens oublient facilement que je suis duc, que je possède un château, des domaines, une fortune incalculable... et cet étonnant palais rose qui a fait couler tant d'encre au moment de sa construction ?

« Au fond, il est dans la même situation que moi », se dit la jeune fille.

Elle devait cependant éviter de trop en dire !

« Je ne dois pas oublier que, pour lui, je ne suis qu'une employée du comte de Fenlocke... »

À voix haute, elle déclara :

— Je vous trouve bien pessimiste, milord !

— Comment cela ?

— Pourquoi penser que vous ne découvrirez jamais celle qui vous est destinée ?

— Parce que je la cherche depuis des années -sans aucun résultat jusqu'à présent, hélas !

— Vous m'avez dit tout à l'heure être parti après avoir refusé d'épouser la jeune fille que vos parents avaient choisie pour vous...

— C'est bien cela.

— Où êtes-vous allé ?

— À l'étranger. Comme le comte de Fenlocke que vous représentez ici, j'ai parcouru le monde. De toutes les contrées exotiques que j'ai eu l'occasion de voir, j'ai surtout été fasciné par les Indes... Si nous en avons le temps demain, je vous montrerai le salon hindou que j'ai aménagé au palais.

Dans un éclat de rire, il ajouta :

— Je vous avouerai que personne ne sait l'apprécier. .. sauf moi !

— Il me plaira certainement. Même si j'étais très jeune quand je suis allée aux Indes, j'ai gardé un souvenir extraordinaire de ce pays.

Le duc ne cacha pas son étonnement.

— Vous avez donc voyagé? Était-ce avec le comte de Fenlocke ?

Silena regrettait d'avoir parlé sans réfléchir... Mais il était trop tard ! Les sourcils froncés, le duc semblait se demander comment il était possible qu'une personne d'extraction relativement modeste ait pu se permettre de faire un pareil voyage.

A son grand soulagement, il en revint à la décoration de son salon hindou.

— Si vous aimez les couleurs, cette pièce aménagée de manière peu usuelle vous plaira peut-être.

— Les Hindous savent si bien manier les couleurs... Chaque pays a quelque chose de différent à offrir à ses visiteurs. Je sais que la France est l'une des contrées les plus touristiques du monde. J'ai déjà eu l'occasion de voir les monuments les plus intéressants de Paris au cours d'une brève visite, mais j'espère bien avoir l'occasion de visiter la Ville lumière de fond en comble pendant mon séjour.

Elle sourit.

— En Angleterre, on parle beaucoup du «gai Paris»...

Le duc fit la moue.

— La plupart des touristes s'imaginent que Paris, c'est Montmartre, les cabarets, les petites femmes... et bien sûr le french cancan !

— Ah, le french cancan ! À Londres, tout le monde en parle... Est-ce

aussi amusant, aussi vivant et aussi spectaculaire qu'on le raconte ?

— Je parie, madame Groves, que vous espérez avoir l'occasion de voir danser le french cancan au cours de votre séjour !

La jeune fille ne répondit pas.

— Nous irons voir ensemble les endroits où l'on s'amuse, reprit le duc.

— Merci, fit Silena du bout des lèvres, persuadée qu'il s'agissait d'une promesse en l'air.

Après un silence, elle déclara :

— J'espère aussi avoir le temps de visiter tous les musées de Paris et de me promener le long de la Seine, sur les grands boulevards et sur les Champs-Élysées. Mais, pour le moment, j'ai hâte de voir l'expression des visiteurs, demain, quand ils pénétreront dans cette magnifique salle de bal remplie de merveilles...

— Un journaliste a écrit que l'on se croirait dans la caverne d'Ali Baba, et que les yeux des femmes se mettaient à briller comme des escarboucles lorsqu'elles apercevaient les bijoux des Lavisé.

— Cela ne m'étonne pas !

Silena jeta un dernier coup d'œil aux merveilleux bijoux mis en valeur par un fond de velours noir.

— N'avez-vous pas peur des voleurs ?

— La nuit, quatre gardes armés veillent en permanence aux portes. Ce serait terrible, en effet, si un malfaiteur réussissait à mettre la main sur ces précieux objets qui m'ont été confiés par leurs propriétaires.

— Je crois que vos bijoux tenteraient les voleurs en premier lieu !

— Demain, j'ai l'intention de faire installer un coffre-fort à côté des vitrines. Les bijoux y seront enfermés tous les soirs.

— Voilà une sage précaution. Mais où sont les quatre gardes armés dont vous m'avez parlé ?

— Je leur ai demandé de s'éloigner pendant que je vous faisais visiter la salle.

Tout en se dirigeant vers la sortie, le duc déclara :

— Je vais maintenant vous laisser monter vous reposer, madame Groves. Vous devez être fatiguée après ce voyage... Demain, j'espère que vous dînez avec moi. Vous aurez ainsi l'occasion de faire la connaissance de ma famille.

Silena n'était pas dupe...

« Le duc s'est senti obligé de prévenir les siens de l'arrivée de la représentante du comte de Fenlock avant de l'inviter à sa table... »

Un peu plus tard, tout en se préparant pour la nuit, elle se dit avec une certaine satisfaction qu'elle avait gagné la première manche...

«Le duc m'a invitée à séjourner chez lui - ce qui m'arrange fort! -, et je pourrai désormais prendre mes repas avec sa famille et ses invités de marque. Cela signifie qu'il ne me considère pas comme une simple employée, mais comme une personne de qualité. »

Vêtue de sa robe noire, avec ses cheveux tirés en arrière, elle espérait donner l'illusion d'être nettement plus âgée.

«J'espère paraître au moins trente ans! Mais il faut que je fasse attention à tout ce que je dis, car le duc semble très perspicace. »

Il avait promis de l'emmener voir danser le french cancan...

« Ce serait très amusant ! »

Lorsque Silena était venue à Paris avec le comte de Fenlocke, deux ans auparavant, il n'avait certainement pas été question de faire la tournée des cabarets !

«S'il apprenait cela, mon père ne serait pas content ! Quant à ma tante Muriel, elle serait tout bonnement horrifiée... Les demoiselles de bonne famille ne vont jamais assister à de tels spectacles ! »

Elle pouffa.

«En revanche, une femme mariée - veuve de surcroît -, étant beaucoup plus avertie, peut aller partout ! »

Silena enfila une longue chemise de nuit en fin linon brodé et se mit au lit.

«C'est bien la première fois que je peux avoir une conversation intéressante avec un homme sans que celui-ci se demande comment réussir à mettre la main sur ma fortune... se dit-elle avec satisfaction. Demain, la famille et les amis du duc vont me traiter comme une personne ordinaire... et ce sera bien agréable ! »

Ce fut une femme de chambre qui l'éveilla, le lendemain matin, en ouvrant les doubles rideaux.

— Bonjour, madame. Avez-vous bien dormi? lui demanda-t-elle en français.

— Très bien, merci.

La jeune fille revêtit celle qu'elle estimait être la plus simple de toutes ses robes noires.

« Personne ne va me remarquer ! » se dit-elle avec satisfaction.

Elle ignorait combien cette toilette, confectionnée par les meilleures cousettes des ateliers de Bond Street, mettait en valeur sa taille fine et sa silhouette parfaite.

Denise, la femme de chambre, l'aida ensuite à faire son sévère chignon.

— Vous avez des cheveux magnifiques, madame. C'est bien dommage de les coiffer de cette manière !

— Je trouve que vous les avez très bien arrangés. Mais ce soir, comme je dois dîner en bas, il faudrait mieux que j'aie un coiffeur.

— J'en commanderai un pour sept heures et demie, madame.

— Merci beaucoup.

Silena descendit prendre son petit déjeuner dans la salle à manger que l'on ouvrait seulement le matin, car les autres repas étaient servis dans une salle beaucoup plus vaste.

Il n'y avait que des messieurs assis autour de la table ronde recouverte d'une nappe en damas blanc ornée de jours. Ils se levèrent tous courtoisement à son entrée.

Elle prit place à côté d'un homme d'un certain âge qui lui dit en

souriant :

— Je suppose que vous êtes madame Groves, la représentante du comte de Fenlocke ?

— C'est bien cela, monsieur.

— Mon neveu nous a appris hier soir que le comte était sur le point de partir pour l'Égypte et qu'il avait demandé à une ravissante personne de le remplacer.

— J'ai apporté une partie de la collection de tabatières du comte de Fenlocke, dit la jeune fille en prenant une brioche dorée dans la corbeille qui était posée sur la table.

— On m'a dit qu'il possédait des collections dignes d'un musée.

— C'est la vérité. J'aurais aimé également apporter des porcelaines ainsi que de l'argenterie George III et des miroirs anciens, mais il aurait fallu emballer tout cela dans des caisses... et je n'en aurais jamais eu le temps car il fallait faire vite !

— Je ne comprends pas pourquoi Julien n'a pas parlé plus tôt de son exposition au comte de Fenlocke, dit l'un des autres messieurs.

— Il avait oublié que ce dernier était un amateur averti d'objets d'art ! s'exclama un autre en riant. C'est moi qui ai dû le lui rappeler.

— Je comprends enfin pourquoi la lettre du duc de Lavisé est arrivée à Londres presque au moment de l'ouverture de l'exposition ! fit Silena.

— Les demeures ancestrales anglaises renferment des trésors, déclara l'un des invités. J'ai eu la chance d'admirer les tableaux du duc de Graf-ton. Quant aux collections du château de Windsor, elles sont extraordinaires !

— Vous avez donc apporté des tabatières, madame ?

Silena sourit.

— C'était ce qu'il y avait de plus facile à emballer et à transporter.

— Nous serions heureux de vous aider à exposer tout cela dans les vitrines que Julien a réservées à votre intention, madame.

— Avec plaisir. Je vais demander que l'on descende la malle contenant les tabatières.

Après avoir terminé son petit déjeuner, Silena alla trouver le majordome dans le hall.

— Quelqu'un pourrait-il m'aider à transporter jusque dans la salle de bal la malle contenant les objets que je vais y exposer? lui demanda-t-elle.

— Tout de suite, madame.

Le majordome ordonna à deux valets de suivre la jeune fille. Elle leur montra la malle qu'il fallait descendre.

— Je vous rejoins tout de suite, dit-elle.

Après s'être lavé les mains et avoir vérifié l'ordonnance de sa coiffure, elle se rendit à son tour dans la salle d'exposition. Au passage, elle ne put s'empêcher de faire quelques haltes pour admirer les tableaux qui ornaient les corridors.

Deux d'entre eux surtout retinrent son attention. Tout d'abord un paysage italien du XVII^e siècle, et ensuite un tableau de saint Gabriel par François Zurbarân.

Le duc la rejoignit au moment où, la tête levée, elle contemplait cette œuvre dont elle avait vu une reproduction dans un album.

Avec sa peau translucide et ses cheveux dorés que le soleil faisait briller comme un halo autour de sa tête, elle était ravissante...

— Je constate que vous savez apprécier la peinture, madame.

— J'ai toujours eu envie de voir ce tableau depuis que j'en ai vu une reproduction.

J'ignorais qu'il vous appartenait.

— Je l'ai acheté il y a trois ans.

Ensemble, ils se rendirent dans la salle de bal. Les valets avaient apporté la malle et deux ou trois des messieurs dont Silena avait fait la connaissance au petit déjeuner avaient déjà commencé à déballer les tabatières.

L'un d'eux admirait l'une d'entre elles, en écaille de tortue. Des

incrustations d'or encadraient le portrait de George IV, à l'époque où il était encore régent.

— Je suis sûr que celle-ci n'est pas à vendre ! s'exclamat-il.

— Non. Celles dont le comte de Fenlocke accepte de se séparer sont ces trois tabatières de dame.

L'amateur fit la grimace. Puis il s'empara de l'une des petites boîtes en ivoire que venait de désigner la jeune fille.

— Celle-ci ne me déplairait pas... murmura-t-il. À combien me la laisseriez-vous ?

Silena éclata de rire.

— Ce n'est pas à moi d'en fixer le prix ! Comme les ventes seront faites au profit des pauvres, j'espère bien vendre ces tabatières le plus cher possible. Faites-moi une offre et je vous dirai à la fin de l'exposition si l'objet vous appartient... ou bien si quelqu'un en a proposé davantage.

Julien de Lavisé haussa les sourcils.

— Vous ne manquez pas d'habileté pour marchander, madame Groves ! Entre nous, mon cousin peut se permettre d'acheter cette tabatière un bon prix.

Tout le monde se mit à rire et à parler à la fois. La jeune fille en profita pour se tourner vers le duc.

— Ai-je eu raison de refuser de donner un chiffre ? demanda-t-elle à mi-voix.

— Tout à fait. Mon cousin est un homme très riche, mais comme certaines personnes fortunées, il est aussi très avare.

— Dans ce cas, je lui ferai payer le prix fort pour la tabatière !

— On dirait que cela vous fait plaisir de prendre de l'argent aux riches.

— Bien sûr ! Surtout si c'est pour le donner aux pauvres.

Le duc hocha la tête d'un air entendu.

— Voua avez raison. Trouver de l'argent pour aider les plus démunis...

N'est-ce pas dans ce but que j'ai organisé cette exposition?

Lorsque l'exposition ferma ses portes à six heures du soir, Silena laissa échapper un soupir de soulagement.

« Il y a eu une foule de visiteurs ! Et c'était plus fatigant de répondre à toutes leurs questions que de passer une journée entière à cheval ! » pensa-t-elle.

Elle était assez déçue car elle n'avait reçu qu'une seule offre pour ses tabatières.

« J'espère que les autres exposants ont eu plus de succès que moi. Ce serait dommage que le duc ne réunisse pas autant d'argent qu'il l'avait espéré... La cause qu'il soutient est tellement louable ! »

Dans le courant de la journée, elle avait eu l'occasion de faire la connaissance de son voisin, Spiros Calypoulos, un Grec originaire d'Athènes qui exposait des statues antiques en marbre blanc.

D'emblée, cet homme lui avait été antipathique. Or son intuition la trompait rarement...

« Si mon père le voyait, je suis sûre qu'il dirait que c'est un aigrefin, pensa-t-elle. Je ne serais pas étonnée d'apprendre que les statues qu'il essaie de vendre sont de vulgaires copies... Mais je ne suis pas assez experte en sculpture grecque pour pouvoir me permettre de juger. »

En fin de journée, Spiros Calypoulos vint lui demander si elle avait reçu des propositions intéressantes pour les trois charmantes petites tabatières de dame qu'elle avait mises en vente.

— Pas vraiment, répondit-elle. Espérons que les visiteurs qui viendront demain se montreront plus généreux... J'aimerais remettre au duc une belle somme pour ses pauvres.

— S'il veut de l'argent, il peut toujours vendre quelques colliers de diamants au lieu de se contenter de les montrer ! dit Spiros Calypoulos avec aigreur.

« Il est jaloux ! » pensa la jeune fille.

Les visiteurs s'arrêtaient tous longtemps devant les vitrines contenant les merveilleux bijoux des Lavisé.

— Je me demande quelle peut être la valeur d'une telle collection, murmura-t-elle. Je suppose que tout cela est assuré...

— Ce serait bien bête de la part du duc de ne pas avoir songé à protéger un trésor pareil !

riposta le Grec.

Il fit une vilaine grimace.

— Je trouve honteux qu'un seul homme possède autant de choses.

— Au moins, il est assez généreux pour penser à ceux qui n'ont rien.

— Pfff !

A l'heure du déjeuner, tous les exposants pouvaient se servir à un buffet dressé dans un salon voisin. Silena se trouva à la table d'un homme âgé, un universitaire distingué qui présentait des livres anciens.

— J'admire beaucoup l'initiative du duc, dit-il à la jeune fille. On entend souvent dire dans les salons qu'il faudrait absolument faire quelque chose pour soulager la misère... et en général cela s'arrête là.

— Je crois que c'est la même chose partout dans le monde. Oh, les gens sont pleins de bonne volonté ! Mais ils n'ont pas l'idée de s'attaquer eux-mêmes aux problèmes. Ils attendent que les autres en prennent l'initiative.

Si la jeune fille avait beaucoup apprécié ce déjeuner sans façon, le dîner lui parut en revanche fort pesant. L'atmosphère était extrêmement guindée autour de la longue table de la salle à manger. Pénétrées de leur propre importance, les dames regardaient la soi-disant Mme Groves d'un air supérieur. Quant aux messieurs, qui s'étaient pourtant montrés fort aimables au cours de la journée, ils l'ignoraient complètement...

«Je devine la raison de leur attitude, pensa Silena avec ironie. Ils veulent éviter des scènes de jalousie... »

Pour elle qui avait l'habitude d'être le centre de l'attention, le fait de passer presque inaperçue était assez amusant.

«C'est donc ainsi que certains aristocrates traitent les gens de peu?» se demanda-t-elle.

Et elle se promit de ne jamais se montrer hautaine envers ceux qui n'avaient pas de titre ni de fortune.

Elle qui avait d'ordinaire droit aux places d'honneur s'en trouvait cette fois bien loin !

Quant aux deux messieurs qui l'entouraient - des cousins lointains du duc -, ils étaient tellement furieux de se trouver relégués au bout de la table, à côté d'une veuve dont personne n'avait jamais entendu parler, qu'ils ne jugèrent pas utile de lui adresser une seule fois la parole.

« Cela me divertit plutôt, se dit-elle. Mais si j'étais vraiment Mme Groves, je serais vexée ! »

A plusieurs reprises, elle surprit le regard pensif du duc posé sur elle.

A la fin du repas, tout le monde se rendit au salon. En traversant le hall, Silena se demanda si elle ne ferait pas mieux de s'éclipser discrètement.

« Je serais aussi bien dans ma chambre avec un bon livre plutôt qu'en compagnie de ces snobs qui me traitent plus bas que terre... »

A ce moment-là, le duc la rejoignit. Il devait avoir deviné ses intentions car il s'empressa de lui dire à mi-voix :

— Ne partez pas, j'ai à vous parler. Je vous retrouverai dans quelques instants dans la salle des tapisseries, au fond de ce couloir.

Un peu étonnée par cette requête, la jeune fille se rendit dans la pièce indiquée. De grandes tapisseries anciennes en ornaient les murs. Certaines, datant de l'époque moyenâgeuse, représentaient des batailles auxquelles les ancêtres du duc avaient pris part. Il y avait aussi des scènes de chasse dans des forêts entourant un splendide château datant de l'époque Renaissance - probablement le château de Lavisé.

Silena était en train d'admirer une tapisserie datant du XVI^e siècle quand le duc fit son entrée. Dans son habit du soir à la coupe parfaite, il avait beaucoup d'allure.

« Comme il est séduisant ! » pensa la jeune fille, dont les battements du cœur s'accéléchèrent sans raison.

— Êtes-vous fatiguée après cette longue journée? lui demanda-t-il.

Elle n'allait certainement pas l'admettre ! D'autant plus qu'il lui avait suffi de se trouver en tête à tête avec Julien de Lavisé pour se sentir soudain pleine d'allant et d'optimisme.

— Pas du tout !

Avec un sourire, elle ajouta :

— Même si je ne suis pas habituée à tant parler... Mais les questions que l'on m'a posées étaient fort sensées pour la plupart.

— J'ai été étonné de constater que vous étiez capable de vous exprimer dans un français parfait.

— J'ai toujours aimé étudier les langues... Et c'était un plaisir de répondre à vos visiteurs.

Certains sont vraiment passionnés par les objets anciens. Mais je crois cependant que la majorité d'entre eux étaient beaucoup plus intéressés par vos pierres précieuses que par mes tabatières !

— Je ne suis pas sûr d'avoir eu raison d'exposer ainsi ces bijoux qui d'ordinaire dorment dans des coffres...

— Pourquoi? Craindriez-vous de rendre les gens envieux en leur montrant des bijoux dignes de ceux de la couronne ?

— Exactement.

— Certaines personnes doivent vous jalouser, vous ne pouvez pas empêcher cela. Mais d'autres espèrent peut-être réussir un jour à faire fortune et à posséder autant de belles choses.

— Je n'avais pas vu la situation sous cet angle, admit le duc.

Après un silence, il déclara :

— Je pense cependant avoir eu tort de présenter de tels trésors. Si je m'étais contenté d'exposer des tableaux, des sculptures, des meubles ou des porcelaines anciennes, j'aurais éveillé moins de convoitises.

Le sourcil froncé, il murmura :

— On ne réfléchit jamais assez!

— Ce qui est fait est fait. À quoi bon avoir des regrets?

Julien de Lavisé fixa la jeune fille droit dans les yeux avant de lancer :

— Vous-même, vous trouvez que c'était un peu prétentieux de ma part de sortir tous les bijoux de la famille !

C'était la vérité !

«Mme Groves ne peut cependant pas dire au duc de Lavisé qu'il s'est conduit en vrai m'as-tu-vu, comme aurait dit ma Nanny! Bah! Nul n'est parfait et chacun a le droit de commettre de temps en temps une petite erreur ! »

— Mais ce n'était pas pour vous parler de cela que je vous ai demandé de venir dans la salle des tapisseries, reprit le duc sur un ton plus enjoué. Si vraiment vous n'êtes pas trop fatiguée, je vous propose de visiter un Paris très différent de celui que vous avez vu jusqu'à présent.

Les yeux de Silena s'illuminèrent.

— Le « gai Paris » ?

— Oui, le «gai Paris»... Mieux vaut cependant que les autres ne se doutent pas que nous allons «filer à l'anglaise», comme disent les Français...

— Tandis que les Anglais, eux, « filent à la française » ! repartit la jeune fille en riant.

— Donc nous allons filer à l'anglaise - ou à la française, comme vous voulez -, pour nous rendre au Moulin-Rouge.

— Au Moulin-Rouge ! répéta Silena, ravie.

Elle aurait donc la chance de voir ce fameux french cancan dont l'on parlait partout en Europe ! Jamais elle n'aurait pensé cela possible... Qui, en effet, accepterait d'emmener une demoiselle de bonne famille dans un cabaret à la réputation sulfureuse ?

«Silena de Fenlocke ne peut aller nulle part... En revanche Lucy Groves peut aller partout !

» se dit la jeune fille en réprimant un sourire sarcastique.

— Je savais que cela vous plairait... dit Julien. J'ai envoyé chercher votre cape. Si nous sortons par une porte de côté, sans passer par le grand hall, personne ne saura où nous sommes allés.

Silena battit des mains.

— Comme c'est amusant !

Un valet arriva sur ces entrefaites avec la cape du soir que la jeune fille portait souvent à Londres. Elle n'était pas noire, mais en somptueux velours bleu nuit orné de larges bandes d'hermine.

Une fois que le duc la posa sur les épaules de Silena, celle-ci se sentit transformée comme par un coup de baguette magique.

«Je me sens moi-même de nouveau... La triste veuve a disparu ! »

Au lieu de passer par le grand hall, ils sortirent par une discrète porte de côté devant laquelle attendait une voiture fermée. Après avoir aidé Silena à s'installer sur la confortable banquette capitonnée, Julien de Lavisé ordonna : — Au Moulin-Rouge, Germain !

— Bien, monsieur le duc.

Le cocher fouetta ses chevaux et la voiture s'ébranla.

— J'ai toujours rêvé de voir l'un de ces bals célèbres dans le monde entier, fit la jeune fille. Malheureusement, lors de mon dernier séjour à Paris, personne n'a eu la bonne idée de me proposer d'aller au Moulin-Rouge, aux Folies Bergère ou au Moulin de la Galette !

— Je suis heureux de vous faire plaisir. Et je vous avouerai que je ne suis pas mécontent non plus de fausser compagnie à mes invités... Les membres de ma famille sont assez pesants, surtout en nombre ! Mais ils voulaient tous voir l'exposition et j'ai bien été obligé de les recevoir.

— Voilà l'inconvénient d'avoir une grande maison!

— On dirait que vous connaissez bien le problème. Parlez-moi de votre demeure en Angleterre.

Silena s'empressa de détourner la conversation.

— Nous n'allons pas évoquer l'Angleterre quand nous avons la chance

de nous trouver à Paris, en route pour le Moulin-Rouge !

— Ce célèbre cabaret, qui a ouvert ses portes en 1889, se trouve en bas de Montmartre, un ancien village où l'on trouve maintenant des guinguettes, des cabarets, des ateliers d'artistes et toute une foule de petites gens... mais aussi des prostituées et des voleurs.

— Je suppose que l'afflux des touristes attire ce genre de faune.

— Vous vous en doutez bien !

Silena battit des mains.

— Je vais donc aller au Moulin-Rouge !

— Mais oui ! fit Julien, amusé par son enthousiasme.

— On parle beaucoup de ce fameux french cancan en Angleterre...

— Comme partout en Europe !

— Mais je n'ai pas encore réussi à comprendre ce que cette danse avait de scandaleux.

Le duc éclata de rire.

— Vous ne tarderez pas à vous en rendre compte par vous-même ! Le french cancan, qui a succédé au chahut, une danse tapageuse des classes populaires, est devenu le spectacle traditionnel des bals publics.

— Le french cancan est donc plus élégant que le chahut? demanda la jeune fille.

Le duc se remit à rire.

— Oh, non ! C'est un spectacle très animé, mais pas des plus raffinés... Peut-être même serez-vous un peu choquée ! Mais j'ai déjà eu l'occasion de me rendre compte que vous étiez une femme intelligente et avertie, et je pense qu'il serait dommage que vous quittiez Paris sans avoir vu danser le french cancan.

— J'aurais été bien déçue de ne pas voir cela ! Je craignais tant que personne n'ait la bonne idée de m'emmener dans un bal public...

Avec une pointe d'ironie, elle ajouta :

— Je suis sûre qu'aucun des membres de votre famille n'a envie d'aller au Moulin-Rouge !

Julien éclata de rire.

— Pour eux, c'est pire que l'enfer!

Silena se joignit à son hilarité tandis qu'il ajoutait:

— Afin qu'ils ne nous regardent pas avec horreur, nous ne leur dirons pas où nous avons passé la soirée.

— Oh, certainement pas !

Lorsque Silena vit les grandes ailes du Moulin-Rouge apparaître, elle faillit battre des mains.

«Toute ma vie, je me souviendrai de cette soirée », se dit-elle.

Cela ne l'empêchait pas de savoir qu'elle se conduisait extrêmement mal. Une débutante qui venait d'être présentée à la reine et faisait sa première saison à Londres ne pouvait pas - ne devait pas - être vue dans des lieux comme celui où la conduisait le duc de Lavisé.

« Même mon père, qui a pourtant les idées larges, me désapprouverait. Bah, tant pis! Disons que cela fait partie de mon éducation... »

Aveuglé par les lumières, assourdie par la musique, bousculée par la foule, Silena suivit un serveur qui les installa à l'une des meilleures tables.

— Oh! fit-elle seulement lorsque La Goulue se mit à tourbillonner dans un envol de jupons blancs.

A vrai dire, elle n'était pas vraiment choquée de voir la célèbre danseuse au décolleté vertigineux lever si haut la jambe que l'on pouvait voir son pantalon à volants bordés de dentelle... et même un peu de peau nue !

Elle ne s'offusqua pas non plus quand La Goulue, au lieu de saluer le public de face, lui tourna le dos... et retroussa bien haut sa jupe et ses jupons.

«Je me demande pourquoi les gens trouvent si scandaleux qu'une femme montre son pantalon! C'est fait avec tant de bonne humeur... »

Quand La Goulue disparut sous un tonnerre d'applaudissements, Julien se tourna vers son invitée.

— Alors, que pensez-vous de cela ?

Il avait hâte d'entendre les réactions de l'énigmatique Mme Groves. Quelle était l'opinion de cette jeune et jolie Anglaise au sujet du spectacle qui horrifiait la plupart des membres de sa famille ?

Les personnes d'un certain âge affirmaient que de telles exhibitions ne devraient pas avoir droit de cité dans une ville comme Paris. En revanche, c'était de manière assidue que les jeunes gens fréquentaient les cabarets, les concerts et les bals Montmartre...

L'une des tantes du duc, que des amis avaient réussi un soir à entraîner au Moulin-Rouge, en était revenue scandalisée.

— Quel abominable spectacle ! Julien, comment peux-tu aimer voir des filles montrer leurs jupons ? Et ce bruit, cette fumée...

Une autre ne comprenait pas davantage.

— Toi qui vis entouré de chefs-d'œuvre, comment peux-tu t'encanailler ainsi ? demandait-elle, la bouche pincée. Ce french cancan est d'une vulgarité !

Pourtant, le Moulin-Rouge ne désemplissait pas... On y voyait des aristocrates et des célébrités de tous les pays du monde. Le prince de Galles lui-même y était venu un jour -

incognito.

Pendant que l'orchestre jouait un peu moins fort, Silena regarda autour d'elle. Elle vit des messieurs fort distingués en haut-de-forme, mais très peu de vraies dames... En revanche, les femmes en cheveux à l'allure provocante étaient légion. Les poings sur les hanches, elles allaient d'un groupe à l'autre, sans hésiter à interpeller avec insolence ceux qui n'avaient pas l'heur de leur plaire.

La jeune fille se rendit soudain compte que le duc attendait sa réponse.

— Excusez-moi, fit-elle en souriant. Ce spectacle me fascine et je vous remercie infiniment de m'avoir amenée ici.

— Vraiment?

— C'est une expérience que je n'oublierai jamais ! Certes, j'ai lu de nombreux articles au sujet des bals et des cabarets de Montmartre... Je comprends maintenant pourquoi ils ont tant de succès.

— Pourquoi?

Elle réfléchit pendant quelques instants.

— En dansant le french cancan, une femme se montre impertinente... sans que cela soit bien méchant malgré tout ce que l'on a pu dire ou écrire !

Julien haussa les sourcils tandis qu'elle enchaînait:

— Au fond, cette danse exprime le désir de la femme de se libérer de la supériorité masculine.

— C'est bien la première fois que j'entends un jugement pareil au sujet du french cancan !

Les gens ne cherchent pas si loin, en général... Ils se contentent de crier au scandale !

Après une pause, il demanda :

— Est-ce votre opinion que vous venez d'exprimer?

— Mais... naturellement!

— N'est-ce pas quelque chose que vous avez lu quelque part ?

— Comme je vous l'ai déjà dit, j'ai lu de nombreux articles consacrés à la vie nocturne montmartroise. Mais les journalistes étaient surtout indignés... Aucun ne s'est donné la peine de chercher la philosophie de cette danse.

Julien esquissa un sourire sarcastique.

— Parce que vous pensez qu'il y a une philosophie dans le french cancan ?

— N'y en a-t-il pas dans chacune de nos actions?

Le duc demeura silencieux.

— Voyez tous ces gens qui fument et qui boivent, reprit Silena en désignant la foule. Peut-

être ne s'en rendent-ils pas compte, mais je crois qu'en venant ici, ils font en quelque sorte acte de : rébellion.

Julien haussa les épaules.

— Bah! Ils viennent surtout pour s'amuser! ! fit-il avec un rire bref.

Il examina son invitée d'un air perplexe.

— J'étais loin de m'attendre à ce que vous ayez une semblable réaction. Je pensais que vous alliez être très choquée en voyant La Goulue danser...

— D'après ce que j'ai lu, c'est une fille des rues... Comment voudriez-vous qu'elle puisse s'exprimer autrement que de la manière crue et vulgaire qui lui est naturelle ?

— Vous ne cessez de me surprendre !

— Il faut admettre tous les comportements... Si La Goulue avait été élevée comme une demoiselle de bonne famille, elle aurait une autre façon de se conduire.

— Vous êtes étonnante! s'exclama le duc. Je n'en reviens pas d'entendre une aussi jeune et aussi charmante personne parler comme... comme un vieux sage !

— Moi, un vieux sage !

La jeune fille éclata de rire.

— Faut-il prendre cela pour un compliment?

— C'en est un.

— Eh bien... merci, milord!

Après un instant de réflexion, Silena reprit :

— Mais comme ce spectacle représente quelque chose de très nouveau pour moi, je ne peux pas le voir avec les yeux d'une personne comme vous qui a dû venir ici des dizaines et des dizaines de fois.

— Vous avez su regarder La Goulue sans tenir compte des conventions. Ce qui est presque un exploit pour une jeune Anglaise élevée dans un carcan d'interdits...

Silena se remit à rire.

— Pas forcément, milord !

— Vous êtes étonnante, répéta-t-il. Étonnante et imprévisible... Jamais de ma vie je n'ai rencontré une femme comme vous. C'est au point que je me demande parfois si vous êtes réelle...

— N'ayez crainte, je ne suis pas un pur esprit. Je ne vais pas m'envoler et disparaître au milieu des lampions et des lanternes du Moulin-Rouge..

— Je l'espère bien!

D'un air pensif, le duc poursuivit:

— J'avoue n'avoir cru qu'à moitié le comte de Fenlocke lorsque, dans sa lettre, il m'a dit que vos connaissances égalaient les siennes quand il s'agissait d'art.

— Les objets anciens m'ont toujours fascinée.

— J'ai eu l'occasion de m'en apercevoir !

— N'ont-ils pas une histoire? Cet après-midi, en faisant le tour de la salle d'exposition, je pensais qu'il était bien dommage que tous ces objets ne puissent pas parler. Ils auraient chacun mille choses passionnantes à raconter.

Julien l'écoutait avec attention.

— Vous raisonnez comme si vous aviez cent ans...

Avec un petit rire, il ajouta :

— Mais par moments, on dirait que vous en avez à peine quinze !

La jeune fille devint cramoisie.

«Je fais tant d'efforts pour me vieillir! Et je n'y arrive donc pas mieux que cela ? »

Jugeant préférable de changer de sujet de conversation, elle demanda

:

— Parlez-moi des Folies Bergère. Ressemblent-elles au Moulin-Rouge ?

— Les Folies Bergère, qui sous le Second Empire n'étaient qu'un café-concert, sont devenues maintenant l'un des plus grands music-halls d'Europe.

— J'aimerais tant aller aux Folies Bergère ! fit Silena d'un air rêveur.

— Nous irons ensemble, promit le duc.

La jeune fille rougit.

— J'ai l'air bien mal élevée... Je ne veux pas m'imposer ainsi !

— Je crois que le spectacle vous plaira, reprit Julien sans tenir compte de l'interruption. Il y a des clowns, des jongleurs, des chanteurs, des acrobates, des danseurs... C'est un endroit beaucoup plus respectable que celui-ci !

— Même les plus sourcilleuses de vos tantes accepteraient de s'y rendre ?

— Après s'être fait prier, bien sûr !

La jeune fille pouffa.

— S'offusqueraient-elles si elles savaient que je suis allée au Moulin-Rouge ?

— Oh, oui !

— Eh bien, elles n'en sauront rien !

— Ce qui est préférable.

Après un silence, le duc ajouta :

— Je peux vous avouer maintenant que je pensais vous choquer en vous montrant le Moulin-Rouge. Je m'attendais à ce que vous demandiez à quitter immédiatement cet endroit de luxure et de débauche, comme l'a appelé l'une de mes cousines très collet monté.

— J'aurais beaucoup regretté de ne pas voir La Goulue danser ! Je

vous suis vraiment très reconnaissante de m'avoir amenée ici.

— Quant à moi, je...

Le duc s'interrompt car l'orchestre venait d'attaquer une musique de french cancan assourdissante. Il profita d'une fraction de seconde de silence pour déclarer : — On ne peut plus s'entendre ici !

Une troupe de danseuses déboula sur la piste en lançant des cris perçants. Elles montraient elles aussi leurs jupons et leur pantalon à volants avec bonne humeur, et si elles levaient toutes ensemble la jambe dans un rythme endiablé, elles avaient beaucoup moins de vitalité, de sensualité et de dynamisme que La Goulue.

— Cela va continuer ainsi jusqu'à l'aube! dit Julien avec une certaine lassitude.

Il avait dû crier pour se faire entendre au-dessus de la musique, des cris des danseuses et des applaudissements des spectateurs.

Après avoir déposé sur la table quelques billets destinés à régler la bouteille de champagne à laquelle ils avaient à peine touché, il se leva, prit la jeune fille par le coude et la guida entre les tables jusqu'à la sortie.

— Nous partons bien vite, murmura Silena avec regret.

— Vous avez vu La Goulue danser le french cancan. Ces filles ne vont pas faire autre chose... et ce sera beaucoup moins bien. Je préfère cent fois parler avec vous plutôt que d'applaudir les petites danseuses du Moulin-Rouge.

— Encore un compliment ! Vous m'en avez fait tellement ce soir que je risque de devenir très vaniteuse. Si vaniteuse que lorsque je retournerai en Angleterre, personne ne me reconnaîtra !

— Qui vous attend là-bas maintenant que vous avez perdu votre mari ? Vos parents ? Vos enfants ?

— Mes enfants ! répéta Silena avec stupeur.

Mais une telle question, adressée à une femme qui avait été mariée, n'était-elle pas naturelle ?

— Euh... je n'ai pas d'enfants, murmura-t-elle avec embarras.

Le duc l'examinait, les yeux rétrécis.

« Il a l'intuition que je lui ai raconté des mensonges... » pensa la jeune fille.

Très gênée, elle balbutia :

— Ne... ne parlons pas de l'Angleterre, je vous en prie ! Laissez-moi plutôt profiter de Paris...

Et elle leva la tête vers les ailes vermillon du moulin qui tournoyaient lentement dans un ciel de velours sombre.

« Dieu, qu'elle est jolie ! pensa le duc. Mais je la trouve en même temps bien mystérieuse...

Serait-il possible qu'elle soit la maîtresse du comte de Fenlocke ? »

Il avait cependant l'impression que Mme Groves ne connaissait pas grand-chose de l'amour.

« Elle n'a rien compris au french cancan ! Elle m'a parlé de philosophie, de libération de la femme et autres balivernes... Tout cela ne tient pas debout ! Et pourtant elle est veuve, elle devrait être infiniment plus avertie que cela... Ah, je me demande bien comment était l'homme qui a réussi à séduire une aussi exquise personne ! »

Il était cependant trop habile pour poser à « Mme Groves » des questions que celle-ci s'empresserait vraisemblablement d'éluder.

« Elle cherche à cacher quelque chose, c'est évident. .. Mais quoi ? Bah, avec un peu de patience, je découvrirai bien son secret ! »

Séduisant, riche et titré, le duc de Lavisé avait eu de nombreuses aventures, mais celles-ci ne dureraient jamais bien longtemps pour la bonne raison qu'il se lassait très vite.

« On trouve une femme jolie, pleine d'esprit... On en fait sa maîtresse, et quelques semaines plus tard - quelques mois dans le meilleur des cas -, on découvre que la belle en question ne fait que se répéter et ne s'intéresse en réalité qu'à sa petite personne. »

Tout en aidant Silena à gravir le marchepied de la voiture qui attendait sur le boulevard, le duc se dit qu'il venait de découvrir une femme totalement différente des autres.

« Elle est intelligente, cultivée... Et au lieu de répéter comme un

perroquet les opinions des autres, elle prend le temps de réfléchir pour donner son avis - un avis très personnel, pour ne pas dire fort bizarre !
»

Un peu plus tard, quand la voiture s'arrêta devant un élégant restaurant, la jeune fille adressa un coup d'œil interrogateur à Julien.

— Nous allons souper, lui dit-il. Cela nous donnera l'occasion de parler tranquillement...

— Mais nous aurions pu parler à Montmartre !

— Dans tout ce bruit ? Non, ce n'était pas possible.

L'atmosphère du restaurant était à la fois luxueuse et d'une discrétion de bon aloi. Un maître d'hôtel empressé conduisit le duc et son invitée à une table située un peu à l'écart, derrière une sorte de rideau de plantes vertes et de fleurs.

Julien de Lavisé attendit que la jeune fille se soit installée sur la banquette tapissée de velours rouge pour prendre place à ses côtés.

— Que puis-je vous servir, monsieur le duc? demanda le maître d'hôtel.

— Du caviar et une bouteille de votre meilleur champagne, s'il vous plaît, Félix.

— Tout de suite, monsieur le duc.

Julien attendit que deux serveurs et le sommelier leur aient apporté ce qu'il avait commandé pour lancer :

— Et maintenant, si nous parlions un peu de vous?

— C'est un sujet totalement dépourvu d'intérêt, s'empressa de déclarer la jeune fille.

— Ce n'est pas du tout mon avis !

— Je suis venue à Paris pour oublier beaucoup de choses... Un peu comme vous l'avez fait vous-même en vous enfuyant quand vos parents voulaient vous obliger à épouser une jeune fille pour laquelle vous n'éprouviez aucun tendre sentiment.

— Qui fuyez-vous ? Cela ne peut plus être votre mari... Qui donc vous harcèle ?

« Beaucoup de monde ! » eut envie de soupirer Silena.

— Vous êtes fort mystérieuse, reprit le duc.

— Et j'ai l'intention de le rester, rétorqua-t-elle d'un ton léger.

— C'est bien la première fois que je rencontre une femme qui ne souhaite pas parler d'elle.

— Il faut croire que je suis l'exception qui confirme la règle. Mais au lieu de parler de moi, parlons plutôt de vous. Comment se fait-il que vous soyez capable de vous exprimer dans un anglais aussi parfait - et sans le moindre accent -, alors que vous êtes français ?

— Ma mère était anglaise.

— Il me semble me souvenir, en effet, que mon père m'avait dit cela...

Le duc haussa les sourcils.

— Votre père connaîtrait donc la famille Lavisé ?

Fâchée d'avoir parlé une nouvelle fois sans réfléchir, la jeune fille s'empressa de réparer sa maladresse.

— De nom, simplement... Vous me disiez donc que votre mère était anglaise ?

— En effet. Lorsque j'étais enfant, elle s'adressait à moi en anglais tandis que mon père ne me parlait qu'en français, si bien que je suis devenu complètement bilingue, expliqua le duc.

— Vous êtes donc à moitié anglais. Dans quel pays vous sentez-vous le plus à l'aise ? Et où avez-vous le plus d'amis ? En Angleterre ou en France ?

— J'ai peut-être plus d'amis en France car c'est dans ce pays que j'habite. Mais j'aime beaucoup me rendre en Angleterre, chez la famille de ma mère. Elle était la fille du défunt duc de Malton.

Silena faillit laisser échapper une exclamation de stupeur. Car elle connaissait très bien l'actuel duc de Malton, dont le domaine était

voisin du leur à la campagne...

«Maintenant, je crois que je pourrai raconter à mon père mon odyssée à Paris, pensa la jeune fille avec satisfaction. Il ne sera pas trop mécontent d'apprendre que je suis devenue une amie du duc de Lavisé. »

Elle n'estimait cependant pas le moment venu de dévoiler son identité à ce dernier.

«Vive l'incognito ! Laissons-le donc se poser mille questions à mon sujet... Ce qui est assez divertissant et ne manque pas de piquant ! »

A voix haute, elle demanda :

— Avez-vous l'intention d'organiser une fête pour célébrer la fin de l'exposition ?

— Je n'y avais pas pensé... Vous croyez que ce serait la chose à faire ?

— Ce serait très amusant !

— Mais les exposants sont tous tellement différents... murmura le duc.

— Oh, combien!

— Je parie que le vieux célibataire qui expose non loin de votre stand une très belle collection d'icônes russes se met au lit à huit heures du soir. Quant à Spiros Calypoulos, je ne serais pas étonné d'apprendre que c'est un escroc...

— C'est ce que je me suis dit après avoir échangé quelques mots avec lui. Il prétend avoir trouvé ses statues en faisant des fouilles dans un temple en ruine...

— Il m'a raconté la même chose.

— Mais je pense plutôt qu'elles ont été fabriquées sur ses instructions par un atelier athénien spécialisé en copies d'œuvres anciennes !

Le duc éclata de rire.

— Vous avez probablement raison !

Retrouvant son sérieux, il continua :

— Organiser une fête pour tous les exposants afin de les remercier de leur collaboration?

C'est, ma foi, une excellente idée...

— Il vous reste suffisamment de temps pour y penser.

— Vous aussi ! Car j'espère bien que vous m'aiderez...

— Je ne demande pas mieux - dans la mesure de mes possibilités, toutefois.

— Je ne mets en doute ni vos capacités, ni votre imagination. D'ailleurs peut-être allez-vous trouver le moyen de gagner plus d'argent que prévu... Il en faut tant pour aider ces malheureux !

Après quelques instants de réflexion, il demanda :

— Accepteriez-vous d'aller dans les quartiers pauvres pour voir tous ceux que j'essaie de secourir ?

Silena n'hésita pas une seconde.

— Volontiers!

Sa réaction spontanée étonna Julien. Il lui était arrivé de proposer à des femmes qui prétendaient être charitables de l'accompagner dans les rues misérables. Mais elles avaient toujours trouvé de bonnes excuses pour refuser...

— Si vous êtes sincère, nous pourrions nous rendre là-bas demain soir. Mais il faudra que vous mettiez une robe plus discrète...

Il sourit.

— Vous êtes trop jolie ainsi vêtue...

La jeune fille se sentit devenir écarlate. Elle avait acheté à Bond Street cette robe du soir noire assez décolletée dont la jupe n'était qu'une masse de dentelle sombre. «Un modèle parisien», lui avait dit la directrice de la boutique.

«Elle est encore plus jolie quand elle rougit... pensa le duc en buvant quelques gorgées de champagne. Ses traits sont parfaits! Bref, elle m'enchanté... »

Il tenta de se raisonner. Par combien de femmes avait-il été ainsi séduit? Un ravissant minois, quelques remarques spirituelles... et il perdait la tête. Ces instants de folie ne duraient guère. Très vite, il revenait sur terre.

« Cette pauvre Marguerite - ou Blanche, ou Marie, ou Louise, ou Jeanne... - répète toujours les mêmes traits d'esprit, se disait-il. Elle n'a pas pour deux sous de jugeote ! Dieu, qu'elle est ennuyeuse... »

Le visage de Julien se rembrunit.

« Je m' imagine que Lucy Groves est différente des autres. Mais elle doit être exactement pareille... »

Au cours du souper, le duc tenta à plusieurs reprises d'amener la conversation sur l'Angleterre. Mais, avec beaucoup d'habileté, Silena réussit chaque fois à changer de sujet...

Lorsqu'on leur apporta le café, Julien croisa les bras, bien décidé à arriver à ses fins.

— Quand cesserez-vous de vous dérober, Lucy ?

De nouveau, la jeune fille rougit.

— Je... je ne me dérobe pas, prétendit-elle en évitant le regard du duc.

— Alors parlez-moi de votre vie à Londres, de votre famille, de ce mari prématurément disparu...

— Si je me mettais à évoquer tout cela, vous seriez fort déçu !

— Pourquoi ?

— Pour la bonne raison que vous vous imaginez que j'ai mille choses à cacher.

— Ma foi...

Elle haussa les épaules.

— Vous croyez que vous allez découvrir je ne sais quel étonnant secret... Et comme en réalité il n'y a aucun mystère, jugez de votre désappointement !

Le duc ne put s'empêcher de rire.

— Vous êtes incorrigible ! Et beaucoup trop perspicace, aussi...

— Je suis sûre que les femmes, d'ordinaire, se plient à tous vos désirs...

— Là, vous n'avez pas tout à fait tort, fit Julien avec un soupçon de vanité.

Une fois de plus, la jeune fille devint cramoisie.

« J'ai bien mal choisi mes mots ! » pensa-t-elle avec confusion.

De son côté, le duc se disait que cette jolie veuve se conduisait par moments comme une timide pensionnaire.

Silena s'éclaircit la gorge.

— Vous avez dit à plusieurs reprises que j'étais différente... Je considère cela comme un très beau compliment.

— Je pourrais vous en faire beaucoup d'autres. Mais pour cela, j'attends de mieux vous connaître.

L'éclat de rire juvénile de Silena résonna en cascade.

— Savez-vous que l'on m'a toujours dit de me méfier des Français ?

Julien feignit d'être choqué.

— Oh ! J'aimerais bien savoir pourquoi !

— Parce qu'ils ont trop de charme et sont très doués pour tourner les compliments.

— Est-ce un défaut ?

— Dans un sens, oui.

— Expliquez-vous!

Silena n'eut pas besoin de réfléchir pour déclarer :

— Lorsqu'un Français me fait un compliment, j'ai tendance à croire qu'il le connaît par cœur pour avoir eu l'occasion de le répéter des dizaines de fois.

Cette fois, le duc se trouva réduit au silence. Jamais une femme ne lui avait parlé avec une franchise aussi brutale...

— Eh bien, vous n'hésitez pas à dire ce que vous pensez ! dit-il enfin.

Silena se remit à rire.

— On m'a souvent reproché de ne pas tourner ma langue sept fois

dans ma bouche avant de parler.

Julien était de plus en plus étonné. D'ordinaire, les représentantes du sexe opposé ne demandaient qu'à flirter avec lui. Les jeunes filles parce qu'elles espéraient se faire épouser - mais il s'en gardait comme de la peste, leur préférant les femmes mariées peu farouches qui lui tombaient dans les bras ainsi que des fruits mûrs.

« Mme Groves est bien la seule à rester insensible à mon charme ! » pensa-t-il, presque vexé.

Il comprenait de moins en moins...

« Cette veuve devrait être avertie des choses de la vie... Or elle se conduit par moments avec une extraordinaire candeur! Il y a là quelque chose que je n'arrive pas à comprendre... Et il ne faut pas compter sur elle pour me donner des explications ! »

Le duc, qui avait toujours aimé résoudre les énigmes, était bien résolu à en savoir davantage au sujet de la mystérieuse envoyée du comte de Fenlocke...

« Pour cela, je vais devoir me montrer encore plus habile qu'elle! Ce qui ne sera pas facile... »

Au lieu de continuer à lui poser des questions directes, il décida d'aborder un sujet d'ordre plus général.

— À mon avis, il y a à peu près autant d'hypocrisie dans la France de la troisième République que dans l'Angleterre victorienne.

— Je le crois aussi.

— Mais, à Paris tout au moins, on sait s'amuser, le plaisir n'est pas tabou... En Angleterre, tout cela reste secret.

Silena hocha la tête.

— Vous avez raison. Un Français ne jugera pas utile de cacher son intérêt pour les affaires de cœur. Il est même fier de ses conquêtes, il s'en vante ! Un Anglais, au contraire, s'efforcera de les cacher.

Après un silence, la jeune fille reprit :

— Savez-vous que si un Anglais a l'indiscrétion de mentionner le nom

d'une dame dans son club, il est aussitôt prié de donner sa démission ?
Je suis sûre que cela n'arrive pas à Paris !

— Ces clubs réservés aux messieurs sont typiquement britanniques.
Nous n'en avons guère à Paris...

En riant, Julien ajouta :

— Mais si le règlement était observé à la lettre par vos compatriotes,
je parie qu'il n'y aurait bientôt plus un seul membre dans vos clubs !

— C'est possible.

— Vous semblez être très au courant des aventures extra-conjugales
des messieurs de la bonne société...

De nouveau, la jeune fille se sentit rougir.

— Certaines sont de notoriété publique ! rétorqua-t-elle avec gêne. Par
exemple, qui ignore encore que le prince de Galles a eu une liaison
avec Lillie de Langtry avant de tomber amoureux de la comtesse de
Warwick ?

— Vous voyez bien que tout n'est pas caché !

— Lorsque l'on occupe une position comme celle du prince de Galles,
il est bien difficile d'avoir des secrets ! Ses moindres faits et gestes
sont surveillés, répétés, grossis...

— Je m'en doute !

Après un silence, le duc reprit :

— Paris est une ville moins puritaine que Londres. Mais je ne pense
pas que...

Julien s'interrompit brusquement. Il avait failli parler du sulfureux
Oscar Wilde...

«Ce genre de conversation n'est pas à tenir avec une personne aussi
jeune et candide que Mme Groves. »

Il lui était souvent arrivé d'inviter une femme, pour laquelle il
ressentait un vif attrait physique, à souper dans le restaurant où il se
trouvait en ce moment. Or ce qu'il éprouvait pour cette jeune veuve

dépassait le simple désir charnel.

« Comme c'est étrange ! Elle a réussi à toucher mon esprit... et aussi mon cœur. »

Silena se mit à parler des magnifiques tableaux qu'elle avait déjà eu l'occasion de remarquer au palais.

— Vous avez des œuvres superbes! conclut-elle.

— Merci.

— J'ai vu aussi que vous possédiez des objets venant de pays lointains.

— Lorsque je me rends dans une nouvelle contrée, j'achète toujours quelque chose de typique en souvenir.

— C'est exactement ce que fait mon...

Mon père, avait-elle failli dire. Heureusement, elle s'était interrompue à temps !

— C'est exactement ce que j'aimerais faire moi-même, reprit-elle.

— Je suppose que vous avez dû beaucoup voyager pour être capable de vous exprimer dans de si nombreuses langues, dit le duc. Il paraît que vous avez pu vous adresser à chacun des exposants dans son propre idiome !

— Ce n'est pas bien difficile...

— Le grand-duc de Saint-Pétersbourg m'a dit qu'il n'aurait pas pu être davantage étonné quand vous lui avez parlé en russe.

— Bah!

— Quant au comte danois, qui expose des trésors venant de la Cour du Danemark, il était abasourdi !

Gênée par tous ces compliments, la jeune fille déclara :

— Vous avez eu une excellente idée de faire appel à des personnalités de tous les pays.

Tant de touristes étrangers viennent à Paris pour s'amuser... Ils peuvent bien faire un petit effort pour aider les pauvres des quartiers misérables.

Julien consulta sa montre et s'aperçut qu'ils étaient restés au restaurant beaucoup plus longtemps qu'il ne l'avait prévu.

— Il doit être déjà très tard, remarqua Silena. Et demain, une longue journée vous attend...

— Vous aussi ! Ne devez-vous pas être à votre stand dès dix heures du matin ? J'avoue ne pas avoir de telles obligations...

— Vous en avez d'autres ! fit la jeune fille en riant. Un peu avant l'ouverture de la salle d'exposition, j'ai vu qu'un très beau cheval sellé attendait son cavalier devant le perron... Je n'ai pas pu résister au plaisir d'aller le caresser et de lui parler. C'est pour cela que je suis arrivée cinq minutes en retard à mon poste.

— Montez-vous à cheval ?

— On m'a mise en selle sur un poney avant même que je ne sache marcher ! Mon père possède des chevaux exceptionnels et... euh, et...

Une fois de plus, elle se surprenait à parler comme l'aurait fait Silena de Fenlocke !

« Quand donc réussirai-je à entrer dans mon rôle ? se demanda-t-elle, furieuse contre elle-même. En ce moment, Silena n'existe plus... Elle a été remplacée par une veuve obscure du nom de Lucy Groves ! »

— Votre père... commença le duc.

La jeune fille se leva avant qu'il ne lui pose des questions embarrassantes.

— Si nous n'allons pas dormir maintenant, nous n'arriverons pas à nous réveiller demain matin !

Sans discuter, Julien régla l'addition - une addition certainement très élevée car on leur avait servi des huîtres après le caviar, puis une délicieuse bombe glacée aux fruits confits en guise de dessert.

Le portier avait déjà envoyé chercher la voiture du duc qui attendait devant la porte du restaurant.

— Quelle bonne soirée ! s'exclama Silena en s'installant sur la banquette capitonnée. Je m'en souviendrai toute ma vie... Quand je pense que, grâce à vous, j'ai pu voir La Goulue danser le french cancan au Moulin-Rouge !

Amusé par son enthousiasme, Julien sourit.

— Ce n'est qu'un début! J'ai bien l'intention de vous emmener partout dans Paris...

— Vous êtes trop gentil !

— Demain, c'est dimanche, et l'exposition n'ouvrira ses portes que de midi à quatre heures de l'après-midi.

Avec un sourire quelque peu cynique, il poursuivit :

— Ainsi, ceux qui voudront aller à la messe en auront la possibilité !

— Vous pensez à tout !

— Quant à nous, nous irons en fin d'après-midi dans les quartiers misérables dont je vous ai parlé.

— Vous devriez y emmener également les gens qui marchendent honteusement le prix des objets... Ils verraient ainsi où va leur argent !

— Je ne crois pas qu'ils accepteraient aussi facilement que vous de faire une incursion dans un monde qu'ils veulent ignorer.

— Et pourtant ce monde-là existe !

Le duc soupira.

— On dit qu'il n'est pas pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. J'ajouterai qu'il n'est pas pire aveugle que celui qui ne veut pas voir.

— Hélas!

— Ensuite, nous aurons toute la soirée à nous. J'espère pouvoir vous proposer une sortie aussi amusante que celle d'aujourd'hui.

Silena retint sa respiration, ravie et en même temps un peu intimidée.

«Comment est-il possible que le duc de Lavisé ait envie de passer autant de temps avec une personne aussi insignifiante que Lucy Groves ? Il doit avoir mille autres choses à faire. Je suis sûre qu'il reçoit chaque matin plusieurs cartons d'invitation... »

Après s'être éclairci la gorge, elle murmura :

— Je ne voudrais pas vous ennuyer...

— Comment serait-ce possible ?

— Je ne voudrais pas non plus abuser de votre temps...

— Mon temps ne saurait être mieux employé !

Tout en parlant, Julien se demandait ce qui se passerait s'il tentait de l'embrasser.

« Se laisserait-elle faire ? »

À vrai dire, il en doutait. Lorsqu'une femme était consentante, cela se devinait à mille détails. Or Mme Groves s'était assise le plus loin possible de lui !

«Une autre aurait tenté de se rapprocher, elle m'aurait coulé des regards enflammés, elle aurait battu des cils en soupirant, elle n'aurait pas hésité à glisser sa main dans la mienne...

Avec cette charmante veuve qui semble avoir à peine dix-huit ans, rien de tout cela ! »

Le duc avait assez d'expérience des femmes pour deviner qu'il ne fallait pas aller trop vite avec la jolie personne qui avait, par un beau soir d'été, demandé à le voir...

En arrivant place de la Concorde, Silena laissa échapper une exclamation ravie.

— C'est la plus belle place du monde!

Après un silence, elle ajouta :

— Tout comme Paris est la plus belle ville du monde !

— Je ne dirai pas le contraire! Me permettez-vous d'ajouter que vous êtes la plus belle femme du monde ?

Silena n'entendit même pas ce compliment: elle était en train de contempler l'obélisque de Louxor.

«Je me demande si mon père est toujours en Egypte ou bien sur le chemin du retour... »

Puis elle se dit que si le comte de Fenlocke avait quitté Londres parce

qu'il s'y ennuyait, il n'avait certainement pas l'intention d'y revenir de sitôt.

« Moi non plus, je n'ai pas envie de retourner là-bas », pensa-t-elle. De nouveau les bals, les réceptions, les conversations insipides... et les coureurs de dot !

Sans réfléchir, elle s'écria :

— Je suis si heureuse à Paris ! J'espère pouvoir y rester très longtemps...

Julien s'empessa de déclarer :

— Si rien ni personne ne vous attend en Angleterre, pourquoi ne pas prolonger votre séjour ?

La jeune fille regrettait déjà son cri du cœur.

— Je ne veux pas vous encombrer trop longtemps... murmura-t-elle. Mais il y a tant à voir à Paris que deux semaines me paraissent bien courtes !

— D'autant plus que vous êtes occupée pendant la plus grande partie de la journée.

Silena lui adressa un grand sourire.

— Je trouve passionnant de participer à cette exposition - d'autant plus que c'est pour une bonne cause ! Et j'ai énormément aimé cette soirée. Le Moulin-Rouge, le french cancan, le souper au restaurant... tout cela était très nouveau pour moi.

— De mon côté, j'ai été heureux de voir Paris à travers vos yeux.

Là-dessus, Julien prit la main de la jeune fille et déposa un léger baiser au creux de sa paume. Intensément troublée, Silena retint sa respiration.

« Que m'arrive-t-il ? » se demanda-t-elle, le cœur battant à tout rompre. Jamais je n'ai éprouvé ce que je ressens en ce moment... »

Lorsque la voiture s'arrêta devant le perron en marbre jaspé du palais, le duc eut un mouvement d'humeur et jura entre ses dents.

— J'ai oublié d'ordonner que l'on nous ramène devant la petite porte de côté...

Mais il était trop tard : déjà, un valet se précipitait pour ouvrir les portières.

En entrant dans le hall, la jeune fille entendit un bruit de voix en provenance d'un salon.

Quelques éclats de rire retentirent.

«Je n'ai envie de voir personne», pensa-t-elle. Elle souhaitait seulement aller se réfugier dans sa chambre pour revivre les heures magiques qu'elle venait de passer avec Julien de Lavisé.

De toute manière, mieux valait que les invités ne la voient pas en compagnie du duc !

« Et encore moins vêtue de cette élégante cape du soir en velours bordée d'hermine ! »

À mi-voix, elle déclara :

— Bonsoir... Et encore merci.

Sans laisser à Julien le temps de répondre, elle courut vers l'escalier qu'elle gravit d'un pas léger.

Le duc la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle disparaisse sur le palier. Ce fut seulement à ce moment-là qu'il se dirigea vers les salons où les membres de sa famille et ses amis continuaient à boire et à bavarder.

«C'est bien la première fois que je passe une soirée avec une jolie femme sans même tenter de l'embrasser! Que signifie ce soudain accès de timidité? Mes amis se moqueraient de moi s'ils apprenaient que je me suis comporté comme un collégien! Quand je pense que j'ai à peine osé lui baiser la main... »

Et il l'avait alors sentie frémir...

«Je ne lui suis donc pas indifférent! Pourquoi ne me l'a-t-elle pas mieux fait comprendre?

Elle a été mariée, c'est par conséquent une femme avertie. Or elle se conduit comme la plus candide des débutantes ! »

En s'éveillant, le lendemain matin, la première pensée qui vint à Silena fut celle-ci :

«Le duc m'a baisé la main...»

Elle tenta de se persuader que cela ne signifiait absolument rien.

«Il s'agit d'une coutume française... »

Denise, la femme de chambre qui semblait avoir été affectée à son service, arriva sur ces entrefaites et ouvrit en grand les doubles rideaux.

— Bonjour, madame. Il fait très beau aujourd'hui! Avez-vous bien dormi?

— Très bien, merci, Denise. Ce matin, si cela ne vous ennuie pas, j'aimerais prendre mon petit déjeuner ici.

— Je vais tout de suite m'occuper de cela, madame.

La jeune fille s'était dit qu'il était préférable qu'elle passe le moins de temps possible en compagnie de la famille et des amis du duc.

«Hier, je me suis retrouvée au milieu d'une bonne douzaine de messieurs. Non seulement c'était assez gênant, mais de plus, ce n'était pas très correct ! »

Les autres femmes ne devaient descendre que beaucoup plus tard, après avoir pris leur petit déjeuner dans leur chambre et s'être pomponnées.

«Je suis sûre que toutes ces dames qui me traitent avec tant de dédain parlent de moi entre elles - et sans beaucoup d'aménité ! »

Silena haussa les épaules.

«Bah! Elles peuvent dire ce qu'elles veulent, cela m'est bien égal ! »

Les portes de la salle de bal ne devaient pas ouvrir au public avant midi, ce jour-là. Lorsque Silena y fit son entrée, à midi moins dix, ce fut pour constater qu'elle était à peu près la seule à son poste parmi les exposants.

Armée d'un chiffon en soie, elle se mit en devoir de polir ses tabatières. Ce fut à ce moment-là qu'elle entendit la voix de Spiros Calypoulos.

Le Grec disposait d'un si grand stand qu'il avait réussi à s'aménager une sorte de coin-repos derrière les estrades où s'alignaient les statues.

Il était en train de parler dans sa langue natale. Le grec de Silena était assez moyen, mais elle fut cependant capable de comprendre tout ce qu'il disait.

— Mon cher ami, si vous estimez la valeur marchande de ce collier à trente mille, combien seriez-vous prêt à offrir pour l'obtenir ?

Au lieu de répondre à cette question, l'interlocuteur de Spiros Calypoulos en posa une autre :

— Tout d'abord, s'agit-il de francs français ou de livres sterling ?

Le Grec éclata de rire.

— Des livres ! Car si nous arrivons à nous entendre, tous les deux, je suis prêt à traiter l'affaire dans la monnaie de votre pays.

«Tiens! C'est avec l'un de mes compatriotes qu'il discute», pensa la jeune fille.

— Parfait... Étant donné que, une fois la disparition constatée, je risque de rencontrer des problèmes pour sortir ce collier de France, je ne peux pas vous donner plus de dix mille livres.

— Dix mille livres sterling pour un bijou qui en vaut le triple ? s'écria Spiros Calypoulos.

Vous moqueriez-vous de moi, par hasard ? Si vous croyez que je vais me donner tant de mal pour si peu !

— Laissez-moi réfléchir...

Silena ne put en entendre davantage, car midi venait de sonner, les visiteurs entraient en masse dans la salle d'exposition et, déjà, une femme très bien mise s'intéressait au contenu de ses vitrines.

— Lesquelles de ces tabatières sont à vendre ? demanda-t-elle.

— Ces trois petites boîtes de tabac à priser pour dames, répondit la jeune fille.

— Ah ! fit la visiteuse sans beaucoup d'enthousiasme.

— Elles datent du début du XIXe siècle.

— Elles sont charmantes, je le reconnais. Mais j'aurais aimé trouver quelque chose d'un peu plus important pour offrir à l'un de mes amis qui célèbre demain son anniversaire...

C'est un monsieur qui a tout ce que l'on peut désirer!

Silena hocha la tête.

— Une tabatière pour dames ne lui conviendrait pas tout à fait...

— N'avez-vous rien d'autre à me proposer?

— Laissez-moi réfléchir...

Le regard de la jeune fille erra sur les étagères avant de se poser sur une boîte en corne qu'elle n'avait jamais beaucoup aimée.

«Je suis sûre que mon père n'y tient pas spécialement non plus... »

Cette tabatière, beaucoup plus grande que les autres, était ornée d'une miniature représentant une femme allongée sur un divan dans une attitude lascive.

Silena se souvenait d'avoir entendu son père raconter à un ami que cette femme devait être la maîtresse de celui auquel avait appartenu la tabatière.

— Elle a dû aller la commander à un artisan spécialisé dans le travail de la corne, avait dit le comte de Fenlocke. Un artisan pas très doué car la fabrication de la boîte laisse un peu à désirer... En revanche, la miniature n'est pas vilaine.

La jeune fille s'empara de la tabatière.

— Comme il s'agit d'une occasion spéciale, je peux vous proposer ceci...

La visiteuse parut enchantée.

— C'est exactement ce que je cherche! Mon ami sera ravi, j'en suis sûre! Et puis, en même temps, je fais une bonne œuvre.

Elle paraissait si contente d'avoir trouvé un cadeau original que Silena n'hésita pas à doubler le prix qu'elle avait pensé demander... Sa cliente paya sans sourciller - et sans même chercher à marchander.

— Vous pourrez dire à votre ami que cette tabatière a plus de cent ans, lui dit la jeune fille.

— Il va être très impressionné.

Après son départ, Silena mit l'argent dans l'un des tiroirs qui se trouvaient sous les vitrines.

« Est-ce prudent de garder une si grosse somme ici ? » se demanda-t-elle.

A ce moment-là, Spiros Calypoulos apparut.

— Vous avez fait une vente! s'écria-t-il d'un ton presque accusateur.

— Le duc va être content.

— Vous avez de la chance. Les gens s'arrêtent pour admirer mes statues. Ils se renseignent sur leur prix... et ils disent aussitôt que c'est trop cher!

Il parlait maintenant dans un assez mauvais français. Silena lui répondit dans la même langue.

— Vous devez avoir eu du mal à collectionner autant de statues. Je pensais qu'elles avaient pour la plupart été volées par des pirates au cours des siècles.

— Certaines ont aussi été détruites par des vandales. Malgré tout, on peut en trouver de très belles dans de nombreux musées...

Ce fut d'un ton presque agressif que Spiros Calypoulos ajouta :

— Et il en reste encore pour qui sait où chercher...

Là-dessus, il disparut de nouveau derrière les estrades.

« Je vais aller porter la somme que je viens de recevoir au duc, se dit Silena. S'il n'est pas là, je la remettrai à son secrétaire. Ce sera plus prudent! Ce Grec ne m'inspire pas du tout confiance... » Serait-il capable de lui prendre le produit de la vente de la tabatière ?

« Tout est possible, et mieux vaut ne pas courir de risques. »

Elle reprit l'argent et s'éloigna de son stand.

« Je trouve assez bizarre que Spiros Calypoulos, qui est censé vendre des statues, ait proposé un collier à un Anglais, se dit-elle tout en arpentant les couloirs d'un bon pas.

S'agirait-il de l'un des bijoux faisant partie de la collection du duc? Je serais très étonnée que ce dernier veuille se séparer de bijoux appartenant aux Lavisé depuis des siècles ! Mais tout est possible... »

Soudain inquiète, elle se demanda :

«Et si par hasard cet homme avait l'intention de faire main basse sur l'un des superbes colliers appartenant au duc ? »

La jeune fille tenta de se raisonner.

« Il ne faut pas que je laisse mon imagination s'emballer. Ce Grec ne me plaît guère, certes !

Mais rien ne permet de penser qu'il est malhonnête. » Elle demanda à un valet de lui indiquer où se trouvait le bureau du duc.

— C'est la troisième porte à gauche dans ce couloir, madame.

— Merci.

Tout en se dirigeant vers la porte indiquée, la jeune fille se demanda si elle n'aurait pas dû se faire annoncer.

« Tant pis ! » se dit-elle.

Et après avoir frappé un coup léger, elle entra. Julien, qui était assis à sa table de travail, leva la tête.

— Lucy! s'exclamat-il. Quelle bonne surprise...

— Excusez-moi de vous déranger, mais je viens de vendre l'une des tabatières pour un très bon prix. En réalité, elle ne faisait pas partie de celles qui étaient destinées à la vente...

Mais je n'ai pas voulu manquer une pareille affaire !

— Le comte de Fenlocke ne risque-t-il pas de se fâcher en apprenant que vous avez pris une telle initiative ?

La jeune fille réprima un sourire.

— Je ne le crois pas.

Elle posa la liasse de billets que l'on venait de lui remettre devant le duc.

— Je vous ai apporté tout de suite l'argent. Mieux vaut le mettre en sécurité... Si vous n'aviez pas été là, je l'aurais remis à votre secrétaire.

Le duc haussa les sourcils.

— Mais vous avez vendu cette tabatière très cher!

— La dame qui l'a achetée n'a pas du tout cherché à marchander. Elle paraissait même assez contente de faire une bonne œuvre.

— Vous êtes une excellente vendeuse ! fit le duc avec chaleur. Je doute cependant que vous ayez de l'expérience dans ce métier...

— Ce en quoi vous vous trompez ! rétorqua-t-elle en riant. Il m'est arrivé de vendre des fleurs au village pour le bénéfice de l'église.

— Grâce à cet argent, nous pourrions venir en aide à quelques miséreux. Vous n'avez pas oublié que nous irons les voir cet après-midi ?

— Pas du tout.

— Vous verrez un Paris très différent de celui que je vous ai emmené voir hier soir.

— Je m'en doute, soupira la jeune fille. Lorsque je vais dans les quartiers misérables de Londres, j'ai le cœur serré...

Après un silence, elle ajouta d'un air pensif:

— J'ai l'impression que les pauvres sont encore plus malheureux dans les grandes villes qu'à la campagne.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— A la campagne, il y a au moins du bon air. On peut glaner du blé ou des pommes de terre, ramasser des champignons, pêcher... et même braconner.

Le duc esquissa un sourire.

— Braconner ? Je ne crois pas que le comte de Fenlocke serait très

heureux de vous entendre parler ainsi.

— Ses gardes-chasses savent fermer les yeux, le cas échéant.

— Vous m'étonnez !

— Je vous assure que c'est ainsi.

Confuse, la jeune fille murmura :

— Mais je vous fais perdre votre temps avec mes bavardages ! Et je suis peut-être en train de manquer d'autres ventes ! Je retourne travailler !

Avant de sortir, elle demanda :

— Auriez-vous par hasard l'intention de vendre certains des bijoux que vous exposez ?

— Certainement pas !

Silena marqua une légère hésitation.

— Ils sont bien surveillés ?

— Je n'ai pris aucun risque, croyez-moi ! Ne vous ai-je pas dit qu'il y avait chaque nuit quatre gardes armés aux portes de la salle d'exposition ? De plus, ces bijoux sont désormais mis à l'abri dans un coffre-fort.

— Donc, ils sont en sécurité ?

— Tout à fait ! affirma Julien.

La jeune fille se demanda si elle devait lui rapporter la conversation qu'elle avait entendue entre son voisin grec et un Anglais.

«Je suis en train de faire une montagne d'une taupinière», se dit-elle. Pourquoi Spiros Calypoulos n'aurait-il pas de bijoux à vendre ? Des bijoux aussi faux que ses statues, probablement...

Elle renonça à parler de tout cela au duc.

«Premièrement, je me rendrais ridicule... Et deuxièmement, je l'inquiéteraï sans raison. »

Les jours avaient passé comme un éclair.

«Après-demain, l'exposition fermera ses portes, pensa Silena avec tristesse. Et je suppose qu'il ne me restera plus qu'à rentrer à Londres !
»

La jeune fille avait été bouleversée en visitant les rues misérables où le duc avait ses pauvres.

— Comment est-il possible qu'il y ait tant de misère dans la Ville lumière? lui avait-elle demandé.

— Tout simplement parce que ceux qui pourraient aider ces malheureux ne font aucun effort...

Julien avait tenu à faire visiter à Silena les deux immeubles qu'il avait achetés à l'intention de ceux qui dormaient à la belle étoile.

— Quelle bonne idée vous avez eue là, lui avait-elle dit avec émotion.

— Grâce à l'argent que nous allons récolter, j'espère pouvoir acheter d'autres maisons comme celle-ci et donner ainsi un toit à ceux qui n'en ont pas.

La jeune fille avait détourné la tête pour qu'il ne voie pas les larmes briller dans ses yeux.

Mais il était assez perspicace pour deviner combien elle était émue.

Pour la faire sourire, il l'avait ensuite emmenée souper dans un restaurant à la mode où l'on donnait un spectacle très divertissant.

Le lendemain et tous les soirs suivants, ils étaient sortis ensemble. Après le Moulin-Rouge et les Folies Bergère, le duc avait emmené Silena voir d'excellentes pièces de théâtre. Ils étaient également allés à l'opéra. Mais ils se contentaient parfois, tout simplement, de flâner dans Paris.

Julien n'avait pas proposé de nouveau à la jeune fille de dîner avec sa famille.

Silena en avait deviné sans peine la raison...

« Ces gens pétris de leur propre importance ont certainement dû lui dire qu'ils ne voulaient pas prendre leurs repas avec une personne aussi ordinaire que Lucy Groves. »

Et cela l'avait plus amusée que vexée.

C'était l'avant-dernier jour de l'exposition.

Le duc avait fait parvenir un message à Silena en lui demandant de venir le retrouver juste à l'heure de la fermeture devant la petite porte par laquelle ils avaient pris l'habitude de s'éclipser discrètement.

Mais, pas plus que les autres soirs, les derniers visiteurs ne semblaient avoir envie de quitter la salle de bal. Les valets durent pousser vers la sortie les gens qui s'attardaient...

Spiros Calypoulos semblait de très bonne humeur: il avait enfin réussi à vendre l'une de ses statues !

Il se frotta les mains en disant à son assistant, un jeune Grec au regard surnois que Silena détestait :

— La chance est avec nous en ce moment. Ce qui est bon signe...

«Pourquoi parle-t-il ainsi?» se demanda-t-elle, intriguée.

Elle ne put rejoindre le duc que dix minutes après l'heure indiquée.

— Excusez-moi, je suis un peu en retard, fit-elle, hors d'haleine, car elle avait couru dans les couloirs. Mais les visiteurs ne voulaient pas partir.

— Qui peut les en blâmer? demanda Julien.

— Personne ! Votre exposition est un tel succès...

— Je dois dire qu'elle est réussie au-delà de mes espérances. Quant au résultat des ventes, il est jusqu'à présent le triple de ce que j'attendais.

— Quelle bonne nouvelle ! se réjouit la jeune fille.

— N'est-ce pas ?

— Vous pourrez donc soulager encore plus de misères que vous ne l'espériez.

— Et rien ne saurait me faire davantage plaisir, assura Julien.

— Pourquoi m'avez-vous fait appeler d'urgence ? Que se passe-t-il ?

— Je voudrais vous emmener voir quelque chose.

Silena ouvrit de grands yeux.

— Nous sortons ? Maintenant ?

— Maintenant.

— Mais je n'ai même pas de chapeau ! Pouvez-vous attendre un instant, s'il vous plaît ?

Juste le temps que j'aille en chercher un...

— Vous n'en avez pas besoin. Étant donné que vous serez dans une voiture fermée, qui pourra remarquer que vous êtes tête nue ?

— Personne, en effet !

Intriguée, la jeune fille s'empressa de s'installer dans la voiture. Le duc s'assit à côté d'elle et, après avoir fermé les portières, le valet grimpa sur le siège à côté du cocher.

— Où allons-nous ? demanda Silena.

— Je vous l'ai dit: j'ai quelque chose à vous montrer.

Avec un sourire, Julien ajouta :

— C'est une surprise !

Silena se dit qu'il s'agissait probablement d'une œuvre d'art destinée à enrichir les collections du palais.

La voiture remontait maintenant les Champs-Élysées au grand trot.

« Il m'emmène au bois de Boulogne ! » pensa la jeune fille, ravie.

Ils étaient déjà allés s'y promener - mais au moment du crépuscule. Cette fois, il faisait grand jour et les cavaliers étaient nombreux dans les allées.

— Vous avez envie de monter à cheval, devina le duc.

— Oui... fit-elle dans un petit soupir. J'avoue que cela me manque... J'ai l'impression qu'il y a une éternité que je ne me suis pas mise en selle !

— Ce matin, en faisant ma promenade habituelle, je pensais à vous.

— Vraiment?

— Je me demandais quand nous pourrions galoper ensemble sous les frondaisons.

La jeune fille marqua un silence avant de murmurer :

— Ce serait bien agréable...

À vrai dire, elle se demandait où voulait en venir le duc. Allait-il lui proposer de rester un peu plus à Paris pour pouvoir admirer la ville pendant la journée?

«Jusqu'à présent, j'ai été retenue par mes obligations dans la salle des expositions. Mais, à partir de maintenant, tout va être différent ! »

L'enthousiasme la gagnait.

« S'il m'invite à prolonger mon séjour, je pourrai visiter le Louvre, me promener au jardin des Tuileries et voir enfin les Grands Boulevards en pleine lumière ! »

Entre ses cils baissés, elle adressa un bref coup d'œil à Julien et elle eut l'impression que son cœur manquait un battement.

«J'aimerais bien savoir où il m'emmène. Mais je ne veux pas me montrer trop curieuse.

Bah, attendons, et nous verrons bien ! »

Ils étaient maintenant au Bois et les chevaux continuaient à trotter.

« Mais où allons-nous donc ? » se demanda Silena, de plus en plus intriguée.

Le cocher mit les chevaux enfin au pas. Puis la voiture s'arrêta devant la grille de l'une des nombreuses demeures qui étaient construites le long de cette large avenue qui bordait le bois de Boulogne.

— Il y a de très belles maisons près du Bois, remarqua la jeune fille. Je trouve que les gens qui vivent ici, à deux pas de Paris, ont beaucoup de chance !

Le duc sourit d'un air quelque peu énigmatique.

— Venez, Lucy... murmura-t-il quand le valet vint ouvrir les portières.

Il sortit une clé de sa poche et se dirigea vers un petit portail en fer situé à côté de la grille peinte en vert foncé.

— Étant donné que nous n'allons pas nous attarder ici, inutile de faire entrer la voiture dans le jardin, déclara-t-il. Et, de toute manière, je préfère mille fois que nous soyons seuls pour la visite...

— Comme c'est joli ! s'écria Silena en voyant, au fond d'un jardin fleuri, un charmant hôtel particulier en brique rose coiffé d'un toit d'ardoises.

Ils gravirent ensemble les marches du perron. Puis, après avoir ouvert la porte de la maison, Julien s'effaça pour laisser passer la jeune fille.

Elle pénétra dans un hall très clair donnant sur un joli salon meublé de fauteuils Louis XV.

Un très beau tapis d'Aubusson recouvrait la plus grande partie du parquet ciré. Silena admira la pendule ancienne qui trônait sur la cheminée, les grands candélabres en argent, les bibelots bien choisis et les tableaux de maître.

— Chacun des objets que je vois ici auraient pu avoir leur place dans votre exposition !

— Je savais que tout cela vous plairait... Maintenant, venez visiter la salle à manger.

Cette pièce était elle aussi décorée avec beaucoup de goût, et des natures mortes signées des plus grands maîtres en ornaient les murs.

Silena rejoignit le duc qui se tenait devant l'une des fenêtres et vit qu'il y avait un vaste jardin derrière la maison. Au milieu d'un lac artificiel, une fontaine lançait vers le ciel des jets d'eau irisés.

— Que pensez-vous de cette maison, Lucy ? lui demanda-t-il.

— Elle est ravissante ! A qui appartient-elle ?

— A moi.

— Vraiment ?

— Je l'ai achetée à votre intention.

Stupéfaite, la jeune fille se tourna vers lui.

— Mais... commença-t-elle.

Elle n'eut pas le temps d'en dire plus. Le d^m venait de l'enlacer.

— Je vous aime... dit-il avant de s'emparer de ses lèvres. .

Ce baiser était le premier que recevait Silena. Son cœur se mit à battre la chamade...

« Je l'aime... pensa-t-elle. Oh, comme je l'aime ! »

Les yeux clos, oubliant tout le reste, elle se laissa emporter par une vague de sensations inconnues.

Julien releva enfin la tête.

— Je vous aime, répéta-t-il d'une voix rauque. Et vous, m'aimez-vous ?

— Oui, fit-elle dans un souffle. Oui, je vous aime ! Je vous aime de tout mon cœur et de toute mon âme.

— Oh, mon adorée ! s'exclama le duc avec emportement.

Et il reprit ses lèvres dans un baiser passionné, un baiser sans fin, un baiser auquel elle répondit avec une délicieuse inexpérience.

Puis il l'entraîna dans le salon et s'assit avec elle sur un canapé. Au summum du bonheur, Silena posa la tête sur l'épaule de celui qui représentait tout pour elle.

« J'ai enfin trouvé l'homme de ma vie, pensa-t-elle avec émerveillement. Celui qui a su m'aimer pour moi-même et pas pour mon argent ! »

— J'ai été très patient, dit le duc. Un autre, à ma place, aurait précipité les choses. Mais je vous aime trop pour attendre plus longtemps, mon adorée. J'en perdais le boire et le manger! J'en perdais le sommeil !

La jeune fille laissa échapper un petit rire heureux.

— Je croyais que vous m'aimiez... un petit peu. Mais j'étais loin de m'imaginer que vous m'aimiez vraiment !

— Je vous ai aimée dès le premier instant où je vous ai vue. Vous êtes si belle... Puis j'ai appris à mieux vous connaître, j'ai découvert que vous étiez la perfection faite femme !

— Vous me faites de si jolis compliments... murmura-t-elle. Au début, je pensais ressentir seulement de l'admiration pour vous, car vous êtes différent de tous les autres hommes. Puis j'ai compris très vite que cette admiration était en fait de l'amour...

— Moi aussi, je vous admire. Vous êtes tellement exceptionnelle que je me demande parfois si vous êtes réelle. J'ai toujours peur de découvrir un beau matin que vous avez disparu...

— Où irais-je, grands dieux?

— Vous pourriez regagner les cieux si vous êtes un ange, ou bien plonger dans l'eau d'un étang si vous êtes une nymphe...

— Ni ange ni nymphe! chuchota Silena en se lovant tendrement contre lui. Je ne suis qu'un être humain bien ordinaire...

Il l'étreignit passionnément.

— Ordinaire, vous? Jamais!

Après avoir consulté sa montre, il laissa échapper un petit soupir de regret.

— Je voudrais bien rester plus longtemps avec vous ici... Mais il faut que vous alliez vous préparer pour dîner...

— Tant pis pour le dîner!

— Non, mon amour ! Nous avons mille projets à faire et j'ai retenu une table dans un grand restaurant afin que nous puissions discuter tranquillement de l'avenir...

Silena, qui était sur le point de lui révéler qu'elle était la fille du comte de Fenlocke, jugea préférable d'attendre une heure ou deux pour lui avouer sa véritable identité.

« C'est magnifique, il m'aime vraiment pour moi-même ! se dit-elle avec émerveillement. Il a décidé d'épouser celle qui a su toucher son cœur, sans tenir compte de son origine sociale... Oh, comme je suis heureuse ! »

Julien la prit par la taille pour l'aider à se lever.

— C'est à votre intention que j'ai acheté cette maison, ma chère Lucy.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? répéta-t-il avec étonnement. Mais pour que vous soyez chez vous. Vous pourrez vous installer dans quelques jours dans ce qui va devenir un nid d'amour...

Silena devint soudain très pâle. Elle comprenait enfin où le duc voulait en venir !

Ce dernier, sans remarquer combien la jeune fille était bouleversée, poursuivit avec satisfaction :

— Comme vous le voyez, la décoration est presque terminée. En fin de compte, il reste seulement à engager quelques domestiques !

La jeune fille eut l'impression que tout tournait autour d'elle et elle craignit de s'évanouir.

Ce fut au prix d'un effort surhumain qu'elle réussit à se dominer.

« Quelle désolante, quelle lamentable méprise ! » pensa-t-elle.

Jamais le duc n'avait eu l'intention de faire d'elle sa femme... mais sa maîtresse !

Elle se raidit. Après avoir cru atteindre le septième ciel, la chute était dure !

Julien reprit ses mains.

— Je devine ce que vous pensez, mon adorée. Si je le pouvais, vous savez bien que je vous épouserais...

La jeune fille demeura silencieuse.

— Vous avez vu ma famille, poursuivit-il. Jamais les miens n'accepteraient une semblable mésalliance ! Certes, si vous étiez ma femme, je m'arrangerais pour limiter les contacts au maximum... Mais ils vous traiteraient plus bas que terre et vous feraient subir toutes les avanies possibles. Je ne veux pas vous voir souffrir !

Encore sous l'effet du choc, Silena ne disait toujours rien.

— Ici, personne ne pourra venir nous ennuyer... reprit le duc.

— Je... je vivrai cachée? interrogea-t-elle d'une voix rauque qu'elle ne se connaissait pas.

— Oui. Et nous serons tellement heureux tous les deux...

Julien la reprit dans ses bras.

— Je vous aime, répéta-t-il. Grâce à vous, j'ai enfin rencontré le véritable amour, celui que je croyais ne jamais trouver un jour.

Quand il l'embrassa de nouveau, Silena n'eut pas le courage de le repousser.

— Maintenant, il nous faut rentrer, reprit-il. Car je dois recevoir un messenger venu tout spécialement d'Italie pour m'apporter une lettre du roi.

La jeune fille continuait à se taire. Julien déposa une pluie de baisers sur ses paupières, sur ses joues, sur son front...

— Mais nous dînerons ensemble au restaurant, ma bien-aimée. Et bientôt, vous viendrez vivre ici, dans ce petit paradis que j'ai acheté pour vous et où vous serez, je vous le promets, Lucy, éternellement heureuse.

La prenant par la main, il la guida vers la voiture.

Deux taches rouges marquèrent les joues très pâles de Silena. Elle se demandait avec confusion ce que devaient penser d'elle le cocher et le valet...

« Ils ont certainement deviné que le duc veut faire de moi sa maîtresse et que c'est ici qu'il a l'intention de me mettre dans mes meubles, selon l'expression consacrée... »

Dix minutes plus tard, le cocher mit les chevaux au trot pour descendre les Champs-Élysées.

La jeune fille regarda sans vraiment les voir les nombreux équipages qui sillonnaient l'avenue la plus célèbre du monde.

«Que dois-je faire?» ne cessait-elle de se demander.

Révéler au duc de Lavisé sa véritable identité ? Lui dire qu'elle ne voulait pas devenir sa maîtresse et aller vivre dans l'adorable maison qu'il avait décorée avec tant de soin ?

De toute manière, elle était dans un tel état de nerfs qu'il lui aurait été impossible de proférer un seul son...

Une fois arrivés au palais, devant la petite porte de côté, le duc lui baisa la main.

— Nous nous retrouverons ici à huit heures et demie, ma chérie.

Il soupira.

— Ah, comme j'ai hâte d'être avec vous !

La jeune fille réussit à lui adresser un faible sourire. Puis elle courut jusqu'à sa chambre et se jeta sur son lit en sanglotant.

«Il dit qu'il m'aime, mais il ne me trouve pas assez bien pour m'épouser! C'est la preuve qu'il ne m'aime pas assez... Moi, si j'étais tombée amoureuse d'un balayeur des rues, je n'aurais pas hésité une seconde... »

On frappa. Pensant que c'était Denise, la femme de chambre, elle alla ouvrir en s'essuyant les yeux. Elle trouva sur le seuil un valet qui lui tendit un plateau d'argent sur lequel était posée une lettre.

— Monsieur le duc m'a chargé de vous apporter ceci, madame.

— Merci.

Un fol espoir, un absurde espoir avait envahi la jeune fille. Et si le duc lui envoyait une demande en mariage écrite ?

Elle s'empressa de décacheter l'enveloppe et en sortit un feuillet en vélin.

Mon adorée,

Le messenger que le roi d'Italie m'a envoyé n'est autre que son fils aîné.

Vous vous doutez bien que je suis obligé de recevoir le prince en grande pompe et de l'inviter à dîner. Il voudra certainement ensuite aller au Moulin-Rouge pour voir danser le french cancan... Dans ces conditions, vous comprendrez qu'il ne peut être question que nous allions ce soir au restaurant comme je l'avais prévu.

Mais ce n'est que partie remise! Demain, le prince sera parti, la soirée sera à nous !

Je vous aime, et j'espère pouvoir demain vous témoigner enfin tout mon amour, Julien Silena relut plusieurs fois cette lettre. Puis un petit sourire triste lui vint aux lèvres.

« Si par hasard j'acceptais d'aller vivre dans la jolie maison près du bois de Boulogne, voilà ce qui arriverait à chaque instant... »

Après avoir laissé échapper un long soupir, elle murmura :

— Il ne me reste plus qu'à rentrer à Londres.

A Paris, un petit miracle s'était produit : elle avait trouvé l'amour... Hélas, l'homme qu'elle aimait lui avait seulement proposé de devenir sa maîtresse !

« Ce qui prouve que, s'il me trouve à son goût, il ne me respecte pas suffisamment pour faire de moi sa femme. Oui, il ne me reste plus qu'à rentrer à Londres, à recommencer à aller de bal en bal... et à tenter d'oublier mon séjour au palais de Lavisé. Cette parenthèse magique dans mon existence, ce songe merveilleux... »

Si la jeune fille s'était écoutée, elle se serait remise au lit pour sangloter tout son soûl...

« Je pleurerai plus tard, se dit-elle. Pour le moment, il me faut agir ! »

Elle ouvrit la porte du placard où étaient rangées ses malles.

« Je ne peux pas partir avec mes bagages... Quelqu'un risquerait de prévenir le duc, et il ferait certainement tout ce qui est en son pouvoir pour m'obliger à rester. »

Sa femme de chambre arriva sur ces entrefaites et fit couler le bain.

— Denise, je ne sors pas ce soir, lui dit Silena. Aussi je dînerai tranquillement ici, en peignoir, et je me mettrai au lit de bonne heure.

— Vous avez raison de vous reposer un peu, madame. Vous avez eu des journées bien remplies avec l'exposition...

La femme de chambre lui adressa un sourire qui était presque de connivence.

— Vos soirées aussi étaient bien remplies !

Silena eut un petit frisson.

« Les domestiques se sont rendu compte que le duc s'intéressait à moi... Ah, les ragots ont dû aller bon train à l'office ! »

— Vous devez être fatiguée, ajouta Denise.

« Je ne suis pas fatiguée, mais malheureuse », eut envie de rétorquer la jeune fille.

Un peu plus tard, tout en se glissant dans l'eau tiède et parfumée, elle pensa à la jolie maison du Bois.

« Elle ne sera pas perdue pour tout le monde, se dit-elle avec cynisme. Le duc ne tardera pas à y installer l'une de ses maîtresses... Une jolie fille qui saura le combler... »

Après avoir revêtu sa chemise de nuit et un léger déshabillé, elle se rendit dans le salon qui faisait suite à sa chambre. Mais elle fut incapable d'avaler une bouchée du délicieux dîner qu'on lui avait apporté sur un plateau.

— Vous n'avez pas faim, madame ? demanda Denise avec inquiétude. Seriez-vous malade ?

— Pas du tout. Mais j'ai mangé plus que d'habitude à midi, prétendit Silena. Vous pouvez descendre ce plateau.

— Bien, madame. Je vous souhaite une bonne nuit.

— Merci, Denise.

— À demain, madame !

« Demain, je serai loin ! » pensa la jeune fille avec amertume.

Après le départ de la femme de chambre, elle sortit sa tenue de voyage d'une armoire. Elle avait l'intention de se rendre à la gare du Nord le lendemain matin dès l'aube.

« Avec un peu de chance, je pourrai prendre le premier train en partance pour Calais. Quant à mes bagages... »

Elle haussa les épaules.

« Je les retrouverai bien un jour ! Je suppose que le duc ordonnera qu'on les fasse expédier à Mme Groves, chez le comte de Fenlocke... »

La jeune-fille s'approcha de la fenêtre et contempla le jardin qu'envahissait peu à peu le crépuscule.

« Si un prince italien n'était pas arrivé inopinément, je serais en ce moment avec Julien... »

Elle eut l'impression que son cœur se déchirait.

La nuit tomba et, une à une, les étoiles s'allumèrent dans le ciel. Combien de temps demeura-t-elle ainsi, debout devant la fenêtre ? Elle aurait été bien incapable de le dire !

A pas lents, elle revint vers le centre de la pièce et s'arrêta devant les vêtements qu'elle avait disposés sur un fauteuil pour le lendemain.

— Mon Dieu, j'allais oublier le revolver...

Elle avait laissé dans la salle d'exposition le petit revolver que Dawson, le majordome, avait voulu qu'elle emporte en voyage. L'un des exposants, qui était d'origine russe, avait insisté pour le voir quand elle lui en avait parlé.

Après s'être extasié, il lui avait expliqué que ces petits revolvers étaient fabriqués à la seule intention des tsarines par les meilleurs orfèvres de Moscou ou de Saint-Pétersbourg, en collaboration avec des armuriers.

— C'est une arme de grand prix, lui dit-il. Il serait bien dommage que vous la perdiez...

— Oh, j'y fais grande attention !

En dépit de cette affirmation, elle l'avait laissée dans l'un des tiroirs situés sous les vitrines où étaient exposées les tabatières de son père.

«Il faut que je récupère non seulement le revolver, mais aussi les tabatières ! Je n'aurai qu'à les mettre dans l'une de mes malles et l'on m'expédiera tout cela à Londres... »

Elle réprima un sanglot.

«Je suis malheureuse comme les pierres, j'ai envie de me cacher dans un coin pour mourir...

et il faut malgré tout que je pense à mille détails triviaux ! »

Comme elle ne pouvait pas se rendre en négligé dans la salle d'exposition, elle revêtit la robe noire qu'elle avait l'intention de porter pour le voyage.

Après avoir entrouvert la porte de son appartement, elle écouta. Le palais n'aurait pas pu être plus calme ni plus silencieux...

«Il faut dire qu'à cette heure tardive, tout le monde doit être au lit ! »

La jeune fille fit un détour pour éviter le grand hall où devait se trouver un valet de garde.

En arrivant dans la salle de bal où se tenait l'exposition, elle fut surprise de voir autant de lumières. Puis elle se souvint que le duc lui avait dit que quatre hommes armés veillaient du coucher du soleil jusqu'à l'aube sur les joyaux des Lavisé.

« Ils ne vont bien évidemment pas rester dans le noir toute la nuit ! »

Tout en se dirigeant vers son stand, la jeune fille se dit que ces gardiens ne faisaient pas très bien leur travail...

« Ils n'ont même pas remarqué mon entrée ! Il faut dire que je ne fais pas beaucoup de bruit... »

En arrivant près des vitrines où étaient exposées les tabatières, elle entendit Spiros Calypoulos parler en grec. Comme elle n'avait aucune envie d'attirer son attention, elle se mit à marcher sur la pointe des pieds.

Elle trouva le revolver à l'endroit où elle l'avait laissé et le mit dans sa

poche. Elle s'apprêtait à empiler les tabatières dans le sac en toile que, malgré son désarroi, elle avait eu la présence d'esprit de glisser sous son bras avant de descendre, quand elle entendit un bruit sourd.

« C'est bizarre, pensa-t-elle. On dirait que quel qu'un vient de s'effondrer lourdement sur le parquet ciré... »

— Cela en fait deux de moins, dit Spiros Calypoulos. Dans un quart d'heure, tout au plus, ils seront tous morts.

Horriifiée, Silena retint sa respiration.

— Le poison fait donc son effet aussi rapidement? demanda l'un des complices du Grec.

— Oui, à la seule condition qu'il soit mélangé à un vin très fort.

Spiros Calypoulos ricana.

— Akilis s'est occupé de cela !

— Maintenant, il ne nous reste plus, à Akilis et à moi, qu'à attendre que les quatre gardiens soient morts pour agir.

— Rien ne presse! assura Spiros Calypoulos. Nous avons toute la nuit.

— Quelle bonne idée de penser au poison! Au fond, je préfère cela au couteau ou aux armes à feu.

— Moi aussi. Mais vous devrez quand même utiliser une arme pour tuer le duc...

En proie à une terreur sans nom, Silena était transformée en statue. Son cœur battait si fort qu'elle avait l'impression que l'on n'entendait plus que lui.

— Surtout, arrangez-vous pour obtenir la clé du coffre-fort avant de l'égorger, reprit Spiros Calypoulos.

Silena porta les mains à son cœur.

— Ne vous inquiétez pas, Spiros! lança l'un des complices du Grec avec un rire sardonique.

Nous le torturerons comme nous savons si bien le faire jusqu'à ce qu'il avoue où se trouve la clé.

— Il ne faut surtout pas qu'il crie !

— Ne vous inquiétez pas, répéta le bandit.

Silena se cacha derrière les vitrines.

« Mon Dieu, ils veulent tuer le duc ! Il faut que je réussisse à le sauver... Mais je dois tout d'abord partir d'ici sans que Spiros Calypoulos et ses complices s'aperçoivent de ma présence. Sinon, ils me tueront, moi aussi ! »

N'avaient-ils pas déjà tué deux des gardiens ? Ces sinistres individus étaient prêts à tout pour arriver à leurs fins !

Serrant son revolver dans sa main droite, elle se dirigea vers la sortie en passant derrière les stands des exposants. Ce fut par miracle qu'elle réussit à atteindre la porte sans se faire remarquer.

À ce moment-là - à ce moment-là seulement -, elle se mit à courir de toute la vitesse de ses jambes. Elle courait comme jamais elle n'avait couru de sa vie...

Elle gravit l'escalier quatre à quatre, fila comme une flèche dans le couloir principal et arriva devant chez le duc. Sans hésiter une seule seconde, elle ouvrit la porte.

Julien dormait dans le grand lit à baldaquin qui trônait au milieu de la pièce à peine éclairée par un rai de lune.

Silena le secoua.

— Vite, réveillez-vous !

Avec la rapidité d'un homme habitué à faire face à toutes les situations en un temps record, le duc s'éveilla et s'assit dans son lit.

— Que se passe-t-il ?

Il reconnut la silhouette de la jeune fille.

— Lucy ! Que faites-vous ici ?

— Spiros Calypoulos a empoisonné les gardiens. Il va venir avec ses complices pour...

pour vous torturer jusqu'à... jusqu'à ce que vous leur remettiez la clé du coffre contenant les bijoux. Puis ils vous tueront...

L'espace d'un instant, elle craignit que le duc ne refuse de la croire.

— Suivez-moi! ordonna-t-il.

Il sortit du lit et, dans sa longue chemise blanche, se dirigea vers la cheminée - pour prendre une arme, supposa la jeune fille. Elle s'apprêtait à lui tendre son revolver quand elle entendit un petit craquement.

L'un des panneaux en chêne qui encadraient la cheminée venait de pivoter.

— Attendez-moi ici pendant que je passe quelques vêtements, lui dit Julien.

Il alla à la porte et ferma le verrou avant d'allumer une lampe. Docile, Silena pénétra dans le passage secret où le duc la rejoignit quelques instants plus tard, seulement vêtu d'un pantalon et d'une chemise. Dans une main, il avait un revolver, dans l'autre, une torche.

Après avoir embrassé tendrement la jeune fille sur la joue, il déclara :

— J'aurais dû me douter d'un mauvais coup de ce genre. Merci, mon amour, d'être venue me sauver... Que faisiez-vous donc en pleine nuit dans la salle d'exposition ?

— Je voulais y prendre quelque chose que j'avais oublié. A côté, Spiros Calypoulos parlait à deux hommes... Des Grecs, eux aussi. Ils disaient qu'ils avaient donné du vin empoisonné aux quatre gardiens. Deux étaient déjà morts et... et ils attendaient que les deux autres meurent à leur tour pour monter ici et vous forcer sous la torture à leur remettre la clé du coffre-fort. Et puis...

Elle étouffa un sanglot avant d'ajouter :

— Et puis ils vous auraient tué !

Jusqu'à présent, dans le feu de l'action, elle n'avait pas eu le temps de penser. Soudain saisie par une peur rétrospective, elle se mit à trembler de tous ses membres. Le duc la serra contre lui.

— Vous m'avez sauvé, mon adorée ! Et maintenant, venez...

Ils descendirent un escalier étroit qui débouchait sur une porte basse.

Celle-ci, qui ne pouvait s'ouvrir que de l'intérieur, menait directement au jardin, et nul n'aurait pu soupçonner son existence car elle donnait sur un massif d'épais buissons de rhododendrons.

Comme le clair de lune leur permettait d'y voir suffisamment, le duc cacha sa torche derrière un tronc d'arbre et prit Silena par la main.

Elle tremblait toujours comme une feuille.

— Si... si je n'étais pas descendue... balbutia-t-elle.

— ... je n'aurais pas vu le jour se lever demain matin, termina Julien à sa place.

— C'est trop horrible !

— Oui, j'aurais dû me méfier davantage. Ce Spiros Calypoulos n'avait pas l'air très honnête... mais jamais je ne l'aurais cru capable d'aller jusqu'au meurtre !

Ils arrivèrent à la grille du palais. De l'autre côté se trouvait une guérite où veillait un soldat.

— Prévenez immédiatement le lieutenant Forest et ses hommes, lui dit le duc. Il y a du grabuge...

Le soldat lui présenta les armes avant de partir au pas de course.

— Dans quelques minutes, le lieutenant sera là avec toute une troupe, déclara le duc. Il vaut mieux que vous remontiez tranquillement dans votre chambre.

— Tranquillement! répéta-t-elle avec un rire qui ressemblait à un sanglot.

— Vous n'avez plus rien à craindre. Spiros Calypoulos et ses complices se retrouveront bientôt sous les verrous.

D'un ton dur, il ajouta:

— Et je veillerai à ce qu'ils passent la fin de leurs jours au bagne.

Le duc prit Silena par la taille.

— Je vous aime et je ne sais ce que je donnerais pour vous le prouver... Mais mieux vaut attendre que toute cette histoire soit terminée pour ne plus penser qu'à nous.

Il resserra son étreinte.

— Ah, ma bien-aimée ! Nous allons être si heureux ensemble dans notre petite maison !

Silena ne répondit pas.

— Je m'étais promis de veiller sur vous, reprit Julien. Et c'est vous qui me protégez ! Je vous en serai éternellement reconnaissant et...

Il s'interrompit car un officier s'approchait.

— On me dit qu'il y a du grabuge au palais...

— Par le plus grand des hasards, madame Groves vient de surprendre ce qui se trame dans la salle d'exposition. Spiros Calypoulos, le Grec qui expose des statues, a empoisonné les quatre gardiens. Avec ses deux complices...

Il se tourna vers Silena.

— Ils sont bien deux ?

— C'est ce qu'il m'a semblé.

— Ils veulent me torturer jusqu'à ce qu'ils obtiennent la clé du coffre. Puis après m'avoir tué, ils feront main basse sur les bijoux.

Le lieutenant hocha la tête.

— Ces merveilleux bijoux tentent beaucoup de monde, monsieur le duc.

— Mon erreur a été de les exposer au public. J'aurais mieux fait de les garder bien cachés !

Le lieutenant bomba le torse.

— Nous allons immédiatement encercler ces hommes et les mettre hors d'état de nuire...

— Quant à moi, je vais appeler un médecin. S'il arrive à temps, il pourra peut-être sauver les deux gardiens survivants...

Une petite troupe constituée d'une vingtaine de soldats en armes

apparus sur ces entrefaites.

Le lieutenant leur donna quelques ordres brefs et, dans le plus grand silence, ils se déployèrent en demi-cercle et se dirigèrent vers la salle de bal.

Resté seul avec la jeune fille, le duc lui pressa les mains.

— Une fois que ces scélérats seront arrêtés, mon adorée, je serai certainement obligé de me rendre au commissariat pour y faire une déposition. Je m'arrangerai pour que vous ne soyez pas mêlée à cette affaire...

— Merci!

— Cela risque de faire couler beaucoup d'encre...

— C'est à craindre !

— Vous pensez bien que les journaux ne vont pas laisser passer une pareille histoire sous silence !

Silena joignit les mains.

— Je vous en supplie, arrangez-vous pour que mon nom ne soit pas cité !

Elle se rendait compte que si elle était obligée de témoigner devant des policiers, elle serait obligée aussi de le faire sous son véritable nom...

Julien sourit.

— Vous préférez rester dans l'ombre, ma chérie... N'ayez crainte, vos souhaits seront respectés. Vous vivrez désormais cachée aux yeux du monde !

Profondément blessée, la jeune fille détourna la tête.

«C'est donc seulement cela que l'homme que j'aime de toute mon âme me propose? D'être à son entière disposition, quand il le voudra bien, quand il en aura le temps...»

Une idée lui vint.

— Julien, si vous voulez être assez bon pour prendre les tabatières de... du comte de Fenlocke, je n'aurai pas besoin de me montrer à l'exposition demain. Si par hasard quelqu'un demande où je suis passée, vous n'aurez qu'à dire que j'ai la migraine.

— Cela vaut mieux. Et demain soir, nous irons ensemble voir votre maison du Bois. Vous me direz ce qu'il y manque et je le ferai immédiatement acheter.

De nouveau, la jeune fille se détourna.

Le duc l'accompagna jusque dans le hall du palais. On entendait des cris et des coups sourds au loin, tandis que plusieurs valets à moitié réveillés couraient en tous sens.

— Montez vite vous enfermer dans vos appartements, mon adorée. Je vous promets que vous ne serez pas mêlée au scandale.

— Merci! dit Silena avant de gravir l'escalier en courant.

Une fois arrivée dans sa chambre, elle jeta un coup d'œil à la pendule et constata qu'il était déjà plus de trois heures du matin. Sans perdre de temps, elle enfila sa veste et se coiffa de son chapeau. Puis elle mit le petit revolver à la crosse incrustée de diamants et d'améthystes dans son sac à main.

«Je peux partir maintenant. Ils doivent être tous dans la salle d'exposition...»

Elle sortit par la petite porte de côté où, d'ordinaire, une voiture les attendait, elle et le duc.

Bien sûr, il n'y avait pas de véhicule dehors, et - pas très rassurée -, elle dut marcher dans la rue déserte jusqu'à ce qu'elle eût la chance d'apercevoir un fiacre.

Elle lui fit signe.

— Où voulez-vous aller à une heure pareille, madame ? demanda le cocher.

— À la gare du Nord, s'il vous plaît.

Il hésita.

— C'est que ce n'est pas du tout mon chemin. Je rentrais chez moi...

— Je suis obligée de prendre le premier train pour Calais. Je vous paierai le double de la course si vous me conduisez à la gare.

Cette promesse suffit à décider le cocher.

— Montez, madame !

Silena ne se fit pas prier. Elle jeta un coup d'œil en arrière, en direction du palais de Lavisé.

«Adieu, mon amour! Adieu...»

Un train partait pour Calais à six heures et demie du matin. Si les wagons de troisième classe étaient pleins, ceux de seconde ne l'étaient qu'à moitié, et il n'y avait pratiquement personne dans ceux de première.

Silena eut donc un compartiment pour elle seule pendant toute la durée du voyage jusqu'à Calais. Et elle put enfin pleurer tout son soul...

Elle comprenait seulement maintenant que l'amour n'était pas forcément synonyme de bonheur.

« J'aime Julien et je l'aimerai toujours... Mais lui ne m'aime pas vraiment. Pas assez, en tout cas, pour faire de moi sa femme. »

Le duc avait le tort d'attacher trop d'importance aux conventions sociales et aux réactions de sa famille.

Mais la jeune fille savait que si elle lui avait appris qu'elle n'était autre que la fille du comte de Fenlocke, tout aurait été différent.

« Il m'aurait alors demandée en mariage... et nous aurions pu être relativement heureux ensemble. Pas assez, toutefois ! Et la pensée que son amour n'était pas suffisamment fort m'aurait toujours hantée... »

Elle pinça les lèvres.

« Et puis je l'aurais toujours soupçonné d'entretenir une maîtresse dans la jolie maison qu'il a achetée à mon intention », pensa-t-elle avec amertume.

Le reste du voyage s'effectua sans encombre. Personne n'eut l'idée de l'importuner. Sa tenue de deuil, son visage ravagé et ses yeux rougis inspiraient autant de respect aux autres passagers qu'aux employés.

Il était déjà huit heures du soir quand elle arriva à la gare Victoria. Elle se rendit dans les toilettes pour dames et vérifia sa tenue.

« Mon Dieu, j'ai une mine à faire peur ! Je ne peux pas arriver à la maison dans un état pareil ! »

Elle se passa le visage à l'eau fraîche et se recoiffa. Puis elle prit un fiacre et se fit conduire à Park Lane. Quand elle sonna à la porte de l'hôtel particulier des Fenlocke, il fallut un certain temps avant qu'on ne vienne lui ouvrir.

«Comme mon père n'est pas là, et moi pas davantage, les domestiques doivent être tous réunis dans la salle à manger réservée au personnel...»

Enfin, le majordome apparut. En voyant la jeune fille, son visage s'éclaira.

— Mademoiselle Silena ! Quelle surprise ! Je ne savais pas que vous deviez rentrer ce soir !

— Je n'ai pas eu le temps de vous prévenir.

Il fronça les sourcils.

— Vous n'avez pas de bagages ?

— Ne vous inquiétez pas, Dawson, ils suivront...

Le majordome paraissait très intrigué, mais il n'osa pas poser de questions. Et la jeune fille n'allait certainement pas lui fournir d'explications !

— Je vais dire à Eileen que vous êtes de retour, mademoiselle Silena.

— Merci, Dawson. Je monte tout de suite dans ma chambre... Je vous avoue que je suis un peu fatiguée après un pareil voyage !

— Avez-vous dîné, mademoiselle Silena ?

— Oui, oui... prétendit la jeune fille qui n'avait rien mangé depuis la veille. Demandez à Eileen de m'apporter un verre de lait, s'il vous plaît.

— Bien, mademoiselle Silena.

— Je ne prendrai rien d'autre.

Silena était déjà à moitié déshabillée quand Eileen la rejoignit dans sa chambre.

— Que je suis contente de vous savoir de retour, mademoiselle Silena !

— Vous êtes gentille, Eileen, fit la jeune fille avec effort.

— Quand M. Dawson m'a dit que vous veniez d'arriver, je n'en ai pas cru mes oreilles. Je me demandais justement ce matin quand vous alliez revenir...

— Eh bien, me voilà ! Mais je suis très fatiguée et tout ce que je veux, c'est dormir... Ne venez surtout pas me réveiller demain ! Attendez que je sonne !

— Très bien, mademoiselle Silena.

Après le départ de la femme de chambre, Silena acheva de se déshabiller, fit un brin de toilette et se mit au lit.

— Julien... fit-elle à mi-voix.

Un sanglot sec la secoua.

«Je l'aime! Je l'aime de tout mon cœur et de toute mon âme... Et je suis partie alors que, si je l'avais voulu, j'aurais pu devenir sa femme ! »

Elle aurait voulu pleurer, mais elle avait déjà tant versé de larmes que celles-ci étaient taries.

«Qui a dit qu'un chagrin d'amour durait toute la vie? se demanda-t-elle avec une infinie amertume. Serai-je malheureuse jusqu'à la fin de mes jours ? »

Elle était épuisée, mais le sommeil refusait de venir.

«Que vais-je devenir? Je n'ai aucune envie de rester à Londres pour recommencer cette ronde lassante de bals et de réceptions ! Ne ferais-je pas mieux d'aller à la campagne pour y attendre le retour de mon père ? »

Ce dernier devait certainement lui avoir écrit. Mais après une nuit blanche et une journée de voyage, elle se sentait trop lasse pour demander qu'on lui apporte son courrier.

«Je verrai tout cela demain... »

La fatigue eut enfin raison d'elle et elle sombra dans un lourd sommeil sans rêves.

Lorsqu'elle s'éveilla, le soleil brillait, déjà haut dans le ciel.

«Il doit être très tard... »

Un coup d'œil à la pendule le lui confirma: il était près de midi !

Eileen arriva dès qu'elle sonna.

— Je commençais à m'inquiéter, mademoiselle Silena! Mais comme vous aviez demandé que l'on vous laisse dormir, je n'ai pas osé vous déranger...

— Vous avez bien fait.

— Vous deviez être très fatiguée, mademoiselle Silena !

— En effet, rétorqua brièvement la jeune fille.

Si la femme de chambre n'osa pas poser davantage de questions, le majordome se montra moins discret.

— Je me faisais bien du souci à votre sujet, mademoiselle Silena! «Que dirai-je à milord s'il revient inopinément ? » ne cessais-je de me demander. Songez un peu! Je ne savais même pas où vous étiez !

— Mais je vous avais dit que j'allais à Paris.

— Vous ne m'aviez laissé aucune adresse !

— J'étais chez des amis. Vous avez eu tort de vous inquiéter, Dawson !

— Mettez-vous à ma place, mademoiselle Silena! fit le vieux majordome d'un ton plein de reproche.

Après un silence, il ajouta :

— Je peux vous dire que vous avez causé presque une émeute parmi vos soupirants. Ils ont été au moins une trentaine à venir prendre de vos nouvelles !

— Vous avez su les rassurer, j'en suis persuadée.

— Je me suis débrouillé comme je l'ai pu. Mais ces jeunes messieurs sont tellement soupçonneux...

— Soupçonneux ? Comment cela ?

— Certains devaient penser que vous étiez peut-être là où vous n'auriez pas dû être.

Elle se força à rire.

— Je vais vous dire quelque chose, Dawson.

— Oui, mademoiselle Silena?

— Eh bien, je me soucie de l'opinion de ces messieurs comme d'une guigne, ainsi que l'aurait dit ma Nanny.

Le majordome prit un air réprobateur, mais il n'osa pas faire davantage la leçon à la jeune fille.

— Ai-je du courrier, Dawson ?

— Des piles de lettres vous attendent, mademoiselle Silena. Il y en avait tant qu'il n'y aurait pas eu assez de place sur votre secrétaire. Je les ai mises dans le bureau de milord.

— Merci, Dawson.

— Milady était un peu souffrante ces derniers temps. Le médecin lui a conseillé de garder la chambre.

— J'irai l'embrasser tout à l'heure.

— Si milady ne peut pas vous accompagner au bal, il vous faudra un autre chaperon, mademoiselle Silena.

— Nous verrons cela plus tard ! fit la jeune fille avec une totale indifférence.

— Milady, qui pense à tout, a déjà dû s'arranger pour que l'une de ses parentes puisse la remplacer, insista le majordome.

— Nous verrons cela plus tard, répéta Silena. Y a-t-il des nouvelles de milord ?

— Je ne crois pas, mademoiselle Silena.

Le vieux majordome sourit.

— Mais je ne me fais pas de souci pour milord ! Il est parfaitement capable de faire face à toutes les situations !

« On ne peut pas en dire autant de moi », pensa la jeune fille avec amertume.

Son voyage à Paris avait été un acte impulsif. Elle s'était lancée dans l'aventure sans réfléchir, persuadée d'être - tout comme son père - protégée par une bonne étoile.

« J'ai rencontré l'amour... Mais cet amour n'était pas vraiment payé de retour. Que vais-je devenir maintenant ? Je sais que mon cœur ne battra jamais pour un autre... et que je ne me marierai pas. »

Elle avait hâte de retourner à la campagne et de retrouver ses chevaux et ses chiens.

« Au milieu de la nature, je serai beaucoup mieux qu'ici, même si, en l'absence de mon père, je me trouverai bien seule dans ce vaste château ! Bah, je n'aurai qu'à monter à cheval toute la journée ! »

Elle se dit qu'elle avait toujours la possibilité d'inviter Mary, une amie de son âge qui ne pouvait participer à la saison parce qu'elle était en deuil.

« A vrai dire, je préfère la solitude à la compagnie de cette pauvre Mary qui ne cessera de pleurnicher parce qu'elle ne peut pas aller au bal. »

Il n'y avait qu'une seule personne au monde avec laquelle elle souhaitait être. Le duc de Lavisé...

Les heures qu'ils avaient passées ensemble avaient toutes été plus merveilleuses les unes que les autres.

« Jamais je ne pourrai revivre cela avec un autre, pensa-t-elle avec désespoir. Jamais ! »

Et quand le duc l'avait embrassée, dans cette petite maison si joliment décorée, elle avait cru monter au septième ciel...

« A quoi bon penser à tout cela ? Je ne le reverrai pas... Il ne me reste plus qu'à recommencer une nouvelle vie. Une vie sans amour. »

S'efforçant d'ignorer l'image de Julien, qui ne cessait de s'imposer à elle, elle se rendit dans le bureau de son père. Après s'être assise à la table de travail du comte de Fenlocke, elle prit un coupe-papier en or pour ouvrir le courrier.

M. Summers, le secrétaire, avait déjà fait un tri et gardé les factures et les lettres administratives. Il restait les invitations - en grand nombre -, des demandes en mariage, et quelques lettres d'amour.

La jeune fille laissa échapper un rire plein de cynisme.

« Ils prétendent m'aimer ! Mais je ne suis pas dupe : ils n'en veulent qu'à mon argent ! »

Elle était très étonnée de ne pas avoir de nouvelles de son père.

« M. Summers connaît son écriture. S'il avait reçu quoi que ce soit, il l'aurait mis bien en vue. »

Silena trouva quelques lettres d'affaires qui avaient échappé à l'œil pourtant perspicace du secrétaire.

« Il faudra que je remette tout cela à M. Summers. Mais pas maintenant... Je n'ai envie de parler à personne », se dit-elle en se levant.

Elle alla se poster devant la fenêtre et regarda sans vraiment le voir le petit parc qui s'étendait derrière l'hôtel particulier. Ce qu'elle voyait en réalité, c'était le jardin de la maison du bois de Boulogne.

« J'aurais été si heureuse là avec Julien... Nous nous serions embrassés à en perdre le souffle, nous nous serions promenés la main dans la main autour du petit lac artificiel en admirant cette jolie fontaine qui lance vers le ciel des jets d'eau irisés... »

Elle porta les mains à son cœur.

— Je l'aime, fit-elle à mi-voix. Oh, comme je l'aime !

La porte s'ouvrit juste à ce moment-là et Dawson annonça pompeusement :

— Monsieur le duc de Lavisé...

Il y eut une petite note sarcastique dans sa voix tandis qu'il ajoutait :

— ... demande à voir Mme Groves !

Silena se demanda si elle ne rêvait pas... Elle se retourna, soudain très pâle.

Mais elle avait bien entendu! C'était Julien qui faisait son entrée, tandis que le majordome se retirait discrètement...

— Vous... murmura Silena d'une voix blanche.

Leurs yeux se rencontrèrent... et soudain il n'y eut plus qu'eux au monde. Une fraction de seconde plus tard, ils étaient dans les bras l'un de l'autre.

— Pourquoi vous êtes-vous enfuie? demanda le duc.

Sans attendre sa réponse, il prit ses lèvres dans un baiser passionné. Les yeux clos, elle se blottit contre lui.

— J'ai cru devenir fou quand j'ai découvert que vous étiez partie, reprit-il. Comment avez-vous pu me faire cela ?

Et il reprit ses lèvres. Après un baiser sans fin, il releva de nouveau la tête.

— Mon amour, pardonnez-moi. J'ai eu tort de vous proposer quelque chose que vous ne pouviez accepter. C'était idiot de ma part. Je l'ai compris trop tard... et j'ai souffert mille morts ! J'avais tellement peur de ne pas vous retrouver !

Il eut un long soupir.

— Grâce à Dieu, vous êtes là ! Sinon j'aurais été obligé de vous chercher partout dans Londres...

Il resserra son étreinte avant de déclarer avec passion :

— Lucy, je ne peux pas vivre sans vous !

La jeune fille était tellement émue qu'elle était incapable de parler.

— Nous allons nous marier, mon adorée, reprit Julien. Et nous ne nous quitterons plus jamais... Le monde est grand ! Rien ne nous oblige à vivre à Paris.

La stupeur de Silena était si grande qu'elle ne parvenait toujours pas à exprimer le moindre son.

— Nous nous marierons à Londres, dit le duc. Puis nous ferons un interminable voyage de noces jusqu'à ce que nous trouvions l'endroit paradisiaque où nous aurons envie de passer le reste de notre vie. Et nous serons merveilleusement heureux ensemble !

Il plongeait son regard dans celui de Silena.

— Sans vous, ma bien-aimée, ma vie n'a aucun sens !

La jeune fille retrouva enfin sa voix.

— Vous... vous êtes venu à Londres pour moi ?

— Évidemment ! Et je tiens à ce que notre mariage soit célébré dans les plus brefs délais.

Je ne veux plus risquer de vous perdre !

Quelques minutes auparavant, Silena croyait toucher le fin fond du désespoir. Tout lui semblait sombre, morne et triste... Soudain la vie reprenait ses droits, et elle avait l'impression que le soleil pénétrait à flots dans son cœur.

Quoi ? Le duc était prêt à l'épouser, alors qu'il croyait toujours qu'elle était Mme Groves ?

Cela signifiait donc qu'il l'aimait... Qu'il l'aimait vraiment !

— Il... il faut que je vous avoue quelque chose, balbutia-t-elle.

— Je vous écoute, mon adorée.

— Je... euh, je ne suis pas...

Elle n'eut pas le temps d'en dire davantage car il y eut un bruit de voix dans le couloir. Puis la porte s'ouvrit et, lorsqu'un homme entra, le duc de Lavisé laissa aussitôt retomber ses bras et s'écarta de quelques pas de la jeune fille.

Le nouveau venu n'était autre que le comte de Fenlocke.

— Me voici de retour, ma chérie ! s'exclama-t-il. J'ai mille choses à te

raconter !

Silena courut se jeter dans les bras de son père. Après l'avoir embrassée, ce dernier déclara :

— Dawson m'a dit que tu avais un visiteur.

Il se tourna vers le duc.

— Mais c'est Julien de Lavisé ! s'écria-t-il avec étonnement.

Il lui tendit la main avec chaleur.

— Cela me fait très plaisir de vous revoir, Julien. La dernière fois que nous avons eu l'occasion de nous rencontrer, c'était à Paris - il y a déjà plusieurs années de cela.

Avec un sourire, il ajouta :

— Vous étiez encore un adolescent à l'époque...

Mais le duc ne souriait pas... Son regard soupçonneux allait du comte à Silena.

«Il a vu mon père m'embrasser, il l'a entendu m'appeler ma chérie... et il se pose naturellement des questions! » se dit la jeune fille, amusée.

— Que représente exactement pour vous Mme Groves ? demanda Julien d'un ton agressif.

Le comte haussa les sourcils.

— Mme Groves? répéta-t-il avec une visible stupeur. Mais...

— Il s'est passé beaucoup de choses en votre absence, père, s'empressa de dire Silena.

Tout d'abord, sachez que je suis allée à Paris...

— À Paris? Mais...

— Le duc de Lavisé vous a envoyé une lettre pour vous demander de participer à l'exposition d'objets anciens qu'il organisait en faveur des pauvres. Comme je m'ennuyais autant à Londres que vous... je me suis rendue à Paris en prétendant vous représenter.

— Que fait Lucy Groves dans toute cette histoire abracadabrante ? demanda le comte de Fenlocke.

— J'ai voyagé avec son passeport et j'ai prétendu être veuve.

— Par exemple !

— Je n'y comprends rien, déclara le duc de Lavisé. Que racontez-vous là, Lucy?

— Elle ne s'appelle pas Lucy, mais Silena! fit le comte de Fenlocke.

— Et elle serait...

— Ma fille, évidemment ! Elle a fait son entrée dans le monde cette année. C'était sa première saison et elle a eu beaucoup de succès. Et maintenant elle me dit qu'au lieu d'aller tous les soirs au bal, elle est partie pour Paris? Je suis vraiment abasourdi !

— Je vais tout vous raconter depuis le début, père, dit la jeune fille. Mais tout d'abord, sachez que j'aime Julien. Et qu'il m'aime, lui aussi...

Le comte de Fenlocke éclata de rire.

— Voilà une bien bonne nouvelle ! Si tu dois épouser quelqu'un, je préfère cent fois -

mille fois ! - que ce soit lui plutôt que l'un de ces coureurs de dot qui flairent l'argent à des lieues...

— Si vous êtes abasourdi, mon ami, lui dit le duc de Lavisé, je vous avouerai que je le suis encore plus que vous.

— Pourquoi n'avez-vous pas écrit, père? demanda Silena. Votre voyage s'est-il bien passé?

— Ma foi, oui. Même si je ne suis pas allé en Égypte... En faisant escale à Malte, devinez un peu ce que j'ai trouvé ?

— Dites vite, père !

— Un trésor dans une tombe datant de plusieurs siècles avant J.-C.

— Est-ce possible ?

— Je suis sûr que cette tombe recèle d'autres merveilles, mais je n'ai

pas voulu faire davantage de recherches avant d'acheter le terrain. Je suis revenu à Londres pour être sûr qu'il est désormais ma propriété et que je peux commencer les fouilles.

— Félicitations ! lui dit le duc. On dit que tout ce que vous touchez se transforme en or...

et je m'aperçois que c'est la vérité.

— Oh, j'ai découvert cela tout à fait par hasard ! Mon intuition me disait qu'il y avait certainement quelque chose d'intéressant sous ce tumulus...

— Votre intuition ne vous trompe jamais, père !

— Il faut que tu viennes avec moi pour voir cela, Silena. Cela devrait t'intéresser beaucoup et...

— Je suis désolé, coupa Julien. Mais Lucy... euh, Silena doit tout d'abord m'épouser.

Le comte de Fenlocke, qui ne pensait qu'à sa nouvelle trouvaille, laissa échapper une exclamation.

— Ah, oui, c'est vrai !

— J'aurais bien trop peur de la perdre pour la laisser partir ! reprit le duc de Lavisé. Je ne serai tranquille que le jour où elle portera mon nom.

Il prit la main de la jeune fille.

— Ce M. Groves dont vous portiez le deuil existait-il vraiment ?

— Oui, mais je ne l'ai jamais connu. Devenue veuve, la véritable Mme Groves a tenu pendant quelques mois le secrétariat de mon père. Puis elle est morte à son tour...

— J'avais gardé son passeport dans l'un des tiroirs de mon bureau, murmura le comte.

— C'est grâce à ce document que je me suis rendue en France.

Julien pressa la main de la jeune fille en la contemplant avec adoration.

— Il y avait quelque chose qui ne cadrait pas, remarqua-t-il.

— Comment cela ?

— Je n'arrivais pas à comprendre comment une femme qui avait été mariée pouvait être par moments aussi candide. Par exemple, le côté scabreux du french cancan vous a complètement échappé.

— Comment cela? répéta Silena en fronçant les sourcils.

Le duc de Lavisé ne put s'empêcher de rire.

— Savez-vous que vous êtes adorable ?

— Puisque vous voulez vous marier, vous aurez tout le temps de vous faire les yeux doux et de vous parler d'amour, fit le père de la jeune fille avec un soupçon d'ironie. Pour le moment, je voudrais bien que vous me racontiez enfin ce qui s'est passé pendant mon absence !

Silena parut confuse.

— Eh bien... j'étais lasse d'aller au bal tous les soirs et d'être poursuivie par ces jeunes gens qui ne s'intéressaient nullement à moi, mais à ma dot. En lisant la lettre que Julien vous avait écrite, j'ai eu une idée...

Elle expliqua comment elle avait décidé de se rendre à Paris pour exposer au palais de Lavisé une partie de la collection des tabatières de son père.

Le duc intervint à ce moment-là.

— N'ayez crainte, je les ai rapportées ! Ainsi que les deux malles que vous aviez laissées derrière vous, Silena...

— Je pensais que vous expédieriez tout cela un jour à mon père. Mais j'étais loin de m'attendre à ce que vous veniez vous-même !

— Vous n'aviez donc pas compris que je tenais vraiment à vous ?

La jeune fille lui adressa un sourire éblouissant.

— Je le sais, maintenant que vous m'avez dit être prêt à braver le qu'en-dira-t-on pour épouser une certaine Lucy Groves...

Tous deux racontèrent ensuite comment Silena avait réussi à faire arrêter Spiros Calypoulos et ses complices.

— Votre fille m'a sauvé la vie ! dit le duc. Elle a su faire preuve non seulement d'un grand courage mais aussi de beaucoup de présence d'esprit.

Il se tourna vers la jeune fille.

— Malgré les efforts déployés par les médecins, il a été impossible de sauver les gardes que ces bandits avaient empoisonnés. Spiros Calypoulos a avoué que son intention était de me torturer afin d'obtenir la clé du coffre-fort. Ensuite, il m'aurait tué pour éliminer un témoin gênant...

Soudain très pâle, Silena frissonna.

— Mon Dieu! Quelle horreur...

— Si Spiros Calypoulos et ses deux complices obtiennent la vie sauve, ils passeront le reste de leurs jours au bagne - ce qui ne vaut guère mieux ! dit le duc.

— Quelle aventure incroyable! s'exclama le comte de Fenlocke.

Il s'approcha de son bureau et jeta un coup d'œil aux piles de lettres qui s'y amoncelaient.

— Des invitations ! Encore et toujours des invitations ! grommela-t-il.

D'un revers de main, il repoussa les enveloppes en vélin.

— Grâce au ciel, je n'aurai pas besoin de les accepter... Dès que je me serai assuré que ce terrain est vraiment devenu ma propriété, je retournerai à Malte. Sinon quelqu'un va faire les fouilles avant moi...

Silena éclata de rire.

— Cela m'étonnerait, père! Si personne n'a songé à s'intéresser à ce tumulus depuis toutes ces années, pourquoi voulez-vous que cela change maintenant ?

— On ne sait jamais ! Je ne vais pas prendre de risques. J'ai hâte de repartir pour l'île de Malte et...

De nouveau, Julien l'interrompt.

— Dans ce cas, notre mariage doit être célébré le plus tôt possible. Je

suis sûr que je peux tout organiser avec l'ambassadeur de France pour qu'il ait lieu demain.

— Demain ! s'écria le comte de Fenlocke.

— Demain ! répéta Silena avec stupeur.

— Pourquoi attendre, puisque nous nous aimons ? lui demanda le duc.

Leurs yeux se rencontrèrent. Infiniment troublée, Silena lut dans les prunelles de Julien autant d'amour qu'il y en avait dans les siennes...

Comme le duc de Lavisé était catholique, ce fut dans une église catholique située non loin de l'hôtel particulier du comte de Fenlocke que fut célébré dans la plus grande discrétion le mariage de Silena.

« On a rarement vu des jeunes mariés aussi heureux ! » pensa le comte de Fenlocke.

Il était le seul, ainsi que deux témoins - Dawson, le fidèle majordome, et l'ambassadeur de France -, à assister à la cérémonie.

L'organisation de celle-ci avait demandé deux jours. Pendant ces quarante-huit heures, le comte de Fenlocke avait réussi à faire légaliser les documents le rendant propriétaire du terrain sur lequel il avait découvert cette tombe datant de plus de deux mille ans.

Silena avait eu le temps de s'acheter à Bond Street une merveilleuse robe tout en bouillonnés de satin blanc. Elle avait demandé à son père de sortir du coffre-fort le diadème en diamants de sa mère. Quant à la femme de chambre, elle avait été priée de faire repasser le voile de mariée en précieuse dentelle que la mère, la grand-mère et l'arrière-grand-mère de la jeune fille avaient porté le jour de leur mariage.

Julien devait déjà attendre la jeune fille devant l'autel lorsque le comte de Fenlocke l'emmena dans une voiture couverte jusqu'à l'église.

— Tu es la plus ravissante mariée du monde, ma chérie, dit-il avec émotion. Je suis fier d'avoir une fille aussi jolie que toi...

Après la cérémonie, tout le monde revint à l'hôtel particulier de Park Lane où une légère collation fut servie.

Le comte de Fenlocke leva sa coupe de champagne.

— Tous mes vœux de bonheur, mes chers enfants ! Et maintenant, il

faut que je vous parle de mon cadeau de mariage... C'est un grand yacht très moderne et très rapide que j'ai acheté à Malte pour revenir sans perdre de temps en Angleterre.

— C'est vraiment une excellente idée! s'écria Julien. J'étais justement sur le point de commander un nouveau yacht, car celui de mon père commençait à dater...

— Vous pourrez donc rentrer à Paris à bord de *La Sirène d'Or*, dit le comte de Fenlocke.

Julien sourit.

— Avant de regagner Paris, nous ferons un interminable voyage de noces...

— Votre famille va certainement beaucoup vous en vouloir de ne pas avoir été invitée à votre mariage, remarqua Silena.

Le duc éclata de rire.

— Tant pis! Quant à moi, je suis ravi d'avoir évité une grande cérémonie avec des centaines d'invités !

— Moi aussi, je suis très contente de ne pas avoir eu à subir cela! fit Silena dans une exclamation qui venait du cœur.

Le comte les conduisit ensuite à bord de *La Sirène d'Or* qui était amarrée sur la Tamise.

Prévenu par ses soins, le capitaine de ce superbe yacht tout blanc les attendait sur le pont.

Il s'inclina.

— Milord, milady, permettez-moi de vous présenter tous mes vœux de bonheur.

Le comte fit visiter aux nouveaux mariés le salon décoré d'une profusion de lys et de roses blanches.

— Comme c'est gentil d'avoir pensé à cela, père ! s'exclama Silena.

Sa confortable cabine, qui jouxtait celle du duc, était également fleurie.

Silena ouvrit de grands yeux en voyant sa femme de chambre debout devant un placard ouvert.

— Mais vous êtes là, Eileen !

Cette dernière fit une petite révérence.

— Oui, mademoiselle Sile... euh, madame la duchesse. Milord m'a demandé de faire vos bagages et de les apporter à bord.

Intimidée, elle s'éclipsa. Dans la cabine voisine, le valet du duc de Lavisé était lui aussi en train de ranger les vêtements de son maître.

— Vous avez tout organisé, père ! admira Silena.

— Avec l'accord de ton mari, qui savait quel serait mon cadeau de nocces. Sur ce, je vais vous laisser, mes enfants.

— Et vous, père, qu'allez-vous faire ? demanda Silena, se sentant un peu coupable d'abandonner l'auteur de ses jours.

— Moi ? Mais je vais partir dès cet après-midi pour Malte. Si vous passez par là au cours de votre voyage de nocces, venez voir mes fouilles...

— Bien sûr, père, fit Silena en riant.

Accompagnée par son mari, elle reconduisit le comte de Fenlocke jusqu'à la passerelle.

Dès qu'il fut à terre, deux marins la remontèrent, tandis que deux autres larguaient les amarres. Déjà, les moteurs grondaient... Lentement, le grand yacht s'écarta du quai.

Accoudée au bastingage, Silena regardait s'éloigner le palais de Westminster et les façades néogothiques des maisons du Parlement. Julien, qui était allé donner quelques ordres au capitaine, la rejoignit et la prit par la taille.

— Je vous aime...

— Je vous aime, fit-elle en écho.

Il faisait grand jour et, si le soleil pailletait l'eau de la Tamise d'or et d'argent, les yeux éblouis de Silena étaient pleins d'étoiles...